



LETTRES

FAMILIERES

DE M. WINCKELMANN.

SECONDE PARTIE.

LETTRES
FAMILIERES
DE M. WINCKELMANN.
SECONDE PARTIE.





A AMSTERDAM;

Et se vend à PARIS.

Chez COUTURIER fils, Libraire, Quai & près les Grands Augustins, au Coq.



M. DCC. LXXXI.



LETTRES
A M. C. FUESSLI.

Naples, le Avril 1758.

VOUS avez voulu jouir en ſecret, avec votre Ami & le mien, du plaiſir d'être le promoteur de mes recherches ſur l'art, & d'avoir pour moi une amitié dont on pourroit à peine citer un exemple; mais comme une divinité bienfaiſante vous avez voulu reſter inconnu. Ami doué d'une ame honnête! votre diſcrétion a peut-être ajouté un nouveau prix à votre généroſité; mais l'amitié auroit pu y perdre. Vous devez ſervir d'exemple de vertu aux enfans des hommes; & moi, votre admirateur (car je n'oſe pas prétendre à un plus grand mérite), je ſuis fait pour y méditer.

Notre Ami commun, à qui je dois le bonheur de vous connoître, vous inſtruira de ma ſituation actuelle; mais je ſemblerois vouloir diminuer le prix d'une belle action, ſi je ne laiſſois pas à votre bonne intention toute ſon activité.

Le monde devient pour moi un vrai séjour de délices & la vie une source de bonheur par la connoissance des hommes d'un mérite aussi éminent que mon Fuessly; & dans les plus grandes afflictions je desirerai encore de vivre pour connoître face à face un tel Ami. En attendant je me figure son portrait, & je deviens le créateur de sa personne par l'idée de ce qu'il y a de plus parfait & de plus estimable au monde, pour tendre mes bras vers lui. C'est dans cette contemplation que j'embrasse le divin Ami, & que je suis pour la vie.

LETTRE II.

Au même.

Rome, le 5 Août 1758.

J'AI répondu sous l'enveloppe de M. Wille à votre lettre, que j'ai serré contre mon cœur & contre ma bouche. Cette voie est néanmoins trop longue; je me servirai donc de celle du Nonce du Pape en Suisse, & mes lettres partiront dorénavant dans le paquet du Cardinal Archinto audit Nonce; & je pourrai recevoir de même par cette voie vos réponses, que vous pourrez m'adresser sous une enveloppe à *M. Winckelmann, Biblio-*

thécaire de S. E. le Cardinal Archinto, Secrétaire d'Etat de S. S. Je vous décline ici le titre qu'on m'a forcé de prendre & dont je ne me sers que dans les occasions nécessaires, telle que celle de notre correspondance ; car je ne suis nullement d'intention de servir un Cardinal ; j'ai même refusé jusqu'à ce jour les présens qu'on a voulu me faire, & je ne veux être que ce qu'on appelle ici un *Familiare* des Cardinaux.

Je tâcherai d'achever mon ouvrage pour la fin de Septembre, afin de me débarrasser de ce travail. Car le voyage projetté, qui semble encore si incertain, pourroit être fort long, puisqu'on ne peut traverser le royaume de Naples qu'à pied & sous l'habit de pélerin. On seroit exposé à mille désagrémens & à beaucoup de dangers, si l'on vouloit voyager commodément dans ce pays ; & pour aller de Viterbe à Velia, aujourd'hui Pisciota, on ne trouve dans ces contrées désertes ni chevaux ni voitures. Ce que je pourrai rassembler devra donc être gardé pour une nouvelle édition.

Je suis, &c.



LETTRE III.

Au même.

Rome, le 27 Juillet 1758.

J'ai trouvé en vous l'homme que cherchoit le Sage, & un Ami que les détracteurs de l'humanité regardent comme un phénix. J'ai obtenu ce que j'avois tant desiré, c'est à-dire, la possession d'un Ami dans une contrée où regnent encore la probité & la bonne foi, & où le feu sacré de la liberté échauffe le génie & forme des ames dignes de connoître l'amitié. Ce bonheur ne sera pas entretenu par un desir vague, & ne demeurera pas un simple jeu de l'imagination : le jour viendra, & peut-être n'est-il pas éloigné, que j'irai dans le pays où je verrai le noble Fuessli, le plus estimable d'entre les hommes.

Votre lettre m'a laissé appercevoir que je ne suis pas, comme vous, Citoyen d'un pays libre ; & je sens que je ne puis élever ma pensée autant que je le voudrois pour vous répondre avec toute la dignité convenable. Je vous céde la victoire, ainsi que le mérite & la prééminence dans notre amitié vous sont dûs. Nous ne devons pas songer à des conditions pour mon ouvrage : je

veux jouir de la satisfaction de travailler sans aucune vue mercénaire : des hommes tels que nous sont plus précieux que l'or; que maudit soit toute autre pensée!

Si j'ai jamais craint de m'avancer dans la carriere, c'est maintenant; car l'importance de la matiere va fixer les yeux de tout le monde. Nous ne devons donc pas nous presser; d'autant plus que le Cardinal Archinto m'a chargé d'un travail indigne de moi, qui est de faire le catalogue de sa bibliothéque; ce qui me fait perdre beaucoup de temps. L'incertitude de l'avenir m'a engagé à faire cette besogne, qui n'est nullement un devoir pour moi; car le seul avantage dont je jouisse est d'avoir un logement à la bibliothéque.

J'ai résolu, quand la saison malsaine sera passée, c'est-à-dire, au mois de Septembre, d'aller encore une fois à Naples, mais par eau à la vérité; car on vient de trouver récemment deux petits tableaux, lesquels, suivant la description qu'on m'en a faite, doivent être plus beaux que tous ceux qu'on a découverts jusqu'ici. On a trouvé aussi depuis peu des armoires avec des manuscrits bien conservés. Ce voyage, si je ne puis pas passer sans perte de temps en Sicile, ne me prendra qu'un mois & me sera facile, parce que je trouverai beaucoup d'Amis sur mon chemin. Cependant mon meilleur Ami, M. le Comte de Firmian, Ministre de la cour de

Vienne à Naples, va quitter cette ville pour être grand Chancelier à Milan. Peut-être que par ſon moyen, ou par celui du Nonce en Suiſſe, nous pourrons dorénavant tenir notre correſpondance franche de port. Il me manque encore quelques éclairciſſemens ſur l'ancien ſtyle étruſque, ce qui m'obligera de parcourir de nouveau la Toſcane, ſi mon temps me le permet. Le tout aura lieu en automne prochain. Je n'aurai après cela aucun reproche à me faire, & l'ouvrage pourra s'imprimer au commencement de l'hiver. J'aurois ſouhaité d'avoir vu les ruines d'Athenes, mais il faut quelquefois mettre des bornes à ſes deſirs. Ma plus grande récompenſe ſera de mériter l'approbation de la poſtérité.

Je devrai remettre juſqu'à un autre temps la ſatisfaction de lire vos eſtimables écrits, dont il fut parlé à Naples, & pendant notre voyage à Porto, où ſe trouvent les trois admirables temples d'ordre dorique dont il y eſt queſtion, & que j'ai connus par conſéquent avant de recevoir la lettre de M. Wille. — Je dois vous développer cette énigme. J'étois dans la compagnie de deux Chambellans de S. A. S. l'Électeur de Cologne & d'un Hambourgeois, pour me rendre à Porto. En nous embarquant à Salerne, nous tournâmes les yeux vers la patrie; & dans ces lieux que peu d'Allemands ont viſités, nous nous entretîmmes de ceux qui ont illuſtré notre

nation; ſur quoi le Hambourgeois, M. de Volkmann, me cita quelques paſſages des Idyles de M. Geſſner. Je ſuis pour la vie.

P. S.

Je ferai imprimer dans les notes quelques paſſages en grec, particuliérement de Platon & d'Ariſtote; mais je voudrois que pour cela on eut de beaux caracteres, cela m'engageroit à en ajouter d'autres. Depuis le temps de Robert-Etienne le bon goût dans cet art s'eſt perdu, & il n'y a plus ni jours ni ombres dans les caracteres grecs. Comme je parle à un Artiſte, je ſuis sûr d'être entendu. Les abréviations contribuent à la belle forme, lorſqu'on leur donne de la rondeur & de la grace. Il ſe pourroit qu'avec le temps je fiſſe imprimer quelque choſe en grec. Les Libraires de Leipſig s'imaginent que leur Conſtantin Porphyrogenete eſt un chef-d'œuvre d'impreſſion grecque; ceux de Glaſgow ont la même idée: mais, ſelon moi, le contour de ce caractere eſt maigre & meſquin. Il y a une certaine élévation & enfonçure, une certaine ſaillie & rentrée, pour ainſi dire imperceptibles, qui donnent de la grace aux caracteres; mais ce juſte degré ne peut pas être ſaiſi par tout le monde, & diſtingue dans tous les arts le grand maître, comme Robert-Etienne l'étoit dans celui de l'Imprimerie.



LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 9 Avril 1763.

J'AI différé d'un courier à vous répondre, afin de pouvoir vous marquer avec certitude que, par la mort de Venuti, j'ai obtenu la place de Préſident des antiquités de Rome & des environs de cette ville, ou d'Antiquaire de la Chambre Apoſtolique; malgré toutes les peines que pluſieurs perſonnes ſe ſont données pour l'avoir. De ſorte que je compte de me fixer à Rome, où je jouirai d'un ſort heureux ſi je puis parvenir à obtenir une place à la bibliothéque du Vatican. Dites cette nouvelle à notre cher Uſteri, à qui je n'ai pas le temps d'écrire, afin que cela lui ſerve de regle dans ſes démarches pour moi auprès de M. le Profeſſeur Sulzer. Je renonce volontiers à toute protection en Allemagne, où je ne pourrois me trouver qu'à l'étroit. Cette place, qui demande peu de travail, eſt honorable & rapporte quinze écus par mois.

Je n'ai pas voulu me refuſer à porter un jugement ſur M. Hedlinger, ainſi que vous l'avez penſé peut-être; mais il ſeroit néceſſaire, pour en parler

avec quelque certitude, d'avoir ses ouvrages sous les yeux, & je ne sais où je pourrai en trouver. L'éloge vague d'un Artiste aussi célebre ne diroit rien ; tout le monde est en état de le faire & le fera sans doute. Je tiens d'Oeser tout ce que je sais de Donner, car je n'ai jamais été à Vienne. Oeser est un homme plein de talens pour l'art, mais il est paresseux, & il n'existe encore aucun ouvrage public de lui. Son dessin manque de cette grande correction des Anciens, & son coloris n'est pas assez moelleux ; c'est le pinceau de Rubens, mais son dessin est d'un plus grand caractere que celui de ce maître. C'est un homme d'un grand esprit, & qui a toutes les connoissances qu'on peut acquérir hors de l'Italie. Donner n'a pas été en Italie, c'est tout ce que j'en sais.

Vous vous promettez trop de moi, mon Ami, pour votre fils en Angleterre ; j'y suis peu connu, & j'évite cette nation peu hospitaliere autant que je le puis. Je serai néanmoins charmé de m'entretenir avec le fils de mon meilleur Ami. Peut-être trouvera-t-il en Angleterre quelqu'un de nos Amis communs qui pourra lui être utile. Il est très-probable que M. Mengs passera en Angleterre, où quatre des plus riches Seigneurs le demandent. Je ne veux cependant pas pénétrer plus avant dans ce secret, parce qu'on m'accuse déja de l'avoir desservi auprès du Ministre d'Espagne ici, par un simple avis que je lui ai donné. Je suis, &c.

LETTRE V.

Au même.

Rome, le 26 Novembre 1763.

Il y a quelques jours que votre jeune Architecte m'a remi votre chere lettre, après avoir été déja quinze jours à Rome. Je ne ſuis pas avare de bons conſeils ni d'admonitions qui peuvent peut-être bleſſer un peu l'amour-propre. Je lui ai preſcrit un plan, & je l'ai recommandé au meilleur Architecte de Rome, de qui il pourra apprendre les beautés de ſon art; & comme il eſt abſolument néceſſaire qu'il deſſine des figures, il pourra recevoir dans cette partie des leçons du plus habile Deſſinateur de cette ville : le reſte dépend de ſon application.

Je lui ai défendu toute lecture, qui eſt un écueil dangereux pour les Artiſtes, où tous ceux que j'ai connus ont fait naufrage; car dans cet âge la main a plus beſoin de s'exercer que l'eſprit; d'ailleurs on peut apprendre en peu de jours les regles de l'architecture, au lieu que la pratique demande des années; l'eſprit doit donc obéir à la main, & non pas la main à l'eſprit, que lorſque cela peut ſe faire ſans danger. Il ne comprend pas encore

tout ce qui lui eſt néceſſaire de ſavoir, mais on aura ſoin de l'en inſtruire. Il faut néanmoins que ſes parens ſe déclarent ſur le temps qu'ils veulent le laiſſer à Rome, afin qu'on puiſſe régler en conſéquence le plan de ſes études.

Je ne doute pas de ſa docilité, mais il a beſoin de quelqu'un qui lui crie ſans ceſſe à l'oreille, ſervice dont je me chargerai avec plaiſir; car il n'y a point de ville au monde où l'on s'abandonne plus facilement à l'indolence; parce que l'oiſiveté même peut y procurer quelques connoiſſances plus qu'ailleurs. Voilà le ſecond écueil que l'Artiſte doit éviter. On doit lui permettre de ſe lier avec ſes compatriotes qui ſont attendus ici, & qui verront Rome en Amateurs; mais il ne doit pas chercher à devenir plus ſavant que ſon art ne le demande.

Je rendrai à votre parent tous les ſervices qui dépendront de moi. Tous les matins à la pointe du jour je dois faire une bonne lieue pour me rendre à la bibliothéque du Vatican, & autant pour revenir; de ſorte que je perds inutilement un temps précieux. Je fais d'ailleurs, depuis quelque temps, mon purgatoire, car je ſoumets mon ouvrage à la cenſure d'un juge ſévere mais éclairé, âgé de ſoixante-douze ans, ce qui doit ſe répéter juſqu'à deux fois; & voilà mes occupations du ſoir: l'ouvrage même ne ſe trouve pas encore fini.

Je vous ferai paſſer une copie du deſſin de

notre Mengs, par le premier Zuricois, qui retournera d'Italie, & non pas de France en Suiſſe; ce qu'il ne faut guère eſpérer. J'entends peu parler de lui; on me dit dans ſa maiſon ici, qu'il eſt content, ſans rien ajouter de plus, & je n'en demande pas davantage. Je ſuis, &c.

P. S. M*** a reſté quinze jours à Rome, & en comptant ceux qu'il a employé à faire faire ſon portrait par un habile Diſciple de Mengs, il lui en eſt reſté à peine huit pour voir cette ville; de ſorte que, Dieu merci, nous n'avons pas à craindre qu'il aille révéler notre ſecret au-delà des Alpes.



LETTRE VI.

Au même.

Rome, le 20 Janvier 1764.

VOTRE cher Fueſsli vous aura dit pour moi la réception qu'on lui a faite à Rome. Il ne ſe paſſe, pour ainſi dire, point de jour ſans que nous nous voyons. Nous allons voir enſemble les principales choſes; il les a même déja vu plus d'une fois, & va les revoir de nouveau ſans moi, avec ſon judicieux & ſavant Compagnon de voyage; de ſorte que je ſuis perſuadé que perſonne au-delà

des Alpes ne sera sorti de l'Italie avec plus de connoissance, de savoir & de goût que lui; & s'il reste encore quelques mois ici, il y aura peu de personnes à Rome même à qui ce digne jeune homme ne puisse donner des leçons. Votre patrie pourra désormais se faire gloire de posséder le plus grand Connoisseur qu'il y ait. Aucun Souverain, que je sache, n'a jusqu'à présent réussi à former un pareil Connoisseur; & ce bonheur n'est pas fait non plus pour les Princes. Oui, je me repentirois de ma complaisance si sa patrie ne jouissoit pas principalement de ses talens. Toute votre ville doit faire des efforts en sa faveur, afin de pouvoir se glorifier, à plus juste titre, de posséder un pareil Citoyen. Je suis, &c.

LETTRE VII.

Au même.

Rome, le 12 Juillet 1766.

J'AI reçu avec autant de plaisir votre lettre, qui m'a été remise par nos Amis communs, qu'on pourroit recevoir un Ami dont on auroit été séparé par une longue absence. C'est leur voyage à Naples qui est la principale cause du retard que j'ai mis à vous répondre. Mon séjour à la villa

de mon Ami ne m'a pas permis de rendre à votre protégé tous les ſervices que j'aurois deſiré. Je le vois néanmoins ſouvent, je vais même aujourd'hui à Rome pour dîner avec lui, & nous ne manquerons pas de boire à votre ſanté. Comme j'ai enfin gagné du temps, la lettre en queſtion pourra bientôt paroître. On a fait à la fois deux traductions françoiſes de mon *Hiſtoire de l'Art* (1), l'une à Amſterdam, dont il me vient quatre exemplaires; l'autre chez Saillant à Paris en deux volumes *in*-8°, que M. le Duc de la Rochefoucauld a eu la bonté de me faire paſſer. Je les ai reçus hier, mais le grand nombre de lettres que j'ai eu a écrire ne m'ont pas permis d'en lire beaucoup ; cependant en les parcourant j'y ai déja remarqué plus d'une héréſie que le Traducteur peu éclairé m'a fait dire.

Je ſuis, &c.

(1) M. Winckelmann a été trompé; il n'y a eu qu'une ſeule traduction de cet ouvrage imprimée à Amſterdam, chez Harevelt. Celle de Paris eſt la même, à laquelle on n'a fait que mettre un faux titre ſous le nom de Paris.



A



A M. GESSNER.

LETTRE I.

Rome, le 17 Janvier 1761.

J'AI reçu de vous plus que je n'avois espéré : une lettre & un livre ; car M. Usteri m'a cédé vos Idyles, que je ne connnoissois que par le rapport d'une personne qui les avoit lues, mais qui sait apprécier ce qui a paru d'admirable de notre temps. C'étoit un Hambourgeois (1), qui a fait avec moi le voyage de Porto, & qui m'a récité des passages de vos Idyles, pendant que nous traversions le golfe de Salerne. C'étoit, en vérité, une entreprise bien hardie, que de mettre ces chants dans une prose poëtique; mais aussi avez-vous par là, mon ami, ôté à vos successeurs l'espoir de vous imiter. Vos Idyles sont si belles que je ne puis m'empêcher de vous en dérober des idées, que vous reconnoîtrez tôt ou tard. Je me munis d'avance de cet aveu. Hier j'en ai lu la moitié à mon ami, M. Mengs, qui, comme

(1) M. de Volkmann.

un bon patriote, se réjouit de ce que dans notre nation il se trouve des ames douées d'idées si poëtiques, si pittoresques, si agréables & si honnêtes, & à qui le ciel accorde, en même-temps, l'heureux talent de les exprimer avec tant d'énergie & de les communiquer aux autres. Mon cher & aimable Gessner! je sais combien l'art d'écrire est difficile; & selon moi, Milord Roscomond avoit raison de dire: « que de toutes les choses qui » distinguent l'homme, le plus grand talent que puisse » lui donner la nature, est de savoir bien écrire; » aussi réconnois-je tout le prix de votre ouvrage! je n'ai rien vu d'autre de vous, car je ne connois même pas les petites bagatelles qu'on a publiées de moi. Je crois qu'on a imprimé une description d'Herculanum que j'ai envoyée, il y a près de trois ans, de Naples au Prince Electoral, sans que j'aie pu obtenir la moindre réponse sur ce sujet. J'y ai ajouté quelque chose sur la grace & sur la connoissance des anciens ouvrages de l'art: j'ignore si cela a été imprimé ou non. Je vous parle de ceci pour me servir d'excuse de ce que je ne connois pas encore les chefs-d'œuvre de notre nation, malgré mon desir ardent de les posséder; ce qui n'a pas dépendu de moi. M. Usteri m'a donné une idée du *Brutus* de M. Hirzel; j'espere avoir cet ouvrage si desiré, pour le lire sur les lieux où je cherche les traces de Brutus & de la céleste liberté. Ces ouvrages seront des

monumens éternels à la honte de nos Princes d'Allemagne, qui se révoltent quand ils entendent lire leur langue maternelle. Les futiles françois & les autres étrangers ont tout corrompu, jusqu'à la pureté du sang même.

Pour ce qui est de l'*Histoire de l'Art*, je rougis, mon ami, lorsque je pense à vous. Les Libraires de Saxe m'ont si bien encroué que je ne sais comment je pourrai m'en débarrasser. On m'a fait savoir que la cour verroit de mauvais œil si, dans les circonstances actuelles des choses, je faisois imprimer mon ouvrage en Suisse; & que je devois éviter de donner à penser que je suis porté pour la Prusse, ainsi qu'on le croit à tort. J'ai voulu éviter ce premier soupçon, & j'ai promis l'impression de mon ouvrage à M. Walther à Dresde, qui doit me donner un séquin de la feuille. J'ai fait passer de Florence à ce Libraire le manuscrit du premier volume, tout imparfait qu'il étoit alors; & il trouva je ne sais quelles difficultés, de sorte qu'il se passa trois ou quatre mois sans que je reçusse la moindre réponse. Pendant ce temps M. Dyck de Leipzig m'écrivit, & me fit prier par une personne de ma connoissance, de faire quelque chose pour un journal qu'il avoit entrepris, en m'offrant un louis d'or de la feuille. J'acquiesçai à sa demande, & comme je ne recevois aucune réponse de Walther, je lui fis demander mon manuscrit pour l'envoyer à Leipzig.

Cependant Walther se prévalut du privilége qu'il avoit obtenu pour l'impression de mon ouvrage, je me fis donc renvoyer mon manuscrit à Rome, en flattant de nouveau ce Libraire de la préférence.

En attendant, cette altercation m'a été favorable: car j'ai formé un systême nouveau, & j'ai changé totalement mon ouvrage; ce à quoi j'ai été engagé aussi par la crainte qu'on n'eut copié mon manuscrit & qu'on ne le fit imprimer à mon insçu. Pendant trois ans & depuis mon retour de Florence, j'ai appris & examiné beaucoup de choses, tant dans la compagnie du Cardinal Albani, qu'on regarde comme le plus grand Antiquaire qu'il y ait, que par des occasions favorables, que les étrangers ni les Romains même ne peuvent pas avoir; de sorte que je puis donner aujourd'hui un ouvrage plus parfait. Cependant comme il est très-difficile de faire une histoire systématique de l'art chez les Anciens, je n'avance dans cette carriere qu'à pas lents, & j'attends un temps plus favorable; d'autant plus que je n'ai pu suffire à toutes les planches. Donnez-moi un conseil pour sortir des filets de Walther: je suis dans ces sortes d'affaires comme un enfant, sans la moindre expérience, & mou comme la cire devant le feu. Je finis pour aujourd'hui & vous offre mon amitié, content & fier de posséder la vôtre.

LETTRE II.

Au même.

Rome, le 25 Avril 1761:

Si ce n'étoit pas prendre trop de liberté pour la feconde lettre que je vous écris, je vous ferois un petit reproche de ce que vous avez fait lire ma premiere à d'autres perfonnes qu'à M. Fuefsli, comme je le fais de bonne part. Des lettres adreffées à vous, qui fortent fi vuides de Rome que les miennes, peuvent être comparées aux vaiffeaux qui reviendroient fans cargaifon du Pérou; & quand la lettre eft lue, celui qui l'a écrite reffemble à un Acteur qui ne monteroit fur le théatre que pour faire la révérence aux Spectateurs & fe retirer. On pourroit croire malicieufement que je crains de faire la premiere avance; & peut-être n'auroit-on pas tort; car je chercherois à donner une ou deux fois des bonnes piéces d'or ou d'argent, après quoi je me verrois contraint de paroître avec du billon. Voilà une des caufes de mon peu de correfpondance en Allemagne. Mais je fuis moins réfervé avec un peuple qui jouit de là liberté de penfer, mere des idées fublimes : la connoiffance & l'eftime d'une pareille nation font pour moi les colonnes

d'Hercule, & je voudrois pouvoir mériter la bonne opinion qu'on a de moi.

Mon cher Geſſner, peu de perſonnes ont eu, comme moi, l'occaſion & le deſir de connoître l'antiquité & l'art, autant que ma pénétration a pu le permettre; mais je reſſemble à ce Danſeur de l'antiquité, qui marchoit toujours ſans changer de place. Je rejette ſouvent le lendemain ce que j'avois trouvé bon la veille; & cela me rend encore plus circonſpect à parler dans mes lettres ſur des choſes eſſentielles de l'art.

Il étoit temps enfin, qu'après un laps de trois ſiécles, quelqu'un oſât entreprendre de développer le ſyſtême de l'art chez les Anciens; non pour chercher à inſtruire par-là nos Artiſtes modernes dont il y en a peu qui ſoient en état de ſe corriger; mais pour apprendre à étudier & à admirer ceux de l'antiquité. Il ne ſuffit pas de diſſerter vaguement, il faut s'appliquer avec conſtance & avec ordre : & comme j'ai ſouvent manqué le point inviſible, j'ai été obligé de parcourir de nouveau toute la carriere que j'avois déja remplie. Si ce travail peut être utile à l'art, ce qui eſt, pour ainſi dire, impoſſible de nos jours, il méritera ſans doute quelque éloge. Mais j'aurois dû commencer ce projet avant l'âge de trente ans, tandis que j'en ai déja aujourd'hui quarante paſſés; je ſuis par conſéquent d'un âge à ne plus trop me jouer de la vie. Je m'apperçois auſſi de l'évapo-

ration de certains esprits subtils, avec lesquels je m'élevois sur des aîles puissantes jusqu'à la contemplation du vrai beau. Voilà quel est la source de toute la connoissance de l'art chez les Anciens, que le ciel ne dispense jamais avec prodigalité; & qui est si rare que Michel-Ange a dû se borner à la simple contemplation, sans pouvoir parvenir à en avoir une connoissance parfaite. Raphaël a pénétré plus avant dans le sanctuaire du beau. Dans les statues des Artistes modernes on ne le retrouve plus, même dans une seule partie. Depuis plusieurs siécles, par exemple, on n'a pas fait une seule belle main en marbre, & de toute l'antiquité il ne nous en est resté qu'une seule entiere, dont peut-être même la beauté n'est reconnue que par quatre yeux.

Je me suis écarté sans y penser du rivage, ainsi que cela m'arrive souvent dans cette mer; mais vous devez me pardonner cet écart, parce que je n'ai eu rien de mieux à vous dire.

Notre cher Usteri part aujourd'hui de Rome, avec plus de savoir & d'estime que ne peuvent s'en flatter ordinairement ceux qui ont resté aussi peu de temps que lui à Rome, seul séjour des beaux arts. Je crois cependant que son cerveau doit ressembler parfaitement au calendrier Romain, où les Saints ne trouvant plus de place, les nouveaux doivent nécessairement extirper les anciens. Le proverbe a raison : qui

trop embraſſe mal reſtreint. Mais dans ce cas-ci on peut ſe glorifier de cette vérité ; & comme on doit un tribut à l'oubli, il faut lui laiſſer le ſuperflu, afin de conſerver pour nous ce qui eſt utile. Du moins lui a-t-on indiqué ce qu'il y a de meilleur, & non pas ſans raiſon. Peut-être bien même pourrai-je un jour aller en faire une réclamation de vive voix. Je ſalue le noble Fueſsli, & ſuis pour la vie.

P. S. Vous recevrez l'un & l'autre un exemplaire des pierres gravées de Stoſch ; j'ai pris la liberté d'y joindre un autre pour M. le Comte de Bünau, mon ancien Maître & Ami, que je vous prie de lui faire parvenir à Leipſig ou à Weimar.



LETTRE III.

Au même.

Rome, le 21 Juin 1761.

Aussi agréable que le feroit une flotte chargée de vin de Madere, pour un peuple que le ſoleil traite auſſi peu favorablement que le Clergé Romain traite les laïques, à qui, au lieu de donner du pain & du vin, il n'accorde que du pain ſeul, ſuivant l'expreſſion d'un Poëte anglois (Cowley), dont je ne puis néanmoins m'appliquer tout-à-fait la comparaiſon ; auſſi deſiré & auſſi agréable,

a été pour moi & pour mes Amis, avides de recevoir les chefs-d'œuvre de nos Compatriotes, le présent que vous m'avez envoyé. Le Cardinal, qui est venu lui-même à la poste avec moi pour aller chercher le paquet, & qui l'a ouvert de ses propres mains, charmé de la belle impression de ce livre, a témoigné beaucoup de regret de ne pouvoir jouir, comme moi, du plaisir de le lire. Je ne puis, comme dit le Poëte, vous rendre que du billon pour de l'or pur, & je ne sais même pas encore par quel moyen. J'écrirai néanmoins aujourd'hui à une personne attachée à M. le Comte de Firmian à Milan, pour lui demander si je puis, sans frais, envoyer à ce Seigneur, qui est grand maître des postes de toute l'Italie, un exemplaire de la description des pierres gravées de Stosch. Je vous en donnerai connoissance. Je viens de lire les deux premiers chants de la mort d'Abel traduit en françois, qu'une personne a fait venir de Turin par la poste; & qui m'a assuré qu'un de ses Amis est occupé à traduire cet admirable ouvrage en vers italiens. Je vous porterois volontiers envie, mon Ami, si l'envie ne se trouvoit pas au nombre des péchés mortels dans le catéchisme du Cardinal Bellarmin. Hélas! je suis de ceux à qui les Grecs ont donné le nom de *Sage-tardif*. L'éducation, les circonstances & le défaut de fortune, tout a contribué à m'empêcher de m'élancer plutôt dans la carriere.

Pour ce qui eſt de l'ouvrage de mon Ami (1), l'impreſſion m'en tient plus à cœur qu'à lui-même, & je voudrois qu'il put bientôt paroître, mais que ce fut de votre imprimerie. Cet ouvrage n'aura que peu de feuilles, & la planche pour le titre, dont il eſt queſtion, prendroit beaucoup de temps. Il ſera donc plus convenable de le faire paroître ſans cet ornement étranger. Je crois néanmoins que l'Auteur ſera encore un article où la définition de la Beauté ſera appliquée d'une maniere plus préciſe & plus lumineuſe à la Peinture. Vous avez raiſon de deſirer une explication plus exacte de l'idée de la Beauté; mais vous en exigez trop. L'Auteur a, ſans doute, ſenti la difficulté d'en préſenter une idée palpable & claire, que perſonne encore n'a pu donner. C'eſt pourquoi il en a tracé une image ſi ſublime, que je n'ai jamais pu le lire ſans émotion; & je rends grace au ciel d'avoir doué l'homme d'une telle force de penſer. Je vais briſer quelques lances avec lui ſur les beautés de l'art, & je ne me plaindrai pas d'être vaincu par un pareil adverſaire; quoique j'employerai néanmoins toutes mes forces pour me tenir en pied. Au reſte je ne me ſuis jamais ingéré à le critiquer, ni n'ai jamais refuſé de retoucher ſes ouvrages. Je vous autoriſe cependant, en ſon

(1) Penſées ſur la Beauté & ſur le Goût dans la Peinture, par M. Mengs, dont la traduction a paru depuis peu.

nom, à faire les changemens que vous jugerez à propos.

Vous recevrez dans quelques mois d'ici un petit ouvrage de moi, ayant pour titre : *Considérations sur les découvertes des Antiquités à Rome, faites pendant le séjour de l'Auteur dans cette ville*, avec quelques planches ; j'y travaille de temps en temps. Je remplirois les quatre pages, si je ne me trouvois pas surchargé d'un grand nombre de lettres importantes que j'ai à écrire. Je vous embrasse ainsi que le noble Fuesli de tout mon cœur, & suis pour la vie.

LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 19 Septembre 1761.

Si vous aviez connu l'Ami que je viens de perdre (1), vous n'auriez pas pu en dire moins que vous l'avez fait dans votre derniere chere lettre ; & si j'étois bien connu de vous, il vous arriveroit ce qui m'est arrivé (sans faire cependant aucun parallele) lorsque j'entendis en personne parler le célébre Wolff : ce qui de loin m'avoit paru, au

(1) Le Cardinal Passionei.

clair de la lune, un monftre, ne fe trouva plus être qu'un billot, lorfque je m'en fus approché.

Mon Ami peut être heureux, mais cela ne lui fera pas auffi facile qu'à moi : car mes defirs fe bornent à jouir de la tranquillité & du repos que je goûte actuellement, & dont je ne jouirai que difficilement par le bonheur imaginaire que femble me promettre l'avenir. Nous commençons à nous enrichir à mefure que nos defirs diminuent, & nous nous appauvriffons, lorfque l'accroiffement des richeffes augmente le nombre de nos befoins. Au refte je fuis en garde contre les revers de la fortune.

J'ai écrit à M. Fuefsli touchant l'ouvrage de mon ami, de la maniere que je crois lui être agréable. Il travaille à un ouvrage plus confidérable en italien (1), qui fuppléera à ce qui peut manquer à celui-ci. Cette langue lui eft plus familiere que l'allemande. Je n'y perds que le temps : car le premier ouvrage qu'il donnera au public, doit m'être dédié.

On a de nouveau trouvé près de Rome deux peintures antiques bien confervées, dont les figures ont deux palmes de haut. L'une repréfente la fable d'Erichthion, que Pallas remet dans une

(1) Regles générales pour juger les Peintres, leurs Ouvrages & le degré auquel ils font parvenus, par M. Mengs, dont la traduction vient de paroître.

corbeille à Pandrofie, fille de Cecrops; laquelle, ainfi que fes deux fœurs, ne peuvent réfifter à l'envie d'ouvrir cette corbeille. L'autre eft une danfe de trois belles Bacchantes. Le deffin en eft admirablement beau; & ce font fans doute les plus anciennes peintures que l'on connoiffe.

Un Anglois qui voyage croit avoir découvert à un bufte à Turin, qui fe trouve chargé de caracteres inconnus, les véritables caracteres égyptiens, qui ont une grande affinité avec les plus anciens caracteres chinois. Il fait imprimer quelque chofe ici que je vous ferai paffer fi cela n'eft pas trop volumineux. Il eft arrivé à Livourne vingt grandes caiffes d'antiquités égyptiennes, que le Roi de Sardaigne a fait déterrer en Egypte.

Je fuis, &c.

LETTRE V.

Au même.

Rome, le 31 Octobre 1761.

J'AI attendu pour vous écrire après une lettre de M. Fuesfli que j'ai reçue il y a quelques jours; & pour vous dire la vérité, j'ai été depuis quelque temps fort diftrait & hors d'état de répondre rien de raifonnable à la fommation que vous me faites

dans votre lettre. Je crains d'avoir le ſort de ces ſtatues qui ſe trouvent placées ſur un baſe trop élevé ; ou de ces navires qui ſe font remarquer ſur les rivieres, mais qui dans l'immenſe eſpace des mers ne paroiſſent plus que des atomes. Lorſqu'un Virtuoſe médiocre chante ſeul, ſa voix flatte toujours plus ou moins, mais il obtient peu d'auditeurs quand il ſe trouve en concurrence avec d'autres qui ſont plus habiles que lui. Je ne ſuis pas en ceci auſſi preſſé que vous pourriez le croire: car je ne voudrois pas volontiers me trouver placé au fond du tableau pour ne pas y être apperçu; j'ai même aſſez de vanité pour deſirer d'y ſervir d'ombre; non pour faire mieux ſortir les jours, mais pour les remplir. Je vous communiquerai tout ce que je ſaurai; & vous pourrez alors en agir comme les Hollandois qui, à ce qu'on dit, brûlent de temps en temps leurs épiceries pour en mieux ſoutenir le prix: rejettez de même tout ce qui ne vous conviendra pas. Ce qu'il y a de plus mal, c'eſt qu'en quelque façon je dois parler contre mon inclination & non pas contre mon ſentiment; car moi-même je ne voudrois point être imprimé en caracteres latins quoique plus beaux, car on diroit que je prêche contre moi-même. Mais je rejetterai l'impreſſion de mon livre en caracteres gothiques ſur le compte de mon Libraire. Je penſerai ſérieuſement à la lettre en queſtion.

J'ai pris la liberté de joindre aux effets de M.

Ufteri, un gros paquet pour M. le Comte de Bünau, Confeiller intime de l'Empire, mon ancien Maître, lequel vous eft adreffé. Ce font les peintures d'Herculanum, que j'ai reçues en préfent pour lui de la part du Miniftre Tanucci (1). M. le Comte vous marquera quelle voie il faudra prendre pour les lui faire paffer. J'efpere auffi de recevoir par votre canal quelqu'argent du Libraire Dyck de Leipfig. Je vous recommande inftamment l'un & l'autre. Je falue & embraffe M. Ufteri, & fuis pour la vie.

---

(1) M. le Marquis Tanucci s'eft fait avantageufement connoître par plufieurs differtations d'érudition & de jurifprudence qui lui ont mérité l'eftime du Roi de Naples. C'eft, dit M. de la Lande, peut-être le premier exemple qu'on ait d'un homme de lettres qui ait paffé tout d'un coup de la tranquillité de fon cabinet aux embarras de l'adminiftration, fans s'y trouver déplacé, & qui ait montré par une heureufe expérience combien il y a de rapport entre ces deux genres d'occupations.



LETTRE VI.

Au même.

Rome, le 16 Février 1762.

Vos louanges ſont pour moi comme la roſée du matin pour une terre aride ; l'approbation d'un homme tel que vous m'inſpire du courage & me fait eſpérer quelque ſuccès de l'ouvrage, auquel j'aurai employé tous mes ſoins & toutes mes forces. Si j'étois maintenant chargé d'un pareil travail je pourrois m'en tirer mieux, parce que je m'y trouve préparé ; mais dans le temps je ne l'ai entrepris qu'avec crainte & comme un vrai novice ; d'ailleurs je n'ai pu y donner que le peu de momens que me laiſſoit le Cardinal, qui vouloit m'avoir auprès de lui nuit & jour. Les grands Seigneurs ſont des eſpéces de tyrans quand on ne veut ou ne peut pas leur faire tête ; & j'ai été obligé enfin de me mettre ſur un pied plus ſupportable. On m'a mandé qu'il eſt fait mention de mon ouvrage dans le *Journal de Berlin*, mais je n'ai pas encore pu parvenir à le voir. Il en eſt fait de même un rapport ſi honorable dans le *Journal Etranger* (1), qu'il m'a attiré l'attention de la cour de Vienne, qui m'a fait faire

(1) Du mois de Mars 1760, page 48.

quelques

quelques propofitions indirectes, auxquelles j'ai répondu en faifant connoître les conditions que je pourrois exiger.

Je rougis, mon Ami, d'être ainfi votre débiteur, mais je m'acquitterai de tout : depuis quelques temps le Comte ne m'a pas permis, pour ainfi dire, d'être à moi-même, & depuis huit jours, que je fuis de retour de Naples, j'ai eu à répondre à une infinité de lettres. D'ailleurs comme pendant le carême les Cardinaux menent, par bienféance, une vie plus retirée, cela me fait perdre beaucoup de foirées. Daignez donc avoir un peu d'indulgence pour moi.

Je vais faire inférer un nouveau morceau dans une feuille périodique de Leipfig dont j'ignore le titre, & quand il y aura de quoi former un petit volume, je corrigerai le tout pour le donner avec une préface.

Le préfent que m'a fait notre Ufteri m'eft bien parvenu & m'a été fort agréable ; mais je n'ai pas encore trouvé un moment de tranquillité pour lire la traduction tant defirée (1).

Je vous prie, mon Ami, de faire paffer bien enveloppé, à M. le Comte de B**, le préfent que je lui ai deftiné. Je falue & embraffe le noble Fuesfli & le cher Ufteri. Je fuis pour la vie.

---

(1) Il eft queftion ici de la traduction de *Sophocle* & d'*Euripide*, par M. le Chanoine Steinbuchel.



A M. L. USTERI.

LETTRE I.

Rome, le 24 Février 1761.

J'AI été charmé d'apprendre que vous étiez arrivé en bonne ſanté. Vous n'avez point trouvé, à ce qu'il me paroît, le temple d'Apollon à Terracine. Ce n'eſt pas l'égliſe, mais ce ſont, du côté droit de la grande rue, de grandes colonnes de marbre blanc, qui portent ſur un ſoubaſſement pareillement d'un marbre très-blanc. L'aquéduc dont vous me parlez ſe trouve près du fleuve Liris, appellé aujourd'hui le Garigliano, & ſervoit à porter de l'eau dans la ville de Minturanæ, dont vous avez vu les ruines. C'eſt dans le marais qui ſe trouvoit proche de cette ville que ſe cacha Marius pour ſe dérober à la pourſuite de ſes ennemis. Il y a une diſſertation ſur le théatre de Capoue par le ſavant Chanoine Mazocchi. Vous n'avez qu'à nommer le Cardinal Paſſionei pour être bien reçu de lui; mais c'eſt un homme de quatre-vingts ans. Vous pouvez aller trouver auſſi un autre Grec, mais qui eſt un archi-pédant, au Séminaire de St Janvier : c'eſt le profeſſeur Don

Giacòmo Martorelli, mon bon Ami. Pour qu'il vous reçoive bien, vous pouvez lui faire les complimens de notre ami commun, le Pere Mignarelli, qui eſt aujourd'hui à St Sauveur à Bologne. Demandez-lui à voir ſon ouvrage intitulé: *De Theca Calamaria.* Il vous dira pourquoi la publication en a été défendue (1), & vous contera une hiſtoire plaiſante qui s'eſt paſſée entre lui & moi. Dites-lui que je fais mention de cet ouvrage, dont je cite même la page, dans la *Deſcription des pierres gravées de Stoſch*; & que cela a occaſionné la gageure d'un beau Dante entre le Cardinal Paſſionei & moi; car ce Cardinal ayant vu que je parlois de l'ouvrage en queſtion, a voulu parier qu'il l'obtiendroit par le Marquis Frangiani, & j'ai ſoutenu le contraire. Véritablement, il ne lui a pas été poſſible de l'avoir, par conſéquent le Dante m'appartient. M. Martorelli ſera ſans doute charmé d'apprendre que ſon ouvrage, qui eſt de ſept cens pages, ſoit connu malgré la défenſe de la cour. Ce Savant me doit auſſi une réponſe; mais ces gens-là ne tiennent aucune correſpondance littéraire; & une lettre leur paroît quelque choſe d'extraordinaire.

(1) Cette défenſe fut faite à M. Martorelli, pour avoir critiqué mal-à-propos & d'une maniere indécente M. Mazzochi. La publication de l'Ouvrage fut arrêtée au moment même qu'on imprimoit la derniere feuille, & l'Auteur eut ordre de ne le communiquer à perſonne hors de chez lui.

Je vous prie de ſaluer de ma part le Pere de la Torre (*e Comitibus à Turre*) (1). Ayez quelques égards pour ſon valet-de-chambre, appellé Donato. Cet homme a plus donné occaſion à la correſpondance de ce Pere, que le ſavoir de celui-ci (qu'il n'a pas & qu'il ne peut pas avoir); mais il eſt auſſi en même-temps la cauſe du ſilence qu'il garde. La politeſſe la plus agréable que vous puiſſiez lui faire, c'eſt de le prier de vous montrer ce qu'il y a de plus beau en médailles; en ajoutant que vous lui faites cette demande parce que vous ſavez qu'il connoît ce qui eſt beau, (*perchè Ella intende in Bello*); jettez en même-temps un coup-d'œil ſur Donato: & vous pouvez être aſſuré de gagner ſon entiere confiance.

J'ai écrit, il y a quelques jours, à M. Camillo Paderni. Je vous prie de lui faire mes compli-

(1) Le P. de la Torre, de l'ordre des Somaſques, eſt connu par ſon grand ſavoir en phyſique, en hiſtoire naturelle, en mathématiques, & en un mot dans tous les arts & dans toutes les ſciences. On a de lui une excellente hiſtoire du Véſuve. Il a fait de très-bons microſcopes avec des petites goûtes de verre d'un foyer très-court, fondues au feu de lampe ſur du tripoli très-fin calciné, dont on trouve des détails dans le premier volume du Recueil d'Obſervations microſcopiques. Il eſt parvenu auſſi, par le moyen de petits globules de verre qui groſſiſſent deux mille fois le diamètre d'un objet, à connoître les organes de la génération des mouches.

mens. Nous nous verrons probablement, ainſi que je le lui ai marqué. Le beau Mercure a été envoyé depuis mon temps ; mais je m'en ſuis formé une parfaite idée d'après ce que M. Camillo m'en a marqué, & le rapport qui m'en a été fait de vive voix. Je verrai ſi vous y avez remarqué quelque choſe de particulier (1).

A Naples vous avez à voir le palais Columbrano, & particulierement une tête qui ſe trouve au-deſſus de la porte d'une écurie, près de l'eſcalier. Mais demandez à M. Martorelli ſi c'eſt toujours la même que nous avons vu enſemble ; car le Prince Columbrano, qui eſt actuellement ici, m'a aſſuré qu'on en avoit mis une autre à la place. Je vous en dirai davantage ſur cette tête quand vous ſerez ici.

Le Marquis Maſtrilli poſſéde une grande collection de vaſes étruſques.

Je vous écris à la hâte ; car je ne reçois votre lettre que dans ce moment, & je me vois forcé de ſortir avec le Cardinal.

Vous n'avez aucun remerciement à me faire ;

(1) M. Winckelmann veut parler ici des roſettes qui ſont placées, en forme de boucles, ſur les corroies avec leſquelles Mercure attache ſes talonnieres, & qui ſe trouvent ſous la plante du pied, quoique les courroies ſoient retachées par deſſus le cou du pied, comme ſi l'on eût voulu marquer par-là que ce Dieu n'eſt pas fait pour marcher mais pour voler. *Antichità di Ercolan. Tom. V, p. 117.*

il n'a pas dépendu de moi de vous rendre ſervice. Peut-être ne puis-je pas être utile toutes les fois que je le deſirerois.

N'oubliez pas d'aller voir le cabinet de médailles & de pierres gravées du Duc de Noya Caraffa (1); j'oſe dire qu'il eſt mon bon ami; vous pouvez par conſéquent lui faire mes complimens.

Je ne puis dans ce moment me rappeller tout ce que j'aurois à vous dire. Je chercherai toutes es occaſions de vous prouver que je ſuis.

LETTRE II.

Au même.

Rome, le 3 Mai 1761.

Il eſt probable que nos lettres ſe croiſeront en route, ſi vous avez penſé à moi comme j'ai penſé à vous. Il ne ſe paſſe point de jour que je ne parle de vous; & ſi vous revenez un jour à Rome vous y ſerez plus fêté que jamais. Vous avez été

(1) M. le Duc de Noya, de l'illuſtre maiſon de Caraffa, eſt connu par un Mémoire fort curieux ſur la Tourmaline, pierre ſinguliere, qui devient électrique lorſqu'on la chauffe; ſemblable à la pierre de Ceylan, dont il eſt parlé dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1717.

pour moi un dépôt précieux; je ſuis ſeulement fâché de n'avoir pas pu vous être plus long-temps utile, ce qui vous auroit ſans doute été avantageux ſi vous aviez fait un plus long ſéjour ici. Vous devez uſer de beaucoup de méfiance ſur les pierres gravées qu'on pourra vous faire voir à Veniſe. Les Camées de M. Zanetti, dont Gori a donné une deſcription *in-folio*, ſont preſque tous d'un travail moderne. Gardez-vous ſur-tout d'acheter les pierres gravées qu'on pourra vous offrir à Veniſe.

A Milan vous trouverez une lettre pour M. le Comte de Firmian; on croit qu'il arrivera dans cette ville le 13 de ce mois.

J'ai une priere à vous faire. On a imprimé à Vérone en 1749 le *Dante in-8°.*, qui ne doit pas coûter au-delà d'un écu; ce livre ne ſe trouve pas à Rome, mais à Veniſe. Je vous prie de me l'envoyer comme un préſent de votre main, juſqu'à ce que je trouve l'occaſion de vous faire paſſer d'ici quelque choſe d'équivalent. Faites-le adreſſer bien enveloppé dans une toile cirée, *All' Emo. Sigre. Padrne. Colm. Ungharelli, per Servizio dell' Eminentmo. Cardinal Aleſſ. Albani, Ferrara.* On a déja écrit à cet homme, pour qu'il expédie ce paquet plus avant. On pourra l'affranchir à la barque. Je ſuis, &c.



LETTRE III.

Au même.

Rome, le 10 Mai 1761.

VOTRE présent vous a fait beaucoup d'honneur, & nous a procuré à M. Mengs, à toute sa famille, ainsi qu'à moi, une journée des plus agréables. On a invité son pere avec deux autres Amis & tous ont bu à votre santé, suivant les us de la bonne Germanie. Maintenant que j'ai vu ce que ce présent vous a coûté, à cause de la cherté du port, je suis mortifié de vous avoir demandé un Dante ; je réparerai cette indiscrétion à la premiere occasion. Vous avez sans doute reçu ma précédente par M. Pommer? Si M. le Comte de Firmian ne parloit point de vous faire voir sa bibliothéque, demandez lui vous même cette faveur; cela lui fera plaisir, & vous trouverez chez lui des livres anglois, qui sans cela vous feroient restés inconnus.

Ne vous rébutez pas d'écrire au Cardinal Passionei & au Cardinal Albani (Alexandre); ce que vous pouvez faire en françois. Il est agréable de recevoir des lettres de gens de mérite, & de leur écrire ; quand même cela ne serviroit qu'à vous donner dans la suite une certaine considération,

en favorisant d'une lettre pour le Cardinal quelque personne de votre connoissance qui voudroit se rendre à Rome. On a parlé avec plus d'éloge de vous, depuis votre départ, que vous ne pouvez vous l'imaginer.

Je ne vous ai pas compris sur ce que vous me chargez de demander au G** : je crois que vous lui avez écrit, mais il n'a pas reçu votre lettre. Lorsque vous aurez reçu réponse de Zurich sur cette proposition, prenez la peine de lui écrire vous-même. Vous ne sauriez croire combien on tire de conséquence des lettres d'un voyageur qui vient de quitter cette ville.

Un des livres que je veux vous envoyer, c'est la belle traduction du *Chariton* grec, par Giacomelli. Cet ouvrage généralement estimé ici, m'a fait perdre une nuit entiere, n'ayant pu le quitter. En voici le titre : *Di Caritone afrodisieo Racconti amorosi di Cherea e di Calirroe, Libri otto. tradotti dal greco. 8 Maj. 1756.*

A Milán, vous avez à voir les Cartons de Léonard de Vinci qui sont dans la bibliothéque Ambrosienne. Vous trouverez aussi dans le palais du Marquis Clerici un petit S. Jean de Mengs, qui avoit été peint pour le Roi de Pologne. Ce Prince en fit présent au Cardinal Archinto pour un service qu'il lui avoit rendu, & après la mort de ce Prélat ce tableau précieux a passé entre les mains de celui qui le posséde actuellement. Il

mérite que vous employez tous les moyens possibles pour le voir. Présentez au jeune voyageur votre Giacomo ou l'autre domestique : il faut aider les gens quand on le peut. Dieu vous accorde joie & santé.

Je suis & serai toute ma vie.

LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 3 Juin 1761.

Je ne me trouve pas moins honoré & satisfait que vous-même, de la réception que vous a faite M. Le Comte de Firmian. J'en étoit persuadé d'avance; & j'aurois desiré que vous eussiez eu occasion de le connoître aussi particuliérement que moi. C'est l'homme le plus accompli que vous puissiez rencontrer dans vos voyages, & peut-être pendant tout le cours de votre vie; & si j'étois assuré qu'il vécut encore long-temps, comme je le desire pour l'honneur de l'humanité, je sacrifierois tout au monde pour passer mes jours avec lui. J'ose dire qu'il s'est formé entre nous une amitié très-intime, laquelle a été entretenue par une correspondance suivie, qui dureroit encore, si je n'étois pas dans la maison où je suis. Si j'avois

habité le même lieu que lui, j'aurois pu dire : « il fut mon Ami; oui, mon meilleur Ami fur la » terre ». Je fais que de fon côté il a employé tous les moyens poffibles pour me procurer ce bonheur d'une maniere convenable. Il a cherché à former à Mantoue une école de Peinture & de Sculpture dont le plan & la direction m'auroient été confiés. Je penfe jour & nuit à lui, comme Critobulus à Clinias chez Xenophon; & je veux lui dédier, avec de juftes éloges, le premier ouvrage que je trouverai digne de lui, car je foupire après l'occafion de donner publiquement le nom d'ami à un homme d'un auffi grand mérite, s'il daigne me le permettre.

Vous aurez trouvé une lettre pour vous chez lui. Toutes vos affaires & jufqu'à la moindre pierre fe trouvent dépofées chez moi, & n'attendent que vos ordres.

Vous ne receverez fans doute point la lettre de G** pour M. le Duc de Nivernois, ou du moins ne fera-t-elle pas conçue comme je l'aurois defiré. Cet homme, comme tous les Italiens en général, fait tirer avantage des circonftances, & il ne vous a promis la lettre en queftion, que dans l'efpérance que vous vous chargeriez de fon manufcrit pour la Suiffe. Les promeffes ne lui coûtent rien, mais il ne tient jamais fa parole; & fon amitié pour moi eft même un peu fufpecte. On a beaucoup douté & l'on doute même encore de fa

grande science dans la langue grecque; & il a plus besoin d'un témoin croyable, tel que moi, que de ses traductions. Je lui ai écrit sur ce sujet une lettre de Florence, qu'il n'oubliera pas de sitôt.

La préface pour l'ouvrage de M. Mengs est partie pour Zurich; si l'on veut faire les fraix d'un titre gravé, l'auteur en fera alors lui-même le dessin, mais il voudroit que ce fut M. Wille qui se chargeat de le graver.

La négociation pour une place pour moi à la cour de Brunswick est enfin réellement entamée; les choses en sont même au point, qu'on m'a conseillé d'écrire immédiatement au Prince, & cela même en allemand, pour lui offrir mes services; c'est ce que je ne puis ni ne veux cependant pas faire. Si l'on me fait quelques propositions, je pourrai les accepter; mais je ne veux rien demander. Notre vie est courte; il faut la remplir & terminer avec dignité. En attendant la cour dont je dépends actuellement doit devenir plus traitable, ou bien j'accepterai les propositions qu'on me fera, si toutefois elles me conviennent. Que cela reste néanmoins entre nous, & n'en parlez point aux Saxons que vous pourrez rencontrer à Paris: je ne vous écris ceci que pour vous faire entrevoir l'espérance que j'ai de nous revoir un jour. Cette affaire ne se terminera pas encore si promptement; je ne le desire même pas; car je voudrois passer encore un an à Rome.

Saluez & embrassez pour moi mon cher Ami Wille, & terminez promptement votre course. Je suis pour la vie.

LETTRE V.

Au même.

Castel Gandolfo, le 28 Juillet 1761.

Je me trouve dans la solitude à la campagne, mais c'est dans ce lieu divin que vous n'avez parcouru que d'un coup-d'œil rapide, & dont par conséquent vous n'avez pu ni connoître ni goûter les beautés. Je jouis ici d'*una Vita condita di piacere della mente*, & je compte y rester jusqu'au mois de Septembre.

Vous vous plaignez de n'avoir pas reçu de mes nouvelles depuis votre départ de Venise, & vous ne vous rappellez point la lettre que vous a remise M. le Comte de Firmian. Je n'aime pas qu'on m'accuse d'inexactitude & de négligence à écrire & à répondre. Vous ne pourrez plus écrire ici à M. Mengs; car il vient d'être appellé en Espagne comme premier Peintre du Roi, avec huit mille écus d'appointemens, sa maison défrayée & une voiture avec la livrée de la cour. Il compte partir encore dans le courant du mois prochain. Ce dé-

part eſt pour moi une perte dont rien ne pourra me conſoler.

On a de même penſé à moi ; car le Prince Electoral de Saxe m'a nommé Directeur de ſon cabinet & ſon Antiquaire, avec tous les avantages & honneurs attachés à cette place, & ſans dépendre de perſonne. S. A. S. m'accorde auſſi la liberté de prendre une autre place ailleurs ſi mes affaires l'exigent, ſous promeſſe néanmoins de revenir à ſa cour quand j'y ſerois rappellé ; en m'ajoutant expreſſément, qu'Elle auroit ſoin que j'y fuſſe avec ſatisfaction. Je crois que M. Wille prendra une part amicale à cette nouvelle.

Je ne pourrai pas vous procurer les gravures de Strange, car je ne crois pas qu'il les vende, & je ne le connois que pour lui avoir parlé une fois au café anglois.

Je ne connois point non plus M. Krauzaſius, & j'ignore où il peut avoir entendu parler de moi. En attendant le Roi a été réfuté dans un grand ouvrage de Piraneſe ſur l'Architecture, en latin & en italien, lequel eſt achevé au portrait du Pape près, à qui il ſera dédié. Il coûtera cinq ſéquins. Je ne comprends pas comment il eſt poſſible de parler de la maiſon de campagne de Pline & de ſes prétendues ruines. Je crains que cet ouvrage ne reſſemble à celui *in folio* ſur cette même Villa, par un Anglois dont je ne me rappelle pas le nom. Felibien a auſſi écrit ſur cette matiere.

Je crois qu'il y a encore un Saxon à Paris, & ce doit même être un certain M. Von Einsiedel, de qui le Ministre d'Angleterre à Florence, homme d'un goût sûr, m'a dit beaucoup de bien. Il parle l'anglois aussi bien que moi, à ce qu'il m'a dit.

On a examiné l'obélisque, mais il a été trouvé trop endommagé & hors d'état de servir. Le Chevalier Diel a reçu deux autres anciens tableaux, que je n'ai pas encore vu.

Le Cardinal Gualteri est mort il y a peu de jours à Frascati : *sic transit gloria mundi.* Il laisse trente mille écus de dettes, qu'il a faites pendant sa nonciature. Je partirai pour Naples cet automne ou bien cet hiver. Je ne sais rien d'autre pour le moment. Je suis avec une sincere amitié.

LETTRE VI.

Au même.

Rome, le 3 Octobre 1761.

J'AI reçu aujourd'hui votre lettre de Paris avec une autre de M. Gessner, à laquelle je ne puis répondre pour le moment; & comme je crois que vous êtes maintenant de retour dans la chere patrie, je vous prie de vouloir bien m'excuser auprès de lui.

Il y a deux mois que M. Mengs eſt parti pour Naples; quelques jours après il a mis en mer ſur un vaiſſeau de guerre de ſoixante-dix canons, accompagné d'un autre de la même force, pour ſe rendre à Carthagene. Delà il doit prendre par terre, & nous attendons avec impatience de ſes nouvelles de Madrid. Sa femme, ſa ſœur & ſa fille aîné, ainſi que ſon plus jeune fils, ſont partis avec lui.

Vos livres ſont peut-être déja partis; j'y ai joint le *Chariton*. Je n'ai rien appris de M. E.;; & comme j'ai perdu toute eſpérance de ce côté-là, j'ai acheté un exemplaire de cette édition du Dante d'une perſonne de ma connoiſſance. J'attends maintenant de Paris l'Arioſte qu'on y a imprimé, & cela ſur grand papier.

J'ai redemandé le Manuſcrit de mon ami, car je ne veux point qu'on imprime le galimatias commenté d'un de nos Savans. Je garderai le ſecret ſur les différens que cet écrit a occaſionnés: cependant je penſe que la voie que j'ai priſe eſt la plus courte.

M. le Comte de Caylus ſe trompe, car il n'eſt pas aſſez inſtruit. Je puis en ſavoir beaucoup plus que lui & que tous les Artiſtes de Rome; & ce que j'avance-là n'eſt pas une ſuppoſition gratuite. Ici il ſeroit obligé de retourner à l'école. Mon Traité du Beau, par exemple, qui contiendra plus de ſix feuilles d'impreſſion, ne conſiſte point

en

en pures conjectures. Le temps nous l'apprendra, car on doit en commencer l'impreſſion cet hiver. J'aurois voulu qu'elle eût pu ſe faire à Zurich, mais cela n'a pas dépendu de moi.

M. Geſſner pourra vous donner des nouvelles de deux tableaux qu'on a trouvés dans les dernieres fouilles. M. Diel de Marſeille eſt mort ſubitement en Août dernier, ſans avoir communiqué ſon ſecret à perſonne : beaucoup de monde s'occupe à le découvrir.

Je n'ai reçu aucune nouvelle de l'ouvrage du Comte de Caylus; peut-être ſe trouve-t-il entre les mains de Pacciaudi, qui eſt actuellement à Naples, & qui doit ſe rendre ſous peu à Parme, pour y être Bibliothécaire des livres qu'on doit acheter, & Directeur des antiquités qu'on ſe flatte de trouver.

Le Cardinal Alexandre Albani a été nommé Bibliothécaire S. R. E., & deſireroit de me faire placer ſous lui comme Garde des livres, mais cela ne pourra pas avoir lieu. Le bonheur dont je m'étois flatté de jouir à Dreſde eſt de même bien éloigné encore; on m'a dit que cette place ne ſera remplie que trois ans après que la paix aura été faite. Si pendant cet intervalle il ſe préſente quelque choſe ici, je préférerai alors Rome, où je ſuis habitué, à Dreſde où je ſerois tout-à-fait étranger. Ce délai cache néanmoins quelque ruſe, mais qui ne peut me nuire, parce que j'en ſuis inſtruit.

Je fais faire maintenant dans ma chambre le portrait d'un très-beau Castrate, âgé de quatorze ans ; je desire beaucoup qu'il puisse être bien exécuté.

La bibliothéque du Cardinal Passionei est composée, dit-on, de trente-deux mille volumes ; le Pape en a fait offrir le même nombre d'écus à l'héritier, qui a jugé que cette somme étoit trop modique.

En voilà assez pour aujourd'hui. Je salue & embrasse le noble Fuessli & le cher Gessner, & suis pour la vie.

LETTRE VII.

Au même.

Rome, le 14 Novembre 1761.

Je me suis réjoui du fond de mon cœur d'apprendre votre heureux retour ; & si je n'étois pas à Rome je vous porterois encore plus d'envie que je ne le fais. Si par hazard je puis vous être bon à quelque chose pour votre instruction, songez, je vous prie, à ce que je vous dois pour l'estime & l'amitié dont vous me faites jouir dans votre ville, parmi tant de personnes estimables. Je vous avoue franchement que votre lettre a beaucoup flatté mon amour-propre, quoique je ne

prenne pas au pied de la lettre tout ce que vous me dites.

Le voyage que vous me propofez de faire à Plaifance, ne peut encore avoir lieu par plus d'une raifon, dont la plus effentielle eft celle qui eft la plus facile à comprendre. Peut-être que le ciel nous donnera un jour des meilleurs temps. Pacciaudi eft encore à Naples, & va fe rendre à Paris pour s'y francifer tout-à-fait. Au lieu d'entreprendre ce voyage, j'ai réfolu d'aller plutôt à Urbin, la patrie de Raphaël, où je puis vivre à bon marché, & là je jouirai feul d'une grande bibliothéque. Quant à mon prochain établiffement, il paroît certain, & les paroles expreffes du Prince, qu'il m'a fait favoir, font : « qu'il aura foin que » Winckelmann foit avec fatisfaction à fa cour ». J'entrevois cependant que le temps eft encore éloigné où l'on pourra faire venir à grands frais des perfonnes inutiles ; d'un autre côté la guerre ne paroît pas encore prête à finir, & je prévois que je pafferai ma vie laborieufement mais tranquillement à Rome. On travaille à me faire avoir une place au Vatican qui rapporte dix écus par mois : mais il n'y a encore pour cela qu'une efpérance éloignée.

Vous pouvez garder la gravure deftinée pour M. l'Abbé Barthélemi. Je la lui ferai paffer d'ici, & peut-être même par le Pere Pacciaudi.

Je ne puis me rappeller combien il y a de proportions d'Audran de gravées, mais je crois qu'il

y en a dix pour le moins. Elles sont fort rares ici.

Je me fais peut-être une fausse idée de M. de *** d'après son séjour à Florence, & son impolitesse à ne point s'excuser sur sa négligence à me faire passer ce dont il a été chargé. Les Saxons sont, plus que tous les autres Allemands, les singes des François, & le demeureront pendant toute l'éternité. Ils ne connoissent que les grimaces de la politesse & en ignorent l'essentiel, que les Italiens possédent beaucoup mieux.

J'ai fait la connoissance du Prince de ***, ce qui a de nouveau excité ma bile sur la corruption de notre nation. De sorte qu'il sera bien difficile à un Voyageur allemand de recevoir quelque politesse de ma part.

Pagliarini a enfin été condamné mardi dernier à sept ans de galere, ce qui équivaut à peu-près à une sentence de mort, dans l'air corrompu qui regne sur le bord de la mer. On croit néanmoins qu'il obtiendra sa grace du Pape. Dieu préserve tout homme de tomber entre les mains des Prêtres impitoyables (*Gens implacabile Vatum*) (1).

(1) Pagliarini est le Libraire qui s'étoit attiré la persécution de l'ordre des Jésuites expulsé aujourd'hui, & l'animadversion du Saint Siége, pour avoir imprimé l'ouvrage connu sous le titre de *Lupi mascherati*. Néanmoins pendant qu'il étoit en prison, Sa Majesté Catholique lui fit donner la gracieuse assurance qu'on le dédommageroit de tout le mal qui pourroit lui arriver. Effectivement après avoir été condamné aux galeres, il obtint sa grace du Pape, après s'être jetté à ses pieds,

Mes réflexions ſur l'Architecture des Anciens ont ſans doute paru, ſi le Libraire veut dire la vérité. J'y ai fait de nouvelles aditions avec quelques planches.

Jouiſſez en homme ſage de vos belles années que j'ai paſſées dans l'inquiétude, le beſoin & le travail ; & me reſter toujours attaché.



LETTRE VIII.

Au même.

Rome, le 12 Janvier 1762.

Je puis auſſi peu répondre à votre derniere lettre qu'à celle de M. Geſſner ; ce que je ne remets néanmoins qu'au prochain courier. Le temps me manque, parce que je dois être l'Antiquaire d'un jeune Comte. Vous ririez bien ſi vous étiez ici, de me voir enveloppé dans mon manteau, ſous lequel je n'ouvre la bouche que lorſque je ſuis interrogé ; car il ſe trouve encore deux autres perſonnes dans ſa compagnie. En attendant j'y perds mon temps, & le ſoir je dois reſter au chevet du lit de mon Maître, qui, à cauſe d'un léger rhume, a réſolu de ne pas quitter le lit de quinze jours ou trois ſemaines ; d'autant plus qu'il n'y perd rien pour le moment ; car pendant le temps que les théatres

ſont ouverts il n'a point d'autre compagnie, que la mienne.

J'ai fait paſſer, il y a plus d'un mois, au jeune Gentilhomme Saxon le Dante que vous lui avez cédé, par le moyen de M. Stoſch, qui eſt de retour d'Angleterre; mais je n'en ai encore reçu aucune réponſe : c'eſt pourquoi j'expédie aujourd'hui un plein pouvoir à Florence. Cette conduite ne mélitera point en faveur de ce jeune Seigneur à Rome. Je me recommande dans votre amitié.



LETTRE IX.

Au même.

Rome, le 19 Février 1762.

Je ſuis revenu hier de Naples après avoir été trente-deux jours abſent de Rome, où j'ai trouvé votre agréable préſent avec votre derniere lettre, dont je vous remercie de tout mon cœur. Je lirai ces traductions avec la plus grande attention.

Je n'ai rien fait pour vous à Naples : car Tanucci, pour éviter la viſite du Comte, me reçut aſſez froidement, & je n'ai pu m'empêcher de le lui faire remarquer. Le Pere de la Torre croit qu'il

ſera difficile de vous rendre ſervice, parce que le Miniſtre fait beaucoup de difficulté.

Je ſuis ſurpris de ne recevoir aucune nouvelle touchant l'impreſſion de l'ouvrage de M. Mengs, qui auroit dû être finie il y a long-temps. Je deſire que nous n'ayons pas à nous repentir l'un & l'autre d'avoir pris cette route.

Les gens avec qui j'ai voyagé ne m'ont pas empêché de jouir de moi-même, parce qu'ils ſe ſoucioient nullement de l'art. J'ai donc paſſé mon temps à Portici & dans les environs; & j'ai eu le bonheur de voir plus que je n'avois eſpéré, & d'apprendre beaucoup de choſes dont on fait un myſtere. J'ai rapporté avec moi pluſieurs feuilles d'obſervations, qui me mettent en état de donner un ouvrage ſur les antiquités d'Herculanum, dont le canevas eſt déja formé dans ma tête. Pluſieurs nouvelles obſervations & découvertes m'obligent à faire un grand changement dans mon *Hiſtoire de l'Art*.

Les principales découvertes depuis votre départ ſont quatre petits tableaux, qui ſont ce qu'on avoit encore vu de plus beau. Ils ont été coupés ailleurs avec le mur, & probablement en Gréce; car on les a trouvé appuyés contre la muraille. J'en donnerai une deſcription très-détaillée. Ces quatre peintures ſont les ſeuls ouvrages grecs qu'il y ait, & je les crois dignes du pinceau d'un grand Artiſte.

Ce voyage ſervira auſſi à hâter une édition augmentée de mes *Réflexions ſur l'architecture des*

Anciens (1) à laquelle j'ai commencé à travailler.

On cherche maintenant à m'attirer à Vienne : je n'ai pas encore eu le tems de m'informer de la réponſe. Je ne puis cependant vous cacher que l'envie d'aller demeurer à une cour d'Allemagne commence à me paſſer.

Stoſch eſt parti pour Conſtantinople avec M. Granville, Ambaſſadeur d'Angleterre ; je lui ai parlé avant ſon départ pour Naples.

Je vous remercie d'avance du livre que vous me deſtinez ; j'ai reçu les autres, francs de port, mais par la poſte de France : je ne ſais comment tout cela s'arrange. Vous me faites beaucoup d'honneur de comparer mon ouvrge au vôtre ; mais je reconnois ici le langage de l'amitié : car vous n'avez pas encore vu le mien, & la premiere ébauche que vous en avez lu, ne peut vous en donner aucune idée.

Je me recommande à vous, ainſi qu'à mes deux autres Amis, juſqu'au prochain courier. Je ſuis.

---

(1) On ſe propoſe de traduire ce petit ouvrage qui eſt du plus grand intérêt.



LETTRE X

Au même.

Rome, le 1 Mai 176[illegible]

J'AVOIS résolu de ne vous écrire que quand l'ouvrage (1) de mon Ami seroit imprimé ; car je suis très mortifié de voir cette impression retardée depuis un an ; d'autant plus que cet ouvrage n'aura que peu de feuilles, & que les frais n'en pourront pas conduire le Libraire à l'hôpital, d'ailleurs quelque soit le jugement qu'on en ait porté, il ne pourra pas manquer de se vendre, quand ce ne seroit que par la nouveauté de la matiere. Ce qui me fâche le plus, c'est que cette conduite me fait manquer à l'amitié ; car j'ai négligé de répondre à quelques lettres que j'ai reçues de mon Ami, qui est en Espagne, pour ne pas lui écrire le véritable état des choses. Mais comme j'ai été enfin obligé de lui donner de mes nouvelles, je ne l'ai fait qu'en peu de mots, en m'excusant sur mes occupations & une maladie de mon Maître ; en lui promettant néanmoins de lui écrire plus au long par le prochain

(1) Pensées sur la Beauté & sur le Goût dans la Peinture, de M. Mengs.

courier, dans l'espérance de recevoir dans cet entre temps quelque avis de l'impression de son ouvrage. Je dois donc lui marquer la vérité la semaine prochaine. Il auroit mieux valu me renvoyer le manuscrit lorsque je l'ai redemandé : il n'auroit jamais vu le jour, & mon Ami & moi nous ne nous serions pas vu exposés à la critique. Mengs s'en prendra plus à moi qu'aux autres, de ce que je n'ai pas retiré cet ouvrage. Je veux le faire encore s'il en est temps, & je regarderai comme une marque d'amitié, si l'on me le rend sans être imprimé. Lairesse est assez bon pour les Allemands qu'il fait bailler cent mille fois. Mais en voilà assez sur ce sujet. Je renouvelle encore une fois ma priere. Vous avez l'adresse de M. le Comte de Firmian pour lui faire passer le manuscrit. Notre amitié ni celle des autres n'en souffrira point; & je ne dois pas vous cacher la vérité, qui est que l'Auteur veut garder cet écrit jusqu'à ce qu'il ait fini son grand ouvrage italien.

Mais ne parlons plus de cette affaire désagréable, pour vous dire que j'ai reçu votre beau présent qui m'a fait beaucoup de plaisir; mais je n'en ai pas vu le porteur qui ne viendra peut-être pas à Rome. Il s'est tellement endetté à Florence, qu'il a été contraint de quitter cette ville, & l'on croit qu'il s'est rendu à Venise. Il a abandonné le pauvre Peintre, sans lui faire savoir même le lieu de sa retraite. M. le Comte de Werthern, Cham-

bellan du Roi de Pologne, qui se trouve actuellement ici, a heureusement sauvé votre présent des effets qu'il avoit laissé à Florence. Je ne connoissois point cette édition, mais bien une plus petite faite à Vérone; celle-ci est beaucoup plus belle & sera reliée en maroquin, & j'y laisserai pour souvenir ce qui est écrit de votre main sur la premiere feuille. Je contracte de grosses dettes envers vous, dont je ne pourrai jamais m'acquitter, qu'au cas que vous reveniez un jour à Rome; ce qui probablement n'aura jamais lieu.

Mon *Histoire de l'Art* pourroit s'imprimer à présent, si la premiere partie étoit arrivée, dont je n'ai encore reçu aucun avis, quoique le paquet soit parti il y a déja quelques mois, & qu'il ait été recommandé par M. le Comte de Firmian & par notre Ministre à Vienne; cela m'inquiete beaucoup. Je fais travailler à force aux gravures dont le nombre ira bien à trente. Il y a entr'autres deux peintures antiques (1) qui ont été trouvées d'une maniere furtive, & qui ont été expédiées secrétement d'ici. Je les ai fait graver sur deux grandes feuilles; vous verrez quelque chose d'admirablement beau, quoiqu'on n'en ait marqué que le simple

(1) Ce sont les dessins supposés de deux tableaux anciens que M. Casanova avoit donné à M. Winckelmann. Voyez la lettre VI. à M. Heyne, Part. I. p. 171, où il se plaint de cette supercherie.

contour; car c'eſt tout ce que le Deſſinateur a pu obtenir, & cela encore par une grande faveur.

Le plan de l'ouvrage italien intitulé : *Eclairciſſemens des points les plus difficiles de la Mythologie & des Antiquités*, a été changé & augmenté. Chaque article aura ſa gravure, cet ouvrage deviendra par conſéquent fort précieux pour moi. Cependant comme le Cardinal s'eſt offert d'en payer l'impreſſion, je ne puis le dédier qu'à lui ſeul, ainſi que la reconnoiſſance l'exige. J'en ai déja ébauché la moitié, & je fais travailler aux gravures, qui ſont des choſes nouvelles qui m'appartiennent.

Vous ſavez ſans doute que Pagliarini eſt à Naples. Le Roi de Portugal l'a créé Chevalier & lui a fait payer 6000 écus *pro vexa*; il jouira de plus pendant toute ſa vie d'une penſion de 1200 écus. Nous nous ſommes parlés à Naplés, où il eſt arrivé peu de temps avant mon départ. J'ai grande envie d'y retourner à la fin d'Octobre, & d'aller paſſer deux mois chez le Pere de la Torre.

Je voulois vous en dire davantage pour répondre à vos queſtions, mais je ſuis obligé d'écrire pluſieurs lettres inattendues; d'autant plus que je viens de recevoir dans le moment des nouvelles de la réception de mon dernier cahier. Je garderai donc le reſte pour un autre courier.



LETTRE XI.

Au même.

Rome, le 4 Juillet 1762.

Je me trouvois avec mon Cardinal à Castel Gandolfo lorsque j'ai reçu votre derniere lettre, & le jour que j'aurois dû vous répondre il ne s'est présenté aucune occasion pour faire passer ma lettre à Rome. Je vous fais mes sinceres remercimens de l'extrait que vous m'avez fait passer; mais je n'y ai pas trouvé grand chose dont Bartoli n'ait pas déja fait mention dans ses *Peintures antiques*, ou qu'il ait jugé digne d'être cité. Cet ouvrage a néanmoins l'avantage considérable de représenter les objets coloriés (1). Comment le Comte de Caylus & M. Mariette sont parvenus à se procurer les dessins qu'ils se vantent d'avoir tirés du cabinet du Cardinal Alexandre Albani, est une chose qui ne peut entrer dans l'esprit de ce Cardinal ni dans le mien; puisque de tout temps l'entrée de ce cabinet a été difficile, & que personne, & sur-tout les François, n'ont jamais eu occasion d'y rien copier. Peut-être que

(1) Il est question ici de l'ouvrage curieux & unique publié en 1757 par M. le Comte de Caylus & M. Mariette, sous le titre de *Recueil de Peintures antiques*, &c.

comptant sur la crédulité des Lecteurs, ont-ils cité ce nom pour donner plus d'éclat à leur ouvrage? Nous possédons entr'autres un volume de beaux plafonds d'anciens bâtimens que Bartoli a dessinés & coloriés avec beaucoup de soin. Il est fâcheux que nous n'ayons point ici de Libraire qui puisse & qui veuille faire quelqu'entreprise : que de choses ne pourroit-on pas faire connoître ! Je me vois forcé de publier à mes propres frais mon grand ouvrage italien.

Je me souviens fort bien que je vous dois une réponse sur plusieurs questions auxquelles il n'est pas facile de satisfaire ; je vous prie d'avoir encore un peu de patience, car je me trouve accablé de travail. Je suis fâché & honteux d'avoir négligé l'occasion favorable d'obtenir une place honorable dans les écrits de notre ami (1) : voila ce qui arrive quand on remet les choses ; il en est de cela comme de la pénitence, ainsi que le disent fort bien les Prêtres luthériens. Il faut en attribuer la faute à mon esprit étroit, qui ne peut embrasser deux grands objets à la fois ; & je reconnois & sens par moi-même la vérité de ce qu'a dit Platon : « que l'homme n'a qu'une tête » ! J'ai

(1) M. Gessner avoit prié M. Winckelmann de lui dire sa pensée sur l'usage qu'il vouloit faire pour l'impression des livres allemands, des caracteres latins au lieu des anciens caracteres gothiques.

perdu un temps confidérable avec quelques étrangers, que j'aurois cherché à éviter s'ils n'avoient pas fu me prendre par mon foible, ce qui m'a fait faire beaucoup de courfes; mais j'ai enfin réfolu de ne plus donner d'enfeignemens que dans ma chambre.

Il y a actuellement ici deux Anglois qui font dans l'intention d'entreprendre de grands voyages. L'un, appellé Adam, eft un fimple *Squire*, qui entretient à fes frais un habile Architecte, un bon Graveur & deux Deffinateurs, qu'il doit conduire avec lui dans la Grece. Il a publié en plufieurs magnifiques planches le Palais de Dioclétien à Salona, avec la defcription en Anglois, dont il m'a communiqué le manufcrit, que j'ai trouvé écrit tel que j'aurois defiré de l'écrire moi-même. L'autre eft le Chevalier Montagu, membre du Parlement & de la Société Royale de Londres; c'eft un homme de quarante-fept ans, qui dans fa jeuneffe a paffé quelques années à Conftantinople avec fon pere. C'eft le même dont parle Voltaire à l'occafion de l'inoculation de la petite vérole. C'eft un Seigneur fort inftruit, & qui parle les langues orientales; il va fe rendre en Egypte & dans l'Arabie où il compte s'arrêter une année entiere, particuliérement fur les bords de la mer rouge, pour y faire des recherches & des obfervations de toutes les efpéces. J'ai formé avec ce dernier une étroite liaifon.

On a fait depuis peu quelques nouvelles découvertes, mais il ne me reste pas assez de loisir pour vous en parler aujourd'hui.

Je finis en vous annonçant une visite que j'espere vous faire l'été prochain ; je me flatte de pouvoir tenir ma parole, & suis pour la vie.

LETTRE XII.

Au même.

Rome, le 16 Octobre 1762.

J'AI été dangereusement malade d'une fievre maligne, après m'être déja trouvé indisposé à Castello, ce qui me servira d'excuse de mon long silence. Je me trouve à peine un peu rétabli; le Cardinal, qui me traite comme son enfant, & qui a passé souvent des quarts-d'heure entiers au chevet de mon lit, me nourrrit encore de sa table. Je me contenterai aujourd'hui de vous donner des nouvelles de mon existence & de ma santé, car je ne puis répondre, comme je le voudrois, à tous les articles de votre lettre.

L'idée me vint à Castello de donner quelque chose sur les découvertes d'Herculanum, & j'en fis partir les feuilles au fur & à mesure par la poste à Dresde. Je crois que ce petit ouvrage, qui

qui doit avoir une douzaine de feuilles, a déja paru. Je l'ai écrit en forme de lettre adressée à M. le Comte de Brühl, qui se trouvoit alors à Rome, & je l'ai orné de trois planches, dont l'une, qui doit être placée à la fin de l'ouvrage, répréſente le buste du Démosthène de Portici que Mengs a trouvé moyen de dessiner à la dérobée pour moi. Je rassemble des matériaux pour une nouvelle édition de cet ouvrage, que je me propose de commencer bientôt. J'ai aussi beaucoup augmenté mes *Réflexions sur l'Architecture*, & cet ouvrage me fait aujourd'hui plus de plaisir que tout ce que j'ai fait jusqu'à présent. Je ferai graver plusieurs beaux morceaux inconnus d'Architecture pour y être placés. Il y a déja dix planches de gravées pour mon ouvrage italien.

Mengs ne peut pas rester en Espagne. Ses lettres ne sont remplies que de plaintes, & j'espere de le revoir à Rome avant qu'il se passe une année. Dieu lui accorde tout ce que je lui souhaite! Son grand plafond, auquel il travaille encore, représente l'apothéose d'Hercule, il y aura plus de soixante figures. Le plan en est de quarante-cinq palmes romains en quarré.

Montagu a déja commencé à laisser croître sa barbe, & doit partir sous peu pour l'Egypte : son voyage doit durer dix ans.

C'est dans le courant de ce mois que le Cardinal doit inaugurer sa villa, où nous irons passer

ensemble le carnaval prochain. Je ne pourrai me rendre à Naples qu'au mois de Mars prochain. Je desire beaucoup avoir le paquet qui m'est destiné; je pourrois le recevoir sans frais si M. le Comte de Firmian vouloit permettre qu'on le donnât au Courier de Milan; mais je n'ose pas lui demander ce service. Je ne lui ai encore été à charge en rien, & ne voudrois pas commencer par ce paquet; si quelqu'autre lui en faisoit la priere, il le feroit avec le même plaisir que pour moi.

J'ai fait partir mon exemplaire de l'ouvrage de Mengs à Madrid, après l'avoir parcouru à la hâte. Mengs croit qu'on pourroit lui en faire passer aisément quelques exemplaires par un Libraire de Genêve ou de Lausanne qui auroit une correspondance à Madrid. Il est étonné que M. Fuessli ne lui ait pas écrit : dites-le à ce digne Ami ; rien ne coûtera à Mengs pour recevoir de ses nouvelles. J'embrasse de tout mon cœur le cher Gessner & le noble Fuessli. Je suis.



LETTRE XIII.

Au même.

Rome, le 27 Novembre 1762.

CE qui m'a fait le plus de plaisir dans votre lettre, a été d'apprendre que j'aurai bientôt le plaisir de voir à Rome le fils si cher & si estimable d'un de mes Amis, & de pouvoir lui témoigner combien je vous aime, en m'acquittant, en même-temps, de la reconnoissance que je dois à son pere. Le nom de Fuessli seul suffit pour le faire recevoir avec amitié, & le portrait que vous m'en faites augmente mon intérêt pour lui. Je lui offre d'avance tout ce que je sais & tout ce que je puis, autant que mes occupations me permettront de lui être utile. Si l'avis de mon voyage peut lui être nécessaire, vous pouvez l'assurer que je partirai le premier samedi de carême après le carnaval. Ce n'est point pour profiter des prétendus plaisirs de ce temps; mais parce que je m'imagine que mon Maître voudra passer les derniers jours de carnaval à sa villa, qui n'a pas encore été inaugurée. Je passerai un mois à Naples, si je ne change point d'idée quand j'y serai; & je compte y loger, si je vais seul, chez le Pere de la Torre, à capo di

monte. De forte que je ferai de retour à Rome quelques jours avant ou après Pâques.

Ma *Lettre fur les découvertes d'Herculanum* a paru au commencement du mois dernier, & je l'attends. Quand l'édition de cette lettre fera épuifée; je donnerai un ouvrage complet fur cette matiere. Je raffemble déja des matériaux pour cela; & je profiterai de mon voyage pour examiner tout de nouveau, autant qu'il me fera poffible. J'ai déja commencé à penfer à une *Allégorie pour les Artiftes.*

Dans la lettre dont je viens de vous parler, vous trouverez, je penfe, la réponfe à plufieurs de vos queftions : je m'acquitterai néanmoins de ma dette. Je fuis charmé que ma mémoire foit meilleure que la vôtre au fujet de l'ouvrage anglois (1). Je vous aimarqué, dansle temps, que ce qu'il y a de meilleur dans ce livre eft tiré d'un manufcrit fur la Peinture que Mengs communiqua à l'Auteur, que j'ai beaucoup connu. Cependant le fat ofe avancer, qu'il n'y a point de Peintre qui foit en état de faire par lui-même les obfervations qu'il donne; tandis que c'eft de Mengs qu'il a emprunté ces obfervations. Vous m'avez répondu fur cet article Si cet ouvrage eft de ce même Webb, mais diffé-

(1) *Webb, Inquiry, into the Beauties of Painting*, dont il a paru en *1768* une traduction allemande, avec une lettre de M. H. Fuefsli, contenant des réflexions fur l'art, que lui a fournies fon voyage d'Italie.

rent de celui dont je veux parler, & dont je ne me rappelle pas le véritable titre, c'eſt alors moi qui me trompe. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que Webb a mieux étudié les tableaux que toute autre perſonne qui n'eſt pas Artiſte. Je crois néanmoins vous avoir reproché ſans raiſon un défaut de mémoire.

Vous aimez toujours à ſuppoſer beaucoup de choſes; vous croyez, par exemple, que j'ai vu le programe de la *Théorie des beaux arts* de M. Sulzer; tandis que je n'ai pas vu mon propre ouvrage. Faites-lui mes ſinceres ſalutations : je ſuis charmé qu'il ſoit dans un pays où il puiſſe reſpirer en liberté.

Je ſerai auſſi votre *Ruffiano* auprès de M. Mengs. Il faut qu'il n'ait pas rèçu votre lettre, puiſqu'il a penſé à me faire cet offre. Je crois cependant qu'il paſſera en Angleterre plutôt que de revenir à Rome, où ſa femme ne jouit point d'une certaine conſidération : ici tout ſubſiſte par l'ouvrage qu'on fait pour les Anglois.

S'il ſe charge de vous faire un petit tableau, il ne manquera pas de faire choix d'un ſujet qui vous ſoit agréable.

Le temple jonique de la villa du Cardinal eſt fini depuis long-temps, & l'on a placé dans la niche une belle Diane d'Ephéſe. Depuis votre départ on y a ajouté un autre bâtiment rempli de ſtatues & de bas-reliefs. On y a auſſi fait deux

nouvelles fontaines, avec deux fleuves couchés. Un autre endroit a été rempli d'urnes funéraires étrusques. Cependant la galerie où eſt le Parnaſſe de Mengs ſurpaſſe, ſelon moi, tout ce qu'il y a de plus beau au monde en ce genre.

Les gravures que vous deſirez (1) ſe vendent ici, pour ainſi dire, au poids de l'or, parconſéquent elles ſont fort rares; je ſuis même étonné qu'on en trouve encore. C'eſt en Angleterre que les gravures ſont au meilleur compte. Ce que les Anglois apportent chez eux leur déplaît bientôt; ils en font préſent, & on le vend. Les eſtampes montent ici à un ſi haut prix, que j'ai vu payer quinze écus de la Sainte Famille de Raphaël, gravée par Dorigny; c'eſt-à-dire de la feuille. Vous pouvez juger ſi ces gravures ſont cheres, puiſque le Roi de Pologne veut avoir trois collections complettes des œuvres de Marc-Antoine, & ſon Miniſtre autant.

Je vous prie de faire d'avance mes complimens au jeune Fuesſli, que j'eſpere voir bientôt.

Je ſuis.

---

(1) De Marc-Antoine.



LETTRE XIV.

Au même.

Rome, le 17 Décembre 1762.

LE jugement que vous portez ſur mon ouvrage ébauché à la hâte, me fait eſpérer l'approbation du Public : εἷς ἐμοὶ μύριοι. Je pourrai ſuppléer à ce qui y manque en le publiant ſous une autre forme; mais je ne puis pas donner aux choſes ce qui ne s'y trouve pas. Le Mercure du cabinet de Portici eſt beau ſans doute; mais comme il eſt de bronze, la rareté fait qu'on le trouve encore plus beau qu'il ne l'eſt en effet, & que ne peut l'être un Mercure; qui n'égale point & qui ne peut point égaler en beauté l'Apollon du Belvedere, ni le Bacchus de la villa Médicis. Si ce Mercure avoit pu échauffer mon imagination, je n'aurois pas laiſſé échapper l'occaſion d'exercer ma verve; car je puis vous aſſurer que j'en ai cherché les moyens. Si mon Ami de Portici ne me regardoit pas de ſi près ſur les doigts, j'aurois des choſes plus eſſentielles à vous écrire. Vous ne pouvez vous imaginer ce qu'il m'en a coûté pour obtenir la permiſſion de voir le plan des travaux ſouterrains, & je ſuis bien certain que cette faveur n'a été accor-

dée qu'à moi seul. J'aurois pu m'étendre davantage ici, mais je n'ai pas voulu nuire à la nouvelle édition de mes réflexions sur l'Architecture.

J'attends le troisiéme volume des Peintures d'Herculanum dans lequel le vain Pere Pacciaudi se trouve attaqué d'une maniere terrible & fort extraordinaire pour le siécle policé où nous vivons. Après avoir fait dans le texte de la préface des plaintes générales contre ceux qui ont donné furtivement des dessins de ces monumens, avec quelques explications, on cite nommément le Pere Théatin pour avoir donné & très-bien expliqué, *consilio & ope alterius*, le dessin de la petite aiguille du cadran solaire qui a la forme d'un jambon (1), dans l'ouvrage publié, dit-on, *col titolo strepitoso, ampullosto e da farsi largo fra tutti gli Antiquari*, de *Monumentis Peloponnesiacissimis simis.* Après quoi suit au dessous du texte une note de soixante-une lignes qui concerne ce Théatin. Le Cardinal Spinelli m'en a fait la lecture d'après une lettre : voici à-peu-près ce qu'il y est dit : *Questo giovane* (quoique ce soit un homme de cinquante & quelques années) *comparve, tempo fa, a Napoli, dandosi l'aria d'Edipo con decisioni fatte a piombo, e proccurando d'imporre col libro*

(1) La queue de l'animal y sert de gnomon. On trouve dans l'Encyclopédie une description de ce cadran au mot *Gnomonique.*

suo scritto con termini femminili, *e intarsiato di Greco*, QUANDO OGNUN SA, CHE NON NE SA NIENTE. *Questo giovane*, continue-t-on; mais j'ai oublié les mots, & ne me ressouviens que de la substance de la chose. Je sentis alors mon cœur plus pénétré que jamais de la vérité; car cette Eminence m'a demandé plusieurs fois mon sentiment sur cet Auteur, qui est son ami. Le Prince Francavilla a fait tout ce qui a dépendu de lui pour écarter ce terrible coup; mais Tanucci a été inexorable. La guerre est déclarée entre lui & moi, & je ne lui ferai plus dorénavant de visite; je parle de Tanucci: car malgré notre correspondance, il m'a reçu de maniere que rien ne pourra m'engager à retourner chez lui. Les inférieurs ne sauroient mettre trop de souplesse & de soumission dans leur conduite envers leurs supérieurs; & comme il faut toujours que nous montions d'une note avec eux, il arrive qu'en baissant seulement d'un dixieme, nous tombons bientôt dans le mépris. Ce que je viens de dire néanmoins, ne regarde que la maniere de penser & de vivre en Italie, & non aux cours despotiques d'Allemagne, où l'on ne peut pas penser à la maniere des Anciens. Je comprendrai mieux les autres admonitions quand j'aurai vu l'imprimé que j'attends. M. Gessner n'a pas tout-à-fait tort; particuliérement pour ce qui regarde les Lecteurs allemands, c'est-à-dire, ces Savans bruyans, *cum fronte cape-*

rata, & comme diroient les Italiens, *per quelle che sputano sentenze*. Dans la prochaine édition je remarquerai comme une nouvelle preuve, qu'on a trouvé un Priape sans figure à côté du trône de Jupiter sur un ancien monument de bronze.

Il y a actuellement ici un certain Lord Baltimore, qui est Seigneur de tout le Maryland dans la Virginie; il m'a forcé, pour ainsi dire, de l'accompagner; ce que mon temps ne me permet néanmoins pas trop. Je suis, &c.



LETTRE XV.

Au même.

Rome, le 1 Janvier 1763.

JOIE & bonheur dans la nouvelle année. Votre présent m'a été fort agréable : c'est un des meilleurs ouvrages, je ne dis pas seulement des François, mais même de notre temps; & qui fait mon amusement à notre villa (1). Que pourrai-je vous donner en échange? χάλκεα χρυσείων. Sera-ce du fruit de notre sol? Que vous êtes heureux de posséder déja tant de connoissances; tandis qu'à votre âge j'étois comme un pauvre orphelin abandonné, sans oser me flatter de parvenir jamais au point où je me

(1) De l'Origine des Loix, des Arts & des Sciences.

trouve actuellement. Parmi les nouveautés, on m'avoit parlé d'un livre anglois intitulé : *Henry Homes, Elements of Criticism, in three vol. in-8. Edinburgh 1762*, comme d'un chef-d'œuvre ; & en lisant l'épître dédicatoire au Roi, où l'Auteur se promet avec confiance l'approbation & l'estime de ses Lecteurs, je crus moi-même qu'il contenoit beaucoup de choses nouvelles ; mais je n'y ai trouvé que le jargon d'un petit raisonneur méthaphysicien. Il y a entr'autres un chapitre qui traite du Beau, qu'un habitant du Groenland auroit aussi bien écrit. Je m'apperçois plus que jamais que la nature n'opére pas de plus grandes merveilles en Angleterre que chez nous ; & que de même que chez nous aussi, le public n'y est pas toujours un juge compétent, ainsi qu'on l'a vu par le magnifique & mauvais ouvrage de Turnbull intitulé : *Of Antient Painting.* Les Anglois ne seront jamais de vrais Connoisseurs dans l'art, & nous ni nos neveux ne verront jamais l'art abandonner l'Italie pour aller se transplanter dans la Grande-Bretagne, ainsi que quelques Anglois s'en flattent. J'en ai indiqué les causes physiques dans mon *Histoire de l'Art* ; du moins ai-je cherché à le faire. J'aurai aussi l'ouvrage de Webb.

Quinze jours après la nouvelle année je partirai, pour autant de temps, avec le Cardinal Spinelli, pour son évêché d'Ostie sur le bord de la mer, où j'espere jouir de beaucoup de satis-

faction dans la compagnie de ce ſavant Prélat qui ne me veut pas moins de bien que mon Maître, qui eſt ſon ennemi. Il veut bien, d'après mes indications, faire fouiller, & peut-être ſerai-je aſſez heureux de trouver quelque choſe. Vers le milieu du carême je compte partir pour Naples, où j'ai déja fait arrêter un logement chez le Pere de la Torre. Quand je ſerai de retour, après Pâques, je dois aller avec le Cardinal à ſa villa. Je vous donne ces avis, pour que vous en faſſiez part à votre Fuesſli : je puis lui rendre à la campagne les mêmes ſervices que dans Rome même.

Je crois vous avoir marqué que les Auguſtins ont acheté pour trente mille écus la bibliothéque du Cardinal Paſſionei; & que le Roi d'Angleterre, (*il Rè di la*) a obtenu le cabinet d'eſtampes du Cardinal Alexandre pour 14000 écus. Il ne reſte plus de deſſins à Rome, ſi ce n'eſt dans le palais Bracciano. Nous devons nous conſoler avec les tableaux de Raphaël, qu'on ne peut nous enlever des murs.

On travaille à me faire avoir une place au Vatican, ou du moins la ſurvivance du *Scritorat* de la langue hébraïque. Je l'accepterai, parce que je ne prévois pas quand pourront finir les malheurs de la Saxe; & que j'ai de quoi vivre à mon aiſe ici. Le Pape auroit bien pu faire mieux pour moi, ayant eu occaſion d'apprendre à me connoître particuliérement.

Mylord eſt un vrai original qui mériteroit que j'en fiſſe le portrait. Il ſe croit doué d'une ſurabondance d'eſprit, & penſe que Dieu pourroit bien en changer un tiers en force. Il eſt généralement dégoûté de tout dans le monde : nous avons parcouru en moins d'un demi-quart d'heure toute la villa Borgheſe ; & c'eſt dans une pareille ſituation d'eſprit qu'il va ſe rendre, par terre, à Conſtantinople, où il compte paſſer quelques années : pourquoi faire ? c'eſt ce qu'il ignore lui-même. Il a pour Compagne une jeune & belle Angloiſe, & cherche un Compagnon de voyage, qu'il ne trouvera que difficilement à Rome. Je ſuis à la fin de mes courſes avec lui ; & rien ne pourra m'engager à l'accompagner à Naples.

Vous vous appercevez ſans doute que la matiere me manque ; vous n'ignorez pas d'ailleurs qu'on n'eſt pas toujours diſpoſé à écrire. Je vous renouvelle mes remercimens pour le précieux & agréable préſent, & ſuis comme je dois l'être.



LETTRE XVI.

Au même.

Rome, le 15 Janvier 1763.

Vos lettres reſſemblent aux jours du printems, plus elles ſont longues, plus elles ſont belles & agréables; & la premiere lettre que je reçois de vous cette année, me promet toutes ſortes de plaiſirs : le plus grand cependant dont je pourrois jouir, ſeroit celui de m'entretenir avec vous face à face, ainſi que je le ferai avec votre Ami. Cela pourroit facilement ſe faire, ſi vos jeunes Seigneurs ne crioient pas toujours, *en France! en France!* ainſi que le fit avec impatience toute l'armée françoiſe après la levée du ſiége de Turin, & cela dans Rome même. Les troupes de l'Empereur ſeroient mortes de faim, ſi les François ſe fuſſent jettés dans le Milanois; & vous, en reſtant un mois de plus à Rome, & en retournant en droiture chez vous, au lieu d'aller apprendre à parler du nez & à manger la derniere ſyllabe des mots à la maniere des Pariſiens, vous auriez l'eſprit rempli de choſes; pendant qu'en France le bon & l'utile doivent néceſſairement céder à la futilité. Voilà ce que me dicte l'envie d'écrire;

mais je crois néanmoins ne pas m'écarter de la vérité. Ce qui m'y engage cependant principalement, c'est que je crois prévoir un semblable projet dans le voyage de votre Ami; car s'il ne part qu'au printems de Geneve, il ne pourra pas rester au-delà d'un mois à Rome, puisqu'il faut compter au moins trois semaines pour le voyage de Naples; en Juillet, il devra quitter Rome à cause des grandes chaleurs : il sera donc obligé de tout voir *quasi canis ad Nilum fugiens*. D'ici il se rendra à Paris, où l'on préfere d'aller par simple mode, plutôt que d'avoir un compagnon de voyage jusques dans la patrie. Mais je n'ai jamais parlé qu'à des sourds sur ce sujet. Je demande, avez-vous vu ce que, selon moi, il y a de plus beau à Paris : la Sainte Famille qu'Edelink & Frey ont gravée (1)? Non. Le plus grand cabinet de médailles qu'il y ait au monde, appartenant à un certain Commis de la Marine? Non. Les deux tableaux en pastel de Mengs qui sont chez le Marquis de Croixmare (2)? J'en doute. Qu'avez-vous donc vu de

(1) Ce tableau servoit autrefois à Versailles de dessus de cheminée; c'est par les soins de M. Wille qu'il ne se trouve plus exposé à la fumée, & qu'on l'a placé dans une antichambre où il n'y a point de cheminée.

(2) Nous ignorons ce que ces deux tableaux sont devenus; mais nous en connoissons deux autres aussi au pastel de Mengs, qui sont très-beaux & qui se trouvent dans le cabinet de M. le Baron d'Holbach.

plus beau, & dites-moi le fruit qu'on peut tirer du voyage de Paris ?

Comme je vois qu'on vend à Paris à un prix exorbitant les gravures de Marc-Antoine, je vous prie de m'envoyer une note de celles que vous avez déja; ces gravures ne sont pas, à la vérité, à bon marché à Rome, mais du moins ne les y vend on que comme des estampes, & non comme des tableaux.

Assurez M. le Professeur Sulzer de ma parfaite amitié : je suis fâché de ce que nous ne puissions pas être d'accord sur certain point. La bonne opinion que cet Ami conserve de moi, sera mieux fondée quand mon *Histoire de l'Art* aura paru; mais il n'est pas possible de songer cet hiver à l'impression de cet ouvrage, à cause des malheurs inexprimables qu'a souffert la ville de Leipsig.

L'objet de mon *Allégorie* est de rendre cette science facile, utile & propre à être mise en pratique. C'est ce que je n'ai pas pu faire par des réflexions générales & vagues, mais en indiquant les meilleurs ouvrages. Il y a deux chapitres. I. De l'Allégorie chez les Grecs en général : A. Dans les temps les plus reculés. B. Dans le temps de leur plus grand lustre. *a*. De leurs Dieux. *b*. De l'expression des vertus & des vices. *c*. Et des autres idées plus générales. *d*. Prises des circonstances accidentelles. *e*. Du jeu des noms, &c. *f*. Des allégories douteuses. *g*. De l'explication détorquée des

des allégories. *h.* Des allégories qui ont été perdues. II. De l'allégorie chez les Modernes, &c. L'ouvrage des principes de la Beauté dans les arts, pourra peut-être m'être utile pour celui que j'ai dessein de donner sur la connoissance de la Beauté dans l'art. Je m'apperçois que le Beau devient aujourd'hui l'argument à la mode, ainsi que l'étoient autrefois en Allemagne l'Ontologie, la Cosmologie, &c. *L'aggirar sull' Universale con bei luoghi topici è facile; il difficile è l'individuare.*

Vous pouvez adresser mes lettres au Pere de la Torre, Bibliothécaire & Directeur du Museum de S. M., chez qui j'ai déja retenu un logement à Capo di Monte.

Je suis occupé à rassembler des anciens fragmens, parmi lesquels il y a deux bas-reliefs cassés & endommagés, mais ce qui en est resté entier est beau : je les placerai dans mon ouvrage italien, où il y en a peu de cette espece. J'ai deux petites têtes égyptiennes en basalte bien conservées, dont l'une est du style le plus antique & le plus beau, & d'un travail très-fini. Ma collection de médailles grecques & d'estampes augmente aussi insensiblement, & ma bibliothéque s'est aggrandie par vos soins. *Jo sono vicino alla rogna, comme si dice in italiano; più si gratta, più vuol essere grattata. Nel crescere la roba, cresce la voglia.*

Outre la Mosaïque si belle & si rare dont je vous ai déja parlé, la villa Albani vient d'être enrichie

d'une autre de pareille grandeur, qu'on a trouvée dans le duché d'Urbin, & qui représente une école de philosophes. Votre Ami vous en donnera une description plus détaillée; je ne veux pas empiéter sur ses droits. On a aussi construit derriere le temple jonique de Diane une nouvelle salle pour les Urnes sépulcrales étrusques, & pour des petites pieces. En outre, on fait deux grandes fontaines représentant des fleuves couchés de grandeur plus qu'humaine, dont l'un, qui représente le Nil, est de marbre noir, appellé *bigio*. Depuis votre départ on y a aussi placé trois ou quatre figures égyptiennes, & l'intérieur est tout-à-fait fini. Les fauteuils & les canapés de la galerie sont tous en étoffes d'or, ou pour mieux dire, en velour à fond d'or. Dans les autres chambres, toutes les tables sont d'un ouvrage sculpté & fortement doré, avec des dessus de porphire, & quelques-uns de très-belles mosaïques antiques & d'autres d'albatre oriental.

Je finis par vous avertir que ce qui m'est échappé, malgré moi, au commencement de cette lettre, touchant votre voyage, ne doit être regardé que comme une saillie qui demande beaucoup de réflexions. Je desire que votre cher Fuessli puisse trouver le temps de faire le voyage de Rome.

Je suis, &c.

P. S. Mon maître est en marché avec le Cardinal Furietti pour ses deux Centaures, avec les

noms du maître, mais c'est, à la vérité, pour les placer à l'entrée du *Museo profano* du Vatican. Devinez à quel prix? On en a déja offert six mille écus.'

La ruse dont on veut se servir pour me placer au Vatican, quoiqu'il n'y ait point de place de vacante, c'est de me faire faire le catalogue des manuscrits allemands de la bibliothéque de Heidelberg. Que pensez-vous de ce travail? Il est vrai qu'on n'est pas gêné ici comme en Allemagne; on travaille quand on veut, pourvu qu'on paroisse aux heures indiquées. *Fata viam invenient.*

Τέτλαθι δη κραδίη, χαι κύτερου αλλοποτ' ἔθλης.

M. Casanova, que vous connoissez pour l'avoir vu chez M. Mengs, a vendu son grand dessin d'après Raphaël à S. Pierre *in Montorio* à Milord Baltimore pour trois cens cinquante écus; ce Seigneur doit l'envoyer en présent au Roi d'Angleterre, pour être placé à Hamptoncourt avec les cartons de Raphaël (1).

Je me propose d'écrire un petit volume de lettres datées de Rome à mes Amis, qui rouleront principa-

(1) Lorsqu'on descendit ce tableau d'autel (la Transfiguration) pour en faire un carton de même grandeur qui devoit servir à faire un ouvrage en mosaïque pour l'église de Saint Pierre, M. Casanova obtint la permission d'en faire le dessin pour lui-même, & c'est ce dessin dont il est ici question.

lement fur tout ce qui regarde l'art. Penfez un peu fi votre nom fe trouvera dans ces lettres ?



LETTRE XVII.

Au même.

Rome, le 29 Janvier 1763.

Je vous remercie de l'exemplaire de la lettre adreffée à M. le Comte de Firmian, qui vous en fera lui-même fes remercimens.

Il y a quinze jours que j'ai planté là Milord, qui me devenoit infupportable. C'eft un de ces Anglois atrabilaires & malheureux à qui tout déplaît dans le monde. C'eft un homme d'environ quarante ans, qui a époufé une fille de la Ducheffe de Bridgewater, dont il n'a point d'enfans. Mais il en a d'autres femmes, dont il en mene une avec lui. Je crois que le Compagnon de voyage de cet autre Anglois en Suiffe, fera mieux d'en appeller à fon journal qu'à lui-même. Nous favons de quelle maniere voyagent cette efpece de gens.



LETTRE XVIII.

Au même.

Rome, le 20 Février 1763.

J'AI trouvé votre lettre à mon retour d'Ostie, le 16 de ce mois, après y avoir passé dix jours très-agréablement dans la compagnie du Cardinal Spinelli & des Peres Jacquier & le Sueur (1). J'y ai découvert un des plus grands & en même-temps des plus beaux & des plus rares bas-reliefs qu'il y ait au monde, car il représente Thesée trouvant le soulier & l'épée de son pere, en huit figures. J'en ai pris le dessin, pour le placer dans mon ouvrage italien.

Quant je ne vous aurois pas marqué que dans mes lettres imprimées il y en aura qui vous seront adressées, vous ne pouviez manquer de l'avoir supposé.

J'ai beaucoup de choses a répondre, mon Ami,

(1) Les PP. Jacquier & le Sueur, Minimes François à la Trinité du Mont, se sont rendu célébres par le Commentaire qu'ils ont fait ensemble sur le fameux livre des *Principes de Newton*, & par beaucoup d'autres ouvrages de mathématique & de physique.

à votre lettre. Le premier point regarde la propoſition que vous me faites de me rendre à Berlin. Je ſuis auſſi peu attaché à la Saxe & à la cour qu'à la Pruſſe; car le peu dont j'ai joui ici depuis quatre ans, c'eſt-à-dire, cent rixdalers par an, eſt un ſecours qui me vient du Pere Confeſſeur. J'aime & je hais avec la même force, & j'ai cru devoir montrer ma reconnoiſſance de la bonne volonté de la cour. Que je n'ai point de répugnance pour ce pays, eſt prouvé par un ſéjour de ſix ſemaines que j'ai fait à Poſtdam, un an avant que de partir pour l'Italie; & pourquoi? pour chercher à conſoler le meilleur Ami que j'avois alors de mon voyage, qui ne devoit être que de deux ans; ou pour l'engager à me ſuivre, comme je me flattois de pouvoir lui en procurer le moyen. Cet Ami pour qui j'aurois ſacrifié mon bien & ma vie a été ingrat & n'a ceſſé de l'être. Cependant je ne l'ai pas oublié, & j'aurois préféré, en écartant toute vue d'intérêt, de lui dédier mon *Hiſtoire de l'Art*, par préférence au plus grand Roi, s'il m'avoit ſeulement écrit une ſeul fois. καὶ ταῦτα ὡς ἐν παρόδῳ.

Actuellement mon état eſt aſſez heureux à Rome, mais il n'en ſera pas de même dans ma vieilleſſe. La place auprès du Prince Electoral qu'Algarotti a eu autrefois, & dans laquelle un Conſeiller de la cour lui a ſuccédé, ne ſera remplie que trois ou quatre ans après la concluſion de la paix, ainſi que me l'a dit une perſonne intéreſ-

ſée que je ne l'occupe pas, & qui eſt toute puiſſante auprès du Prince. Cette place qui étoit de ſix cens rixdalers, ſera réduite à cinq cens ou à moins peut-être; ce qui me ſuffiroit à peine. Cela ne m'a cependant pas détourné de mon projet comme on l'a penſé. J'ai écrit néanmoins à notre Miniſtre près les Etats-Généraux à la Haie, qui eſt fort lié avec le Comte de Bruhl, qu'on faiſoit mal de ne pas mieux s'aſſurer de moi; d'autant plus que j'avois offert d'être l'Inſtituteur du Prince héréditaire. Le ſeul reproche que j'aurois à me faire, ſeroit de manquer au Pere Confeſſeur, que j'offenſerois beaucoup ſi cela avoit lieu. Mais ce Pere eſt toujours malade, même ſous le beau ciel de Varſovie, & je ſuis dans des craintes continuelles de perdre ce bienfaiteur. Je ne me ſens au reſte aucune répugnance pour cela; mais il ſeroit convenable d'attendre qu'on m'en fit la propoſition, & d'en donner alors avis à la cour de Dreſde. Si les avantages ſont égaux, il faudra alors ſaiſir ceux qui ſe préſenteront le premier. On ne peut refuſer ce moyen à perſonne. Je connois le tréſor du Roi de Pruſſe par le *Theſauro Brandenburgico*, de Berger, *il quale ammazza il ſuo Lettore, con un dialogiſmo inſipido e pedanteſco*. La premiere choſe à faire à Berlin, ſeroit de déclarer, le plus poliment qu'il eſt poſſible, que le Marquis d'Argens eſt un franc ignorant. De telles gens ſont la honte des Académies ſavantes. Il y a quelques

temps que le Cardinal Migazzi me fit offrir cinq cens florins & tous frais remboursés, si je voulois l'accompagner; ce que je n'ai pas voulu accepter, en faisant savoir mon refus au Comte de Firmian, avec les raisons qui m'y avoient déterminé.

Mes sinceres remercimens à M. le Professeur Sulzer pour les bontés infinies dont il me comble & dont je ne pourrai jamais lui montrer toute ma gratitude (1). Le Roi doit avoir quelqu'idée de ma personne, puisqu'au commencement des préliminaires du Congrés d'Ausbourg il a voulu acheter le cabinet de Stosch, qui lui semble aussi destiné.

Quant à ce qui concerne le prétendu tableau de Raphaël, je ne crois pas qu'il ait peint ce sujet ailleurs que dans les loges du Vatican (2). Mengs n'a jamais peint non plus de Loth. C'est sans doute un tableau de Raphaël dans le goût de celui que Gozkofsky, Peintre du Roi, fit vendre à Rome:

(1) M. le Professeur Sulger avoit témoigné dans les termes les plus vifs, son desir, qui étoit celui de tous les autres Amateurs des arts en Allemagne, de revoir M. Winckelmann au plutôt de retour d'Italie; & s'étoit informé de son intention, en cas qu'il fut demandé par la cour de Prusse. Mais ce projet n'eut pas de suite, à cause des affaires dont la cour se trouva occupée alors, & qui écarterent les soins qu'on pouvoit donner aux Beaux arts.

(2) Cette remarque concerne l'estampe gravée par Preisler d'après le Sueur, représentant Loth avec ses deux filles dans la grotte, & dont l'original étoit regardé comme un ouvrage de Raphaël.

ce qui ëst une friponnerie abominable. Auſſi, malgré une promeſſe de cent écus, le Marchand n'a-t-il pu obtenir le témoignage de perſonne, pas même de Natoire, pour aſſurer que c'eſt un tableau de Raphaël. Je connois cette eſpece de commerce. Le St Jérôme à mi-corps, que ce même Gozkofsky a fait vendre avec deux autres tableaux, eſt une exécrable copie. Les Princes veulent & doivent être trompés. La tête de Loth ne peut jamais être d'un aſſez beau coloris pour Raphaël. Nous jugeons en Allemagne d'après le pitoyable de Piles & d'après l'Auteur de l'*Abrégé des vies des Peintres*, *Part*. 4. *Tom. II*. Raphaël eſt le plus grand Deſſinateur & le plus grand Coloriſte qu'il y ait jamais eu; comme on peut le prouver à Rome, non-ſeulement par ſes ouvrages en freſque, mais même par ceux à l'huile. *Mi ſento qui tirato quaſi per i capelli d'entrare più avanti nel diſcorſo, ma ſtenterei di trovare il fine. Lo Sbozzo della Trasfigurazzione in caſa noſtra* (*Albani*) *dipinto da Raffaelle, ſe egli medeſimo l'aveſſe diſegnato per farlo dipingere da Netſcher, queſto Olandeſe non ſarebbe arrivato alla vaghezza e al incanteſimo del colorito*. Je doute que vous ayez vu cette merveille de l'art (1). Mais vous

(1) Ce morceau a environ un pied & demi de haut, ce qui faiſoit qu'il étoit difficile de le voir, à cauſe qu'il étoit placé dans la chambre à coucher de la Princeſſe Albani.

vous ressouvenez sans doute pour le coloris, du dos charmant de l'une des Graces au petit Farnese, qui est la seule figure que ce Maître ait peint de sa propre main dans ce grand ouvrage dont il a fait l'esquisse. Pour ce qui est du fameux dessin de Raphaël, il n'est pas possible de s'en former une idée en Allemagne, parce qu'il n'y a rien qu'on puisse y comparer. Le seul tableau de Raphaël qu'il y ait en Allemagne, si l'on en excepte celui de Vienne, est de sa premiere maniere & sur toile, & ne peut parconséquent pas être mis en paralelle. Il est à Dresde. Je connois beaucoup M. Dieterich de Dresde (1); c'est le Raphaël de nos jours & de tous les temps pour le paysage. Il a copié pour le Roi de Prusse la Nuit du Corrége, mais ce n'est pas là son genre. Il étoit déja célebre lorsqu'il vint à Rome aux frais du Roi de Pologne, mais il n'y a resté que neuf mois; pendant ce temps sa femme l'attendoit à Dresde.

J'ai découvert le nom de l'Auteur de l'ouvrage précieux dont vous m'avez fait présent : c'est M.

(1) Chretien-Guillaume-Ernest Dieterich, excellent Paysagiste allemand, est né à Dresde le 30 Octobre 1712. Son pere lui donna lui-même les premiers principes de son art. Il a principalement étudié Poelemburg. Il a peint aussi dans le goût de Rembrant & dans celui de Watteau. Il a gravé beaucoup de choses à l'eau-forte.

de Lignac (1), mort il n'y a pas long-temps, à la fleur de ſon âge, car il n'avoit que vingt & quelques années. Son ouvrage néanmoins lui ſurvit, & ne paroît pas être la production d'un jeune homme. On en a fait une ſeconde édition en deux volumes *in*-4°., & l'on en a imprimé à Luques une traduction italienne auſſi en deux volumes. Il y a deux ans que j'ai l'ouvrage de Webb, que j'avois tout-à-fait oublié ; je m'apperçois néanmoins que dans le temps j'ai tiré quelques réflexions de ce livre.

Il ſe peut que M. le Comte de Firmian ait bien jugé ma lettre. Je vous prie de me marquer les endroits qu'il a critiqué. Voyez auſſi ce qui peut y déplaire à d'autres perſonnes, & ce qu'on voudroit que j'euſſe omis ou changé ; mettez tout exactement par écrit, afin que je puiſſe en faire uſage lorſque je donnerai mon ouvrage ſous une nouvelle forme. J'attends ces remarques pour mon retour de Naples. Je dois partir dans quinze jours. Je ſuis, &c.

P. S. Je ne puis vous cacher qu'en réfléchiſſant ſur la propoſition du Profeſſeur Sulzer, je ſens toujours dans mon cœur un certain éloignement pour ma patrie. L'amour de la liberté en eſt ſans doute le motif; car je me ſuis formé comme une

(1) M. Winckelmann ſe trompe : c'eſt M. Goguet qui eſt l'Auteur de l'*Origine des Loix*, &c.

plante ſauvage, abandonné à ma propre impulſion, & il ſe pourroit que j'euſſe été capable de ſacrifier un autre & moi-même, ſi l'on élevoit encore des autels aux deſtructeurs des tyrans.

Demandez au Profeſſeur Sulzer ſi le Prédicant Kühze de Berlin vit encore? C'eſt un homme qui m'a rendu de grands ſervices dans le temps que j'étudiois ſous lui. Je lui aurois écrit de Rome, ſi je n'avois pas craint que la religion que je profeſſe n'eut fait mal recevoir ma lettre. Je prie M. Sulzer de lui témoigner la reconnoiſſance que je lui porte. Je connois auſſi le Recteur Damm, mais j'ignore s'il vit encore. Depuis l'âge de dix-ſept ans que j'ai quitté Berlin, je n'ai point retourné dans cette ville.

LETTRE XIX.

Au même.

Rome, le 18 Mars 1763.

J'AI reçu hier votre lettre du premier de ce mois; la mienne, en réponſe à la propoſition de M. Sulzer, vous ſera ſans doute parvenue en ſon temps. Je voudrois pouvoir être utile à ma patrie, & j'y employerois avec plaiſir tout mon zele, tant par des inſtructions publiques que particu-

lieres. Mais je ne prévois pas comment je pourrai me dégager de mes premiers engagemens; & pour vous dire la vérité, je ne me sens pas beaucoup porté à retourner en Allemagne. Je dois craindre d'y faire une triste figure; car en déduisant de mes appointemens au moins cent rixdalers pour l'entretien d'un domestique, sans compter ce qu'il me faudroit pour mon ameublement, il me restera à peine de quoi suffire au nécessaire. Au lieu qu'à Rome, où je n'ai besoin ni de domestique ni de maison, je puis plus faire avec vingt écus par mois, que j'aurai avec le temps, qu'avec le double de cette somme en Allemagne. Le bruit de la mort du Roi de Pologne doit être faux, puisqu'on n'en a rien appris ici : on sait, au contraire, qu'il se trouve rétabli de sa derniere maladie. Cette mort, à laquelle on doit s'attendre, me causera une perte de cent rixdalers par an, & ne changera rien à mon principal objet d'aller à Dresde; car je dépends du Prince Electoral, & je dois avoir la direction de son cabinet particulier. On pourroit me donner en même-temps l'inspection des statues antiques, & alors ma place seroit fort bonne.

J'ai retardé mon voyage à Naples, à cause que j'avois été prié par trois Seigneurs Anglois, le Duc de Gordon avec le Lord Gordon son frere, & Mylord Hope, de les conduire chacun en particulier dans Rome. Je leur donnai des

jours marqués dans la ſemaine, plus par égard pour le Cardinal que par inclination. Mais au bout de quinze jours je rompis avec eux, car aucun des trois n'a ni le ſentiment ni le goût du Beau. Le premier donnoit à peine quelque ſigne de vie, pendant que je l'entretenois avec chaleur & avec intérêt des beautés de l'art chez les Anciens. Auſſi ai-je fait ſerment de ne plus rendre ce ſervice à perſonne qu'à ceux qui me ſeront agréables & que j'en croirai dignes.

Je connois Lippert & ſes empreintes qui ne ſont pas en ſoufre mais en plâtre. Il lui manque pluſieurs pieces conſidérables du cabinet de Stoſch & d'autres cabinets d'Italie, & un grand nombre ont été jettées en pâtes de verre, qui ont été formés ſur des empreintes de ſoufre, & non ſur les pierres même, ce qui les rend naturellement un peu obtuſes. Je crains auſſi que dans la quantité étonnante de trois mille, il n'y ait beaucoup d'ouvrages modernes. M. Chrétien Dehn, qui eſt le ſeul à Rome qui entende cette eſpece de travail, n'en a pas au-delà de douze cents. Il vend chaque empreinte en ſoufre rouge un paolo; ce qui revient fort cher. Il eſt vrai qu'on peut faire un choix, & moi-même j'en ai fait faire quatre cents pour M. le Baron de Berg, jeune Seigneur Livonien. Ces empreintes peuvent beaucoup ſervir pour la connoiſſance du ſtyle & de la beauté; mais Lippert doit avoir peu de pierres étruſ-

ques ; je doute même qu'il en posséde du tout.

Je connois beaucoup M. de Hagedorn, Conseiller d'ambassade & frere du célébre Poëte ; j'ai même été en correspondance de lettres avec lui avant que la guerre ne commençât. Il a une grande connoissance de la Peinture, qu'il a acquise à Vienne, à Dusseldorp, à Munich & à Dresde ; connoissance qui cependant ne peut pas être encore ni bien étendue ni bien approfondie, puisqu'il n'a pas vu l'Italie. Plusieurs Saxons m'ont parlé de son ouvrage sur la Peinture (1), mais voilà tout ce que j'en sais. Il parle beaucoup ; je desire que ce talent ne se fasse pas remarquer dans ses ouvrages.

Le premier samedi après Pâques je partirai enfin pour Naples. Vous parlez avec beaucoup de confiance d'un autre voyage prochain qui, à la vérité, pourroit bien avoir lieu. Cet été j'occuperai seul mon appartement à la villa du Cardinal, à la Porte Salara, pour y jouir entiérement de moi-même.

Il n'y a pas long-temps que j'ai reçu une lettre de Mengs ; mais je n'y ai trouvé aucune réponse à votre demande, quoique je la lui eusse rappellée depuis peu. Il semble que son intention est d'aller en Angleterre, malgré les avantages dont il jouit en Espagne.

---

(1) Réflexions sur la Peinture, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit en françois par M. Huber.

Je suis tourmenté de vertiges, ce qui m'oblige de finir, en saluant de cœur & d'ame vos Amis & les miens.



LETTRE XX.

Au même.

Rome, le 16 Avril 1763.

VOUS aurez appris par ma derniere lettre à notre Ami, le noble Fuessli, que j'ai été nommé Président des antiquités de la Chambre Apostolique. C'est une place honorable qui ne rapporte, à la vérité, que douze écus par mois, mais qui n'exige aussi aucun travail. Je ne me trouve donc point du tout gêné, quoiqu'il me seroit peut être difficile de faire un grand voyage ; mais nous trouverons moyen d'arranger cela dans le temps. La cause de cette difficulté est le visa que je dois donner de la notice que mes deux Assesseurs remettent au Cardinal Camerlingue, tant des peintures que des ouvrages de marbre qu'on veut faire sortir des états du Saint-Siége. Ces Assesseurs sont mes subdélégués pour l'examen de ces productions de l'art, que je suis cependant autorisé à examiner par moi-même, pour confirmer ou annuller leurs décisions.

décisions. En outre, on doit m'ouvrir sur le port toutes les caisses avant de les embarquer, & l'on ne peut les expédier qu'après que j'en ai donné le visa.

Ma place demande aussi que j'aie l'œil sur toutes les antiquités qui se trouvent à Rome & dans les environs de cette ville. Il n'est permis à personne de faire fouiller dans ses propres terres pour la découverte d'antiquités sans ma permission, & tout ce qu'on trouve doit m'être présenté, de sorte que rien ne peut me rester caché. Cet événement pourra nuire à notre Fuessli de Geneve. Car comme mon prédécesseur, l'Abbé Venuti, né d'une famille illustre, mais qui par son imprudence étoit tombé dans l'indigence, avoit été obligé de s'abaisser à servir de Cicero aux étrangers, il s'étoit attiré la censure de toutes les personnes qui pensent bien; de sorte que j'ai fait vœu de ne plus donner des instructions à qui que ce puisse être que dans ma chambre. Je pourrai néanmoins lui donner les renseignemens dont il aura besoin, & je rétracterai mon vœu pour ce qui regarde les principaux lieux. Mais il sera le seul pour qui je m'en écarterai, & cela en faveur de la parole que je lui en avois donnée.

Je vous suis infiniment obligé de la copie des lettres de M. le Professeur Sulzer, ainsi que de vos conseils. Le *moi* au lieu de *toi* dans le μελλει σοι

doit être une faute d'impreſſion. Je m'informerai touchant les *Teſſera* & les tables. Quoique la bienſéance que demande l'apprentiſſage de ma place, m'empêche d'aller à Naples, ainſi que je le deſirois beaucoup, cela ne retardera point la nouvelle édition; car j'ai raſſemblé une infinité de choſes, & je pourrai avoir par écrit toutes les inſtructions néceſſaires. Mais je n'ai pas encore vu l'impreſſion de la lettre.

Il faudroit être un Dieu pour remplir l'attente que vous voulez bien avoir de mes ouvrages. Depuis quelque temps je n'ai pas pu prendre la plume, & je ne dois plus penſer déſormais qu'à Rome & à l'Italie. Je ferai cet été la traduction italienne de mon *Traité du Beau*, que je dédierai au Cardinal Rezzonico. Je ſuis fort occupé de mon grand ouvrage italien, & l'on y deſſine à force; mais les gravures vont très-lentement. Je n'en prévois pas encore la fin d'ici à long-temps.

On vient de faire pluſieurs découvertes intéreſſantes, dont je n'ai pas le loiſir de vous parler aujourd'hui. Entr'autres il y a la tête endommagée d'un jeune faune, d'une ſi grande beauté qu'elle ſurpaſſe tout ce que j'ai vu juſqu'ici, & tout ce qu'on peut voir. Elle ne me ſort point de l'eſprit & j'y ſonge toute la nuit. Un tel plaiſir ſurpaſſe tous les amuſemens dont on peut jouir pendant un mois à la plus brillante cour.

Je vous en dirai davantage une autre fois. Je suis.

LETTRE XXI.

Au même.

Rome, le 22 Mai 1763.

LES lettres pour la Suisse par la voie ordinaire doivent rester long-temps en route, car je vois que vous n'êtes pas encore instruit de la nouvelle place que j'occupe. J'ai reçu, il y a deux jours, votre derniere lettre du 4 de ce mois. Je vous répete donc que j'ai obtenu la place de Président des antiquités de Rome, vacante par la mort de l'Abbé Venuti, laquelle rapporte cent soixante écus, sans exiger aucun travail. On m'a donné aussi une place au Vatican avec cinquante écus par an, sous prétexte de mettre en ordre les manuscrits allemands, mais c'est dans l'intention de me fixer ici, pour me donner le premier Scritorat qui viendra à vaquer. J'ai donc déja trois cens vingt écus par an. D'ailleurs on forme au Vatican un Museum d'antiquités profanes, qui sera prêt cet été, & dont la direction m'a pareillement été promise. Je dois donc renoncer

à la douce eſpérance de pouvoir être utile à ma patrie, & je fais mes ſinceres remercimens à M. le Profeſſeur Sulzer pour les intentions amicales qu'il a daigné avoir pour moi. Cette nouvelle n'a pas été agréable à Dreſde, mais ce n'eſt pas ma faute. Je dois profiter des circonſtances, & ne pas en attendre de plus favorables qui pourroient me manquer. Je veux finir ici mes jours en paix; cependant j'eſpere de faire l'année prochaine un voyage en Allemagne, ſi je puis en obtenir la permiſſion.

Je n'ai encore reçu aucune nouvelle de Naples du préſent que vous m'avez envoyé : s'il y eſt arrivé j'en ſerai inſtruit par un voyageur. C'eſt le jeune Baron de Dahlberg, Chanoine de Mayence (titre qui m'avoit été de mauvaiſe augure juſqu'ici). Mais celui-ci eſt aimable, plein de goût, de ſentiment & de connoiſſances, & qui, à ſon retour en Allemagne, veut étudier le grec. On doit faire connoître à ſes Amis de pareilles gens qui ſont ſi rares, ſur-tout dans les pays Catholiques de l'Allemagne.

On a trouvé à Pompeii une moſaïque avec le nom de l'Artiſte, dont j'attends la deſcription. Près d'Albano on a découvert un magnifique vaſe d'albâtre, une belle tête d'Hadrien & pluſieurs autres morceaux. Dans ce moment même le Prince Altieri, à qui ces monumens appartiennent, me mande qu'on y a auſſi trouvé une ſtatue. On dé-

terre ici plus dans un mois qu'à Naples dans une année.

Je commence déja à augmenter ma bibliothéque, & je fais venir quelques livres d'Angleterre; j'en attends d'autres d'Allemagne.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXII.

Au même.

Villa Albani, fuor la Porta Salara gli 11 Giugno 1763.

VOUS aurez reçu la lettre que je vous ai écrite par le dernier courier. Je ne puis, à cauſe de mon abſence de Rome, faire partir celle-ci par le paquet du Nonce. Vous devez ſavoir que j'ai enfin le pied au Vatican, ce qui me donne l'eſpérance d'obtenir la premiere place qui y ſera vacante. L'un des Scrittori eſt âgé de ſoixante-quatorze ans, & ne peut guere aller plus loin. On me fera donner un bref du Pape pour me charger de faire le catalogue des manuſcrits grecs qui manque, & enſuite un catalogue général des manuſcrits de cette langue qui ſe trouvent au Vatican. Vous pourrez avoir par Vernazza, le Scrittore grec, la collation de Démoſthène que vous

fouhaitez ; mais il fe fait bien payer. Il feroit donc néceffaire que vous fachiez auparavant s'il y a de bons manufcrits ; ce que je ne pourrai vous dire qu'à l'automne, à caufe que les vacances font déja commencées, & que Vernazza eft parti. La place d'Antiquaire n'eft que de cent cinquante-quatre écus, & l'autre de cinquante, mais un Scritorat vaut feize écus par mois. Je laiffe à toutes les cours leurs penfions qu'elles peuvent donner aux François, aux Genevois & aux Italiens, pour les inftruire dans les arts.

Ma place au Vatican ne me permettra pas d'être utile à M. Fuesfli que par les confeils que je pourrai lui donner dans ma chambre ; car depuis le mois de Novembre jufqu'au mois de Juin, je fuis obligé de faire tous les matins une lieue à pied pour aller, & autant pour revenir.

J'ai déja envoyé à Drefde mon nouveau petit ouvrage qui n'aura que quatre ou cinq feuilles. Le commencement pourra vous plaire, & peut-être déplaire en même temps : mais j'avois donné ma parole & je devois la tenir.

Le 11 Avril on a trouvé à Pompeii une mofaïque de deux palmes de haut, repréfentant quatre figures mafquées jouant des inftrumens, d'un travail fi délicat qu'il faut fe fervir de la loupe pour le bien voir. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'eft le nom de l'Artifte : ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΗΣ ΣΑΜΙΟΣ ΕΠΟΙΗΣΕ. Je fuis, &c.

LETTRE XXIII.

Au même.

Villa Albani, le 16 Juillet 1763.

Si je n'ai pas répondu plutôt à votre derniere, c'eſt que j'ai voulu attendre de Naples quelques nouvelles touchant votre préſent. Il y a déja quelque temps qu'il y eſt arrivé, mais le Pere de la Torre n'a pas voulu le recevoir, & le Marchand a été obligé de le reprendre. Maintenant je l'attends par Pagliarini, & vous en renouvelle mes remercimens. Peut-être pourrai-je vous donner en retour la collection des Peintures d'Herculanum; du moins tâcherai-je de les obtenir de M. Tanucci lorſque je lui enverrai mon ouvrage. J'eſpere qu'il ſera prêt pour Pâques. Je l'ai rendu aſſez parfait pour me ſentir pour lui toute la tendreſſe d'un pere pour un enfant bien né. Vous y trouverez, par le moyen de monumens rares, l'explication de pluſieurs paſſages d'Homere, de Sophocle, de Pauſanias & d'autres Ecrivains, qu'on n'avoit pas compris juſqu'ici, & qu'il étoit même impoſſible de comprendre. Le prix en ſera probablement de deux ſequins. La lecture de cet ouvrage a été une des plus agréables occupations

de mon Maître pendant notre Villeggiatura. Il part aujourd'hui pour Rome, & je reste seul ici pour y passer tout l'été jusqu'au mois d'Octobre.

Je ne sais rien du Peintre de Berlin dont vous me demandez des nouvelles : je ne m'en fais cependant pas une haute idée : J'ai vu à Florence un portrait du Roi par le meilleur Peintre en miniature de Berlin, qui étoit fort mal exécuté. J'en ai connu le Maître à Dresde; il se nomme Timborn. Il y a des pays, tel qu'étoit Sparte, où les Arts ne peuvent pas prendre racine, & où ils dégénérent quand on veut les y transplanter.

Je vous en dirai davantage une autrefois. J'embrasse & salue MM. Gessner, Fuessli & votre frere. Je suis pour la vie.

LETTRE XXIV.

Au même.

Rome, le 6 Août 1763.

VOTRE derniere lettre est si remplie d'encens que la vapeur m'en a monté à la tête; vous savez combien on y est sensible dans l'atmosphere de Rome, où l'odeur d'une simple fleur est dangéreuse. Quand mon ouvrage italien aura paru, je

recevrai quelqu'éloge, parce que je m'y montre tel que je suis; mais non pas avant. Vous y trouverez des choses, *quæ ne fando quidem audita sunt*.

Vous avez raison pour ce qui regarde le Vatican : j'aurai à rougir quand il y passera quelque étranger qui me connoisse. Mais que faire ? Je n'ai pas d'autre moyen pour me tirer d'affaire ici. N'espérez cependant pas de voir jamais de moi quelque *Indicem manuscriptorum græcorum*. Je l'ai commencé, & je ferai en sorte qu'il ne sera pas achevé quand je mourrai, car mes prétentions ne vont pas jusques là. Je cherche à éclaircir & à rectifier les anciens Grecs par des anciens monumens; ce que je n'oserois espérer de faire en collationant des manuscrits.

Je m'appliquerai dans quelque temps d'ici à l'étude des médailles, car pour le moment je n'ai pas le loisir d'y penser sérieusement.

Vous pouvez dire avec une entiere confiance à ceux qui parlent d'une Loth de Raphael, qu'ils sont mal instruits.

Les exemplaires de ma lettre sont arrivés. Le graveur ne dit pas la vérité : je ne puis pas être le Dessinateur des planches; ce qui se trouve aussi contredit à la page 72 ou 73 (1).

---

(1) *Lettre sur les découvertes d'Herculanum*, in-4. *Dresde* 1762. Il en parut une traduction françoise in-4. à Paris en 1764.

Voici l'origine de mon nouvel ouvrage, que je ne puis vous cacher. J'étois amoureux, & de qui ? d'un jeune Livonien, à qui je promis d'adresser une lettre ; c'est-à-dire que je voulois lui donner toutes les marques possibles de mon attachement ; & je lui aurois peut-être dédié l'ouvrage même si je l'avois pu. Cette lettre que j'avois promise est devenue un ouvrage. Le commencement est de Pindare. Ομωσ δε λυσαι δυνατος ὀξειαν επιμομφαν ὁ τοκοσ ἀνδρων. L'épigraphe sous le nom du titre est tirée de la même Ode. Ιδιᾳ τε καλον Ὡρα τε κεκραμμενον. Olimp. X. Je suis, &c.

LETTRE XXV.

Au même.

Rome, le 14 Septembre 1763.

VOUS voulez, mon Ami, que je vous donne quelque instruction sur la connoissance des médailles. Ce qui se trouve dans les livres peut se répéter ; mais le principal consiste en une expérience pratique, que l'on ne peut enseigner par écrit : je ne sais donc ce que je dois vous dire. Car Baudelot d'Airval, *De l'utilité des Voyages*, & les autres Erudits superficiels, ne peuvent servir qu'à faire des faux Connoisseurs. La partie

ſcientifique peut s'apprendre dans les livres; mais je ne rougis pas d'avouer que je me trompe quelquefois moi-même dans le reſte. Quand nous doutons ſi une médaille Impériale eſt antique ou ſi c'eſt un ouvrage contrefait, nous faiſons venir un certain homme, auquel nous avons donné le nom de *Caciaruolo*, à cauſe que ſa premiere profeſſion étoit de vendre du fromage, & celui-ci ſait tout. Il en eſt tout autrement des médailles grecques, où il s'agit de la beauté ; & ſur cette matiere je crois de nouveau pouvoir être juge. Mais on ne trompe qu'avec les médailles des Empereurs & non avec les médailles grecques. On ne peut acquérir une connoiſſance parfaite des médailles hors de Rome. Si vous voulez me faire quelques queſtions, je tâcherai d'y répondre.

Votre Philoſophe (le *Phédon* de Mendelſon), eſt un des meilleurs livres que j'aie lu. C'eſt dommage que l'Auteur ſoit Allemand, dira le Héros de Poſtdam.

Je n'ai pas encore vu votre Fueſſli. Mais votre Ami ne pourra pas attendre à Rome l'impreſſion de mon ouvrage; quoiqu'on commencera le mois prochain à imprimer les planches. Pluſieurs explications contiendront quelques feuilles, malgré toute la brieveté que j'ai cherché à lui donner; & je doute même ſi le tout pourra entrer dans un ſeul volume *in-fol.*

Une autrefois je vous en dirai davantage.

LETTRE XXVI.

Au même.

Rome, le 6 Novembre 1763.

Il y a huit jours que j'ai reçu votre agréable lettre, à laquelle j'aurois déja répondu par le dernier courier, si je n'avois pas espéré de pouvoir vous envoyer le prospectus imprimé de mon grand ouvrage; mais le Libraire m'a retenu, & je ne pourrai l'expédier que par le prochain courier.

J'ai arrêté votre Giacomo pour M. Fuessli. Je ne logerai cependant pas votre Ami dans une auberge publique, mais je lui choisirai une chambre où il pourra jouir tranquillement de Rome & de lui-même. S'il est possible, comme je l'espere, il n'aura pas d'autre conducteur que Giacomo. Les momens que me laisseront mon devoir & mon travail, seront donnés à M. Fuessli pour l'instruire des beautés de l'art chez les Anciens; & pour les Modernes il aura M. Casanova, mon Ami, qui dans quelques galeries de peinture exercera son esprit par la connoissance du grand & du beau. Votre Disciple aura sans doute aussi souvent le desir d'aller à la villa du Cardinal, où il pourra

me trouver tous les après-midi. S'il le juge à propos, je le conduirai moi-même à Frascati & à Tivoli. J'espere qu'il me fera savoir de Bologne le jour qu'il doit arriver à Rome.

J'attends votre jugement sur ma lettre à M. Berg, avec toute votre franchise ordinaire, qui ne pourra jamais me déplaire. Le temps ne me permet pas de vous en dire davantage aujourd'hui; je renvoie donc le reste au prochain courier.



LETTRE XXVII.

Au même.

Rome, le 12 Novembre 1763.

Je vous ai écrit le 9 de ce mois par Lucerne, en vous envoyant deux prospectus de mon ouvrage. Ci-joints vous en trouverez deux autres, que je vous prie de faire passer à Basle & à Strasbourg. J'attends notre voyageur; pour qui j'ai choisi une chambre que j'arrêterai demain. J'aurai de même soin de tout le reste.

Je viens de recevoir la triste nouvelle qu'un de mes meilleurs amis & le plus intime que j'avois à Rome, a terminé sa vie à l'angloise, d'un coup de pistolet. C'est l'Abbé Ruggieri, Bibliothécaire de la Bibliothéque Impériale & Surintendant de

l'imprimerie de la Propaganda. Je crois vous l'avoir fait connoître : c'étoit un homme qui parloit beaucoup & avec beaucoup de chaleur. J'avois pour lui une amitié ſincere, & je ne penſe pas qu'on puiſſe être plus attaché à quelqu'un que je l'étois à lui. Mon cœur & mon eſprit étoient remplis de lui, & mon ame voloit au-devant de la ſienne quand je le rencontrois. Son amitié pour moi égaloit la mienne. Il parloit de moi comme d'un homme extraordinaire ; & comme ſon approbation étoit d'un grand poids, je lui dois en grande partie l'eſtime dont je jouis. Avant de quitter Rome il étoit déja tombé dans une profonde mélancolie qui le conſumoit. Je ne pourrai jamais réparer cette perte à Rome. Je ſuis accablé de douleur & hors d'état de vous rien ajouter, ſinon que je ſuis.

LETTRE XXVIII.

Au même.

Rome, le 8 Décembr: 1764.

IL court en Allemagne une vie imprimée de moi, compoſée par un pitoyable Ecrivaſſier qui n'a pu me ſuivre que juſqu'au ſortir du collége. Il ignore tout ce qui me regarde depuis que

j'ai quitté le pays despotique, & ce qu'il a pu savoir, il l'a altéré ou changé. Je m'étonne qu'on permette d'imprimer de pareilles impertinences. Pourquoi les Allemands n'ont-ils pas la patience d'attendre encore une dixaine d'années que je sois allé rejoindre mes peres, pour apprendre la vérité, que j'ai écrite sans déguisement, pour les en instruire après ma mort; mon portrait y sera aussi fidele que j'ai cherché à être vrai dans toutes les actions de ma vie.

Mon ouvrage italien éprouve un nouveau rétard; & comme je me vois obligé de rompre avec le Dessinateur avec qui je l'avois entrepris à frais communs, & que je vais le continuer seul, l'exécution en ira un peu plus lentement. Moi-même & l'ouvrage nous ne perdons rien par-là, car il augmente tous les jours. Je suis cependant charmé de n'avoir pas accepté les souscriptions qu'on a voulu me forcer à recevoir, parce que par ce moyen je n'ai aucun compte à rendre de ces délais.

Je suis, &c.



LETTRE XXIX.

Au même.

Rome, le 21 Janvier 1765.

Il y a huit jours que j'ai reçu votre lettre, à laquelle je n'ai pas répondu plutôt par une négligence préméditée que j'ai mise à vous écrire. Je vous serai très-obligé, ainsi qu'à M. votre frere, d'avoir soin des livres que je vous ai fait passer; mais cela n'est point pressé. Je vous prie de lui faire agréer mes complimens. J'aurois dû commencer, sans doute, par vous congratuler sur la place que vous venez d'obtenir. Je vous assure que rien ne m'auroit été plus agréable que de donner des enseignemens publics. Les Singes des François auroient bien fait de profiter de cette bonne volonté de ma part. Vos excuses, mon cher, sur la discrétion dont vous avec cru devoir user avec moi à Rome sont inutiles; ce que j'en ai dit à M. Fuessli, n'étoit qu'une pure plaisanterie. Peut-être m'auriez-vous parlé plus ouvertement, si vous m'aviez aussi bien connu alors que vous me connoissez aujourd'hui; ce qui cependant n'est pas ma faute. Car quand je fais tant que de me communiquer, comme je l'ai fait à vous, je me livre sans réserve; quoiqu'il

qu'il y ait long-temps que je ſache qu'Euripide a dit qu'on ne doit pas être ami, προσ' αχρυελον ψυκις. Je rendrai à M. votre frere tous les ſervices qui dépendront de moi, & peut-être même pourrai je l'accompagner à Naples. Si cela a lieu, je lui ferai faire un voyage tout-à-fait extraordinaire entre Rome & cette ville. Ce que je fais pour vous & pour vos amis, je ne le ferois pas pour tout autre. Il y a quelques jours que j'ai refuſé au Réſident de la cour de Saxe de faire voir la villa du Cardinal à un jeune Comte Saxon. Je n'ai rien appris de M. Mengs, ſinon qu'il doit revenir dans un an à Rome, ainſi que me l'a dit ſa ſœur; mais il continuera à y travailler conſtamment pour le Roi d'Eſpagne, en conſervant ſa penſion de ſix mille écus romains. On en cite comme une preuve le nouveau bail de ſix ans qu'il vient de faire faire de ſa maiſon ici. J'ai le malheur d'être oublié entiérement par tous ceux, pour ainſi dire, à qui je rends quelques ſervices, quand je ne puis plus leur être utile.

Je vous remercie de la part que vous prenez à mon ouvrage italien. Ayez patience! il ne pourra que gagner par ces délais. Je dois chercher maintenant à le pouſſer par mes propres forces; à quoi Dieu m'aidera.

Je m'occupe en attendant d'un ouvrage latin intitulé : *Conlectanea in aliquot Græcorum Auctores & Monumenta* dans lequel je chercherai à ré-

tablir & à éclaircir des anciens Auteurs grecs, ainſi que des anciens monumens. Je ferai auſſi imprimer cet ouvrage à mes propres frais.

La miſérable brochure qui a paru ſur mon compte, ne mérite aucune attention. L'ineptie de ce pitoyable Rapſodiſte laiſſe clairement appercevoir qu'il n'a ſeulement pas dit les vérités qui lui étoient connues. Car il eſt faux qu'un gouverneur du jeune Comte de Bünau m'ait attiré en Saxe; c'eſt moi, au contraire, qui l'y ait fait venir, tandis qu'il ſe trouvoit à Berlin dans les circonſtances les plus fâcheuſes; & par ce canal il eſt devenu Référendaire & Tréſorier intime d'une cour d'Allemagne. Voilà une circonſtance que notre Ecrivaſſier a altérée, pour ne pas encourir la diſgrace des amis de cet homme. Il n'eſt pas moins faux que c'eſt aux frais de M. le Comte de Bünau que j'ai fait le voyage d'Italie, & que j'ai jugé à propos de ne pas revenir. Si quelqu'un au monde m'a conſidéré comme un honnête homme, c'eſt ſans doute ce Seigneur; & je ne voudrois pas qu'on put me ſoupçonner d'une pareille conduite.

A l'occaſion des lettres de Myladi Montagu, dont M. Fuesſli m'a fait préſent, il fait mention du fils de cette Dame, parce que je l'ai connu très-particuliérement. Il confond cependant celui-ci avec Mylord Baltimore, que j'ai pareillement connu: c'eſt ce dernier & non pas l'autre qui eſt venu à

Rome, où il ne ſortoit que rarement de ſa chambre, pour s'occuper entiérement de la chymie & pour remplir une caiſſe après l'autre de mauvaiſes drogues de pharmacie. Montagu, comme on ſait, a été déshérité par ſon pere & par ſa mere, qui ont fait paſſer tous leurs biens à ſa ſœur, Myladi Bute, dont le fils eſt actuellement à Rome avec M. Mallet, Genevois, Auteur d'une Hiſtoire de Dannemarc. Mais tous deux auront eu ſans doute des raiſons pour en agir de la ſorte; ainſi que ſemble le prouver ſa conduite actuelle. A Alexandrie il fit la connoiſſance du Conſul Danois dont la femme étoit fort belle. Sous différens prétextes il a engagé le mari à paſſer en Hollande; quelque temps après il montra une lettre ſuppoſée, par laquelle on lui annonçoit la mort du Conſul, dont il épouſa enſuite la femme, qu'il traîne maintenant avec lui dans la Syrie. Peu de temps après le Réſident de Dannemarc à Conſtantinople, reçut du Texel des nouvelles du Conſul prétendu mort; de ſorte que Montagu n'eſt en ſûreté dans aucun des pays de la domination du Grand Seigneur. Il m'a écrit d'Alexandrie.

Saluez de ma part tous mes Amis, mais principalement l'amoureux Fueſsli. Je ſuis.



LETTRE XXX.

Au même.

Rome, le 30 Août 1776.

Il eſt vrai qu'il en coûte peu de répondre à une lettre, mais je puis vous aſſurer que depuis pluſieurs mois je n'ai pu jouir d'un ſeul moment de loiſir, & pendant ce travail laborieux & conſtant j'ai été obligé de manquer à pluſieurs de mes Amis, de l'indulgence deſquels j'ai oſé me flatter. Votre frere, que j'aime véritablement, n'a du moins pas pu douter de ma bonne volonté; & notre amitié ne peut pas être plus vive; mais comme je me ſuis occupé avec chaleur de mon grand ouvrage, qui aura deux cens & dix planches, je n'ai pas pu faire tout ce que j'aurois bien deſiré. Si je ne ſuccombe point ſous le travail pénible qui m'occupe maintenant, j'eſpere partir d'ici l'automne prochain, & reſter quelque temps avec vous à Zurich. Soit que cela arrive quelques mois plutôt ou plutard, j'ai fermement réſolu de faire ce voyage, pour revoir ma patrie avant que je meure.

Les *Remarques ſur l'Hiſtoire de l'Art* ſont ſous preſſe, & pourront probablement paroître

avant la fin de cette année. L'épitre dédicatoire en est adressée à M. de Stosch de Berlin. Mon épître dédicatoire à la Société de Gottingen n'aura pas lieu, car je n'ai reçu aucune réponse sur ce sujet: ils disent qu'ils ne connoissent rien de moi : je l'ai mérité, puisque j'ai agi contre mon principe, qui étoit de ne plus rien dédier à qui que ce fut. Mais la dédicace de ces remarques n'étoit pas comprise dans cette résolution, car M. de Stosch est un ancien Ami éprouvé & le seul à qui mon amitié ait été à charge.

Saluez notre cher Fuessli, ainsi que Gessner & tous ceux qui nous veulent du bien.

Je suis pour la vie.

LETTRE XXXI.

Au même.

Rome, le 27 Septembre 1766.

DAIGNEZ user d'indulgence avec moi ! Je ne puis vous écrire aussi souvent que je le desire, pour vous donner de mes nouvelles & pour recevoir des vôtres. Si vous pouviez voir la vie que je mene depuis le matin jusques dans la nuit, vous seriez surpris qu'un seul homme puisse suffire à tant de travail. Je me sers à moi-même de

domestique, de copiste & de commissionnaire. Je passe cependant chaque jour une demi-heure sans travailler, & c'est dans la matinée; je l'emploie à penser au bonheur dont je jouis. Dans ces réflexions j'entonne quelque cantique luthérien qui me vient à l'esprit, & dans ces momens je suis plus content que le Grand Mogol. Je m'estime heureux de n'avoir besoin de personne pour faire mon lit, arranger ma chambre, &c.; en un mot je suis gai quand il me plaît, parce que le moyen m'en est facile. Cependant le travail me pese un peu dans ce moment, car j'ai le chagrin de devoir réimprimer les douze premieres feuilles, ce qui me cause une perte de plus de cent écus, malheur que j'espere néanmoins pouvoir oublier sous peu de jours; car dans des circonstances semblables je suis le contraire des autres hommes; rien ne peut m'encourager. Mais malgré ce contre-temps je me flatte que, si je puis suffire au travail, cet ouvrage, qui composera deux volumes *in-folio*, pourra paroître avant Pâques. Dans cette nouvelle réimpression pour laquelle le courage m'a manqué, à cause des frais, je me suis restreint à six cens exemplaires, au lieu de mille que j'avois d'abord résolu d'en faire tirer.

J'ai aimé votre frere de tout mon cœur, & si j'avois pu lui être aussi utile que j'ai cherché à l'être à notre Fuessli, je n'aurois fait que suivre mon inclination naturelle; mais, hélas! je n'ai

rien pu faire pour lui. Je ne vous écris pas ceci pour vous flatter l'un ou l'autre, car je cherche toujours à dire la vérité, autant qu'il dépend de moi. J'ai refusé au Prince de ***, qui est revenu ici il y a environ un mois, de l'accompagner davantage, parce que c'étoit peine perdue. Pour l'hiver prochain je retiens chez vous une chambre pour un pélerin de Rome.

LETTRE XXXII.

Au même.

Rome, le 27 Juin 1767.

VOTRE lettre m'a causé une peine infinie, par la demande que vous me faites comme une preuve de mon amitié, & je vous aurois déja répondu par le dernier courier, sans l'embarras où je me trouve sur ce que je dois vous dire.

Avez-vous bien réfléchi, mon cher Usteri, à ce que vous exigez de moi, & à toute l'importance de votre demande? Supposé que votre protégé ait un grand desir de s'instruire & qu'il y persiste; songez qu'il faut alors au moins quatre mois pour acquérir quelque connoissance. Si vous voulez que pendant ce temps je l'accompagne constamment, je vous donne à penser si cette

peine & la perte d'un temps précieux peuvent être payées avec cent ducats ? Et comme vous êtes l'heureux Citoyen d'un pays libre, vous ne devez point me parler, même du meilleur des Rois.

Heureux, qui ne les connoît guere;
Plus heureux, qui n'en a que faire.

Je ne veux devoir, autant qu'il dépendra de moi, mon exiſtence qu'à mon ſeul travail.

Je ne vous dis point ceci pour faire de traité préliminaire, ainſi que vous en êtes ſans doute convaincu. Car je veux ſuivre mon penchant naturel à inſtruire en donnant à ce jeune Seigneur toutes mes heures, ſans aucune vue d'intérêt. Je ne puis cependant m'engager à lui ſervir de Cicéro, car cela me paroîtroit fort pénible, quand ce ſeroit même avec mon meilleur Ami; parce qu'il m'eſt impoſſible de ſurmonter la répugnance que je me ſens pour cela. Il ſe pourroit bien que je conduiſe moi-même ce Voyageur dans quelques endroits, & peut-être en ferai-je plus que je ne dis; mais j'exige quelqu'égard de vous dans cette occaſion pour un Ami de cinquante ans, qui juſqu'à préſent n'a travaillé que pour les autres, en s'interdiſant à lui-même toute eſpece de plaiſir. J'attends cela de votre équité, d'autant plus que je puis propoſer Reifſtein, qui eſt très-en état de me remplacer. Vous devez donc, mon cher

Ufteri, prévenir à temps ce Seigneur fur ce qu'il doit attendre de moi; par ce moyen nous ne nous engagerons ni vous ni moi dans aucune affaire désagréable; & malgré cette reftriction que je mets à ma complaifance, je ne fuis pas moins.

P. S. Je ne fais rien du malheur arrivé au Duc de S. Severo; ce n'eft peut-être qu'un corollaire du Moralifte de Gottingen, qui a fans doute appris que ce Seigneur s'étoit confidérablement endetté; mais il n'a pas fu qu'il eft le dernier de fa famille.

LETTRE XXXIII.

Au même.

Rome, le 22 Juillet 1767.

JE vous réponds au même moment que je reçois votre lettre, votre chere lettre, que je n'ai cependant ouverte qu'avec crainte & en tremblant; & je ne me ferois pas empreffé de l'ouvrir fi on me l'avoit remife pendant que j'étois à table. Qu'on eft heureux de s'entretenir avec des Amis judicieux & fenfés, & non pas avec un fier & infolent * *. Votre protégé vous en faura bon gré; car je le recevrai à bras ouverts. Après que ma lettre fut partie, j'ai été inquiet fur la

maniere dont je m'y ſuis expliqué, & j'ai craint qu'il ne me fut échappé quelque choſe qui put donner occaſion à une mauvaiſe interprétation ; parce que je l'ai écrite dans un des momens les plus déſagréables que j'aie paſſés à Rome. Voici, Dieu merci ! notre derniere villeggiatura ; car quoique pour éviter l'ennui de me trouver dans la compagnie la plus déſagréable qu'on puiſſe s'imaginer, je ne paruſſe qu'à table, & que j'évitaſſe toute converſation, on a cherché à tirer de quelques mots, qu'on m'a pour ainſi dire arrachés malgré moi, une interprétation qui auroit pu me ſoumettre au plus terrible tribunal que les hommes ayent à redouter; & à cette occaſion j'ai appris qu'on m'obſerve plus que je ne le penſois. Dieu faſſe que mon ſoupçon ſoit deſtitué de tout fondement.

Je me réjouis autant du bonheur de notre cher frere que je l'aime, ainſi qu'il en eſt certainement convaincu ; & j'eſpere que le ciel m'accordera un jour le bonheur de me réjouir avec vous & vos Amis, pour récupérer le temps perdu : car quoique j'aie été toute ma vie ſatisfait, je puis dire qu'un travail continuel ne m'a que rarement permis d'être gai ; je puis cependant l'être autant qu'un autre dans l'occaſion.

Je ſuis charmé que mon ouvrage ſoit arrivé en bon état ; j'eſpere & je deſire que l'utilité que vous pourrez en tirer vous dédommagera un peu

du haut prix. Je ſuis toujours dans la crainte de n'avoir pas rempli, ni pour l'impreſſion, ni pour le travail, l'idée qu'on s'en étoit peut-être formée : cela ſera réparé dans le troiſiéme volume, s'il me reſte encore quelques années à vivre.

Je pénetre fort bien l'idée de notre Fueſſli, touchant une nouvelle édition de l'*Hiſtoire de l'Art*; il faudra néanmoins en venir tôt ou tard à une ſeconde édition. J'ai parcouru pour la premiere fois cet ouvrage, & ſans y rien intercaler des remarques, que je n'ai pas encore vu imprimées, je crois qu'il eſt augmenté d'un tiers, & les aditions ne ſont pas moins importantes que le texte. Mais comme pour donner quelque choſe de parfait, il faudra placer les remarques en leur lieu, cela deviendra un ouvrage très-pénible. Si j'étois en Allemagne j'entreprendrois cette impreſſion à mes frais. En attendant, comme je veux parcourir une ſeconde fois l'*Hiſtoire de l'Art*, & que j'attends les remarques d'Allemagne, j'ai le temps d'y ſonger plus murement.

Pour ce qui eſt du voyage de Sicile (1) dont je n'ai pas encore toutes les feuilles, il vaudra mieux l'imprimer ſeul, parce qu'il formera un volume aſſez conſidérable. J'attends de nouvelles feuilles par le premier courier; ſi cet ouvrage cauſe aux autres autant de plaiſir qu'il m'en a fait,

(1) De M. le Baron de Riedeſel.

il mérite d'être imprimé tout de suite. Je pourrai y placer une petite préface sans cependant me faire connoître pour l'Editeur. Pendant que j'écris cette lettre je reçois les nouvelles feuilles, & je ne crois pas qu'il ait encore paru de voyage plus utile & plus instructif. Cet ouvrage pourra à l'avenir servir de modele aux Voyageurs. Notre Ami Fuessli pourra dire s'il veut l'imprimer en grand *octavo*, ou dans le format le plus convenable. Après cet éclaircissement, je ferai partir sur le champ les premieres feuilles. Le tout pourra faire seize feuilles, à ce que je prévois, car j'en attends la fin. Comme l'Auteur & moi donnerons cet ouvrage sans aucune vue d'intérêt, je voudrois qu'on prit la peine d'y faire une table des matieres; car il faut bien penser aux paresseux de ce monde. Outre les exemplaires qu'on pourra donner à l'Auteur & à moi, je prie qu'on en fasse passer deux au Prince d'Anhalt-Dessau, & deux autres à mon cher Stosch à Berlin, francs de port jusqu'à Leipzig.

Le reste une autrefois. J'embrasse & salue notre cher frere Paul.



LETTRE XXXIV.

Au même.

Rome, le 19 Août 1767.

Du fruit nouveau ! du bon fruit ! La lettre avec les feuilles qui manquoient aura ſans doute coûté beaucoup ; mais la perſonne qui y eſt intéreſſée aura, ſelon toute apparence, mieux aimé donner quelques gros de plus, pour avoir tout de ſuite ſon exemplaire complet. On n'a qu'à paſſer de nouveau les feuilles par l'eau & les plis ne paroîtront plus.

Le ciel ſoit loué ! de ce que vous croyez que le prix de l'ouvrage eſt compenſé par ſa bonté. Oui, mon Ami, Dieu ſeul ſait le travail qu'il m'a coûté. Il y a des morceaux ſur leſquels j'ai reſté cinq mois. Mais dans ce monde il ne faut s'attendre à aucun repos que lorſque nous ſerons arrivés dans ces lieux où l'Indien eſpere jouir de la paix avec ſon chien fidele. Le troiſiéme volume, où chaque monument ſera accompagné de ſes explications, ne ſera pas moins important : on y deſſine & on y grave déja à force. Je travaille à mon *Hiſtoire de l'Art* qui doit paroître en deux volumes in-4°. Si quelque choſe peut être parfait dans ce monde,

ce ſera cet ouvrage auquel je ſuis fort attaché, pourvu que je ne rencontre aucun obſtacle dans l'impreſſion.

J'avois réſolu d'aller en Sicile pour y faire deſſiner des vaſes peints; mais je dois reculer ce voyage, parce que l'Empereur, le grand Duc de Toſcane & la Reine d'Eſpagne doivent venir au mois de Septembre à Rome, où ils paſſeront douze ou quinze jours. Ils logeront dans la villa du Cardinal, parce que la Reine ne veut pas entrer dans Rome même, & qu'elle continuera ſa route après avoir pris un jour de repos. Il y a déja pour cela ici des Maréchaux de logis de l'Empereur. Ils ont retenu 450 chevaux & 400 lits; & toutes les villa de la Porta Salara ſont deſtinées pour la ſuite de ces illuſtres Voyageurs. Cependant j'irai à Naples à la fin de Septembre.

Je ferai paſſer ſous peu à notre Fueſſli les feuilles manuſcrites : deux exemplaires pour l'Auteur, & deux autres pour moi ſuffiront.

Lorſque vous parcourerez à l'avenir mon ouvrage, rapppellez-vous toujours qu'en m'occupant de ce pénible travail, je n'ai ceſſé de penſer à mes Amis de Zurich, avec le deſir de produire quelque choſe qui pût mériter leur approbation.

Notre nouveau marié trouvera dans cet ouvrage un moyen de modérer ſes deſirs juſqu'au moment de les accomplir. Qu'il jette les yeux ſur le

N°. 188 (1), & qu'il voie ſi ce remede lui convient.

Les planches de l'Antinous ſont pour l'Acquéreur.



LETTRE XXXV.

Au même.

Rome, le 2 Décembre 1767.

Je ſuis revenu le 19 Novembre de Naples, où je m'étois rendu le 19 Septembre, plus dans l'intention de faire le voyage de Sicile, que pour m'y arrêter ſi long-temps; mais comme, contre mon attente, j'ai trouvé des apparences flatteuſes de faire ma paix, tant avec la cour qu'avec les autres perſonnes qui ſembloient ſe croire offenſées, je me ſuis déſiſté de la réſolution de pouſſer mon voyage plus loin; tout m'a réuſſi : de ſorte que mon ſéjour à Naples m'a été à la fois agréable & utile.

J'ai eu le bonheur de voir la terrible éruption du Véſuve, & de l'examiner pendant deux nuits ſur la montagne même, mais non pas ſans danger. J'ai fait des découvertes non-ſeulement de choſes

(1) Ce N° 188 des *Monumenti antichi*, &c. repréſente un Muſicien infibulé avec un anneau.

mais encore de lieux, & entr'autres de la villa de *Vedii Pollionis*, où s'est passé l'histoire connue de l'Esclave *ad murænas* (1); & cet ancien étang sert de preuve à ma découverte. Cette ville est à la pointe extérieure de Pausilype; on ne peut y arriver que par eau. J'ai trouvé dans ce même endroit un très-beau bas-relief qu'à cause de la rareté du sujet qu'il représente je conserve pour le troisiéme volume de mes *Monumenti.*

Les découvertes faites en dernier lieu à Pompeii, & le Museum même que j'ai mieux vu & mieux examiné cette fois-ci, présentent tant de choses à dire, que cela demande une dissertation entiere, dont je ferai le canavas en françois pour le publier quelque jour, quand je n'aurai plus envie d'aller à Naples. Maintenant que le chemin est admirablement beau, de sorte que je n'ai fait pendant toute la route que dormir, j'y retournerai au printemps prochain, pour m'embarquer pour la Sicile.

Le jeune & doux Fuessli travaille sans doute maintenant à force; qu'il fasse quelque chose de

(1) Plinii, Hist. Nat. lib. IX. c. XXIII & LV. *Invenit in hoc animali documenta sævitiæ Vedius Pollio Eqs. Rom. ex amicis div. Augusti, vivariis earum immergens damnata mancipia, non tanquam ad hos feris terrarum non sufficientibus, sed quia in alio genere totum pariter hominem distrahi, spectari non poterat.*

raisonnable,

raiſonnable comme lui, & je ne pourrai que le louer. J'eſpere cependant que vous le devancerez dans la carriere où vous êtes entré avant lui, afin que le premier ne devienne pas le dernier. Je le ſalue de tout mon cœur.

Je vous renouvelle mes remercimens des ſoins que vous vous êtes donnés pour mon ouvrage, que je dois à votre amitié ; & ſuis de cœur & d'ame,





A M. H. FUESSLI.

LETTRE I.

Rome, le 29 Janvier 1763.

Vous ne pouvez être plus desireux d'apprendre que je le suis d'instruire ; ce que je préfere néanmoins de faire de bouche plutôt que par écrit : parce que le moyen d'en tirer quelque avantage de cette maniere est fort rare.

Que Rome soit le principal but de votre voyage, & les autres villes seulement des objets accessoires & subordonnés, qui souvent ne sont que nous retarder dans la carriere.

Je regarde votre lettre comme le premier nœud qui doit servir à serrer l'amitié que notre Usteri me fait espérer de votre part ; c'est dans cette espérance que je suis.



LETTRE II.

Au même.

Rome, le 23 Juin 1764.

Il m'étoit presque échappé de vous appeller mon cher fils, ainsi que vous m'y avez autorisé par votre lettre de Florence, laquelle m'a été infiniment agréable à tous égards. C'est d'ailleurs le titre le plus cher dont puisse se servir mon cœur tout rempli de vous, pour vous exprimer l'amitié qu'il vous a vouée, & dont le souvenir sera rappellé dans mon ouvrage qui doit paroître à la Saint Michel, sous le titre de *Lettre sur les découvertes d'Herculanum*. Il y en a déja quelques feuilles d'imprimées. J'attends de vos nouvelles pour vous écrire plus au long.

Puisse votre route vers la patrie être parsemée de roses.

Quidquid calcaveris rosa fiet.

Et que votre santé soit aussi parfaite & aussi constante que notre amitié.



LETTRE III.

Au même.

Rome, le 13 Juillet 1764.

J'AI lieu de croire que vous êtes maintenant de retour dans votre patrie, & que vous y jouiſſez des premiers fruits de votre voyage & des connoiſſances que vous avez defiré d'acquérir. Quelque temps après votre départ j'ai reçu de M. Hedlinger un écrit conçu en dialecte bâlois avec trois medailles. Ce ſont les mêmes que je m'étois imaginé d'avance, mais d'un ſtyle plus moderne; car du temps que cet Artiſte étoit à Rome il y avoit beaucoup moins de lumiere dans cette ville que n'en poſſédent actuellement quelques perſonnes. Il me ſeroit difficile de vous dire quelque choſe de ſatisfaiſant des médailles de M. Hedlinger, car le mérite de cet Artiſte a été ſi bien décidé par d'autres & par lui-même, à ce que je crois, que ce que je pourrois en dire ſeroit trop peu. Je pourrois, à la vérité, comparer le fini de ſon travail avec celui des médailles antiques; mais on ne peut rien décider pour le deſſin d'après la figure d'un Moine. D'ailleurs comme

les cheveux compofent le tiers des têtes, & que ceux de Hedlinger font dans la maniere d'Algardi & des Artiftes modernes, je ne puis rien dire fur cela. Le nouveau ftyle des cheveux s'eft formé moins par négligence que dans le deffin d'épargner le travail; & voilà ce qu'on veut nous faire regarder comme plus beau que l'antique, même dans les médailles. Je m'ouvre avec franchife envers vous, mon cher, parce que je puis m'en acquitter en peu de mots, & que votre fagacité viendra à l'appui de mes raifons, & les mettra dans un jour plus lumineux.

Mon grand ouvrage fe continue, & l'on eft prêt à en finir les planches. Mon *Allégorie* a reçu une toute autre forme à la villa; & je me flatte qu'il fervira à réfuter l'opinion peu favorable & humiliante qu'un de nos amis communs a porté de cet ouvrage; comme la lettre à M. de Berg a fervie à en relever une autre. Les *Lettres fur les nouvelles découvertes d'Herculanum*, vous font dédiées fur le titre. J'avois commencé à vous écrire une épître fur l'utilité qu'on peut retirer d'un voyage à Rome, lorfqu'on eft de retour dans la patrie; mais comme il m'eft impoffible de m'exprimer froidement avec mes Amis, & que je m'étois plus livré à l'enthoufiafme de l'amitié qu'on n'a coutume de le faire ou de l'entendre, je me fuis défifté de cette penfée, pour ne pas m'expofer publiquément à la critique. Qui fait ce

qu'une pareille lettre auroit donné à penser à vous-même? Dans cet ouvrage j'ai rectifié & éclairci plusieurs passages des anciens Auteurs; mais un plus grand nombre encore dans l'*Allégorie*, qui compose déja plus de seize feuilles & qui pourra paroître vers Pâques.

Notre séjour continuel & ennuyant à la villa a, Dieu merci, pris fin, parce que le Pape lui-même en a témoigné son mécontentement. Il y avoit souvent plus de soixante personnes à souper, & malgré l'indisposition du Cardinal, l'on dansoit quelquefois jusqu'au lendemain matin au grand jour.

Je suis, &c.

P. S. Mon portrait vient d'être fini. L'Artiste Angélique Kaufmann a commencé à le graver *in* 4°; & M. Reifstein a demandé à le graver aussi.



LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 22 Septembre 1764.

J'ÉTOIS, à la vérité, surpris de me voir si long-temps privé de vos nouvelles; non que je soupçonnasse que vous fussiez dans le cas de cet ingrat Livonien; mais je craignois que vous ne voulussiez vous tenir trop rigoureusement à ce qui m'échappa de vous dire un jour malgré moi. Je

vais vous répondre dans le même ordre que vous m'avez écrit.

La relation des nouvelles découvertes qu'on a faites à Herculanum eſt entiérement imprimée, & vous pouvez la faire venir.

Mon ſort ne peut pas s'améliorer. Il eſt vrai que j'ai obtenu, par un magnifique bref du Pape, la ſurvivance du Scritorat grec, que j'ai accepté, parce que j'ai appris que le Scritorat hébraïque, dont la jouiſſance eſt la plus prochaine, a été accordé par bref, il y a pluſieurs années. Je me vois donc de nouveau fruſtré de l'eſpérance dont je m'étois flatté. Dans le baſſin oppoſé de la balance où Dieu nous place, ſe trouve un poids qu'il diminue ou augmente à ſon gré pour des raiſons qui nous reſtent inconnues. Nous devons, comme des enfans à table, être contens de ce qu'on nous préſente, ſans vouloir nous ſervir nous-même & ſans murmurer; & quelque ſoit la place que nous occupions, nous devons nous y tenir de bonne grace. J'ai été maître d'école avec toute la loyauté poſſible, en faiſant répéter l'A, B à des enfans à tête galeuſe, quoique je ne ceſſaſſe pendant ce temps de faire des vœux ardens pour parvenir à la connoiſſance du vrai beau, en répétant tout bas des paſſages d'Homere. En Saxe je copiois pendant toute la journée des diplomes & de vieilles chroniques, ou bien j'étois obligé de lire la vie des Saints, & pendant la nuit je méditois Sophocle &

les autres Poëtes grecs. Dans ce temps je mécriois souvent comme je le fais encore aujourd'hui.

Τέτλαθι δὴ κραδίη, καὶ κύντερον ἄλλο ποτ' ἔτλης (1).

La vie & la mort de mon Ami & de mon bienfaiteur, voilà ce qui détermine mon sort, & non pas les honneurs, les richesses, ni la Saxe, ni Rome même.

Ce que j'ai dit des cheveux doit se comprendre de cette maniere. Algardi & les Modernes qui n'ont pas entiérement adopté le goût du Bernin, paroissent avoir imité les cheveux de la plupart des Faunes, car ils sont un peu négligés & en désordre; ils ne sont pas bouclés, mais lisses & recoquillés au bout, & les couches des cheveux vont se terminer en pointe. La disposition des cheveux est en général chez ces Artistes d'un même style, qui est chargé. Ce style néanmoins se fait remarquer davantage dans les petits ouvrages en relief, tels que ceux des tombeaux des Papes, qu'aux grands ouvrages & aux statues.

Comme j'ai déclaré que je ne puis faire le panégyriste, je prie M. Fuessli d'examiner de nouveau le contenu de la lettre, après quoi j'essayerai mes forces. Dites-lui que dans la vie de Hedlinger il ne doit pas trop s'arrêter au titre

(1) Sois tranquille mon cœur, patience! tu as supporté de bien plus grands malheurs!

de Chevalier. Dans ces derniers temps il n'y a eu que Carle Maratte qui ait reçu cet honneur immédiatement des mains du Pape. Le reste de la Chevalerie ne signifie rien, & passe même pour ridicule ici. Le Chevalier Costanzi tiendroit pour un honneur si j'allois lui faire ma visite, ce qui n'arrivera jamais.

Vous ne pouvez pas dire de votre Antinous ce que vous pensez bien; car c'est l'Antinous du Capitole, & non le prétendu bel Antinous du Belvedere, qu'on ne peut avoir en plâtre. Celui du Capitole n'est même pas un Antinous. Mais si vous voulez parler du profil en plâtre de l'Antinous de la villa du Cardinal, c'est alors moi qui me trompe.

Casanova est parti d'ici avec sa femme, qu'on dit prête d'accoucher, sans s'être présenté à ma porte. J'ai appris cependant qu'il a pris des arrangemens pour faire dessiner par d'autres ce qu'il n'a pas pu ou n'a pas voulu dessiner lui-même, & qu'on lui fera passer ensuite. Que je suis heureux de n'avoir pas, comme lui, pris des souscriptions d'avance.

En attendant mon ouvrage a beaucoup augmenté, ainsi que l'*Allégorie*, qui formera un volume honnête, & qui pourra paroître à Pâques prochaines. Après quoi je prendrai congé de l'Allemagne: mon travail a été mal employé.

J'écrirois volontiers à M. Valtravers, s'il vou-

loit ou pouvoit me répondre en Allemand. Je ne puis ni ne veux point écrire en françois; & il vaut mieux commettre une incivilité que de me charger d'une correſpondance pour laquelle il ne me reſte point de temps, comme vous le ſavez; deſirant d'ailleurs d'être oublié, même des perſonnes avec leſquelles j'ai long-temps vécu dans la plus grande intimité.

Madame Mengs eſt partie, il y a huit jours, avec ſes quatre filles & leur ſuite, compoſée en tout de huit perſonnes. Juſqu'ici j'ai répondu à tous les articles de votre lettre.

Le premier volume des *Antiquities of Greece* de M. Stuart eſt arrivé ici; mais il eſt auſſi peu goûté à Rome qu'il l'a été en Angleterre; car tout ce gros volume ne contient que de petites choſes, telles que la tour des vents, dont toutes les figures ſont portées ſur de grandes feuilles; de maniere qu'il eſt facile de s'appercevoir qu'on a cherché à faire un gros livre. *Monſtrum horrendum ingens, cui lumen ademtum.*

L'Univerſité d'Oxford a envoyé en préſent au Cardinal un exemplaire de la nouvelle édition de *Marmora Oxonienſia*. C'eſt un magnifique ouvrage de peu d'utilité. On y a ajouté bien peu de choſe à ce qui ſe trouvoit déja dans les deux éditions de *Marmorum Arundellianorum*, à l'exception d'un petit nombre de ſtatues. Dans la nouvelle édition cependant ſont les inſcriptions,

mais ſans les ſavantes explications de Selden, de Prideaux & de Maittaire.

J'ai engagé le Cardinal à charger notre cher Cleriſſeau que nous avons été voir deux fois enſemble, & en dernier lieu avec la Princeſſe Albani, du deſſin & de la décoration d'une ſalle longue de ſoixante palmes, qu'on doit commencer le mois prochain.

On a trouvé depuis peu une tête de Pallas entiere & telle que l'art l'a produite; elle eſt d'une ſi grande beauté qu'elle ſurpaſſe preſque toute la famille de Niobé. La bouche du moins & le menton n'ont rien de comparable. Le marbre en eſt ſi dur, que rien n'as pu y mordre. C'eſt Cavaceppi qui en eſt le poſſeſſeur.

Je n'ai point appris ſi M. Fueſſli a reçu un exemplaire de mon *Hiſtoire de l'Art*, que M. Walther de Dreſde devoit lui envoyer; ni ſi celui de M. Wille lui eſt parvenu.

Je ſalue & j'embraſſe mes chers Amis MM. Fueſſli, Geſſner, Uſteri, &c., & ſuis comme je dois être.

P. S. M...... compoſe un nouveau ſyſtême d'Architecture; il y eſt parvenu, par le ſecours d'un François, à connoître ſi un chapiteau eſt l'ouvrage d'un Grec ou d'un Romain; ſi c'eſt un original ou une copie (1). Le chapiteau avec la

---

(1) Voyez *Réflexions ſur l'Architecture des Anciens.*

grenouille & le lézard, par exemple, est à ses yeux d'un style moderne & une copie. Je souffre quand j'entends dire de pareilles rêveries.



LETTRE V.

Au même.

Rome, le 19 Juin 1765.

J'AVOIS déja reçu des nouvelles du changement avantageux qui s'est fait dans la personne du Prince de ***, par un des meilleurs du petit nombre de mes Amis, qui demeure actuellement à ***, & qui voit souvent ce Prince. Je suis maintenant charmé que vous ayez fait sa connoissance, & que vous ayez pensé à moi.

J'avois déja appris aussi de loin quelque chose d'une traduction françoise de mon *Histoire de l'Art*. J'aurai soin de prévenir qu'on en fasse une traduction sans ma connoissance, par un avertissement dans le *Journal Etranger*. Je n'ai reçu aucune nouvelle de mon meilleur ouvrage, l'*Allégorie*, & je ne sais s'il a péri par l'eau ou par le feu.

Mes *Monumenti* ont pris une toute autre forme; cet ouvrage s'est augmenté de moitié, & composera maintenant deux volumes *in-folio*. J'ai rejetté beaucoup de chose, plusieurs planches seront dessinées & gravées de nouveau, & je m'étends un peu

davantage dans les explications; auſſi ſuis-je occupé à relire pour la ſeconde ou troiſiéme fois tous les anciens Auteurs.

On a publié à Naples un écrit ſcandaleux contre ma *Lettre ſur les découvertes d'Herculanum*, dont l'Auteur ſe nomme dans la ſeconde édition. C'eſt le Marquis Galliani (1), de qui je penſois avoir mieux mérité. Cet ouvrage eſt ſi mal écrit qu'il eſt, pour ainſi dire, impoſſible de le lire; & l'on m'a aſſuré que le Secrétaire d'Etat, le Marquis Tanucci, a obligé l'Auteur & le Libraire d'en ſupprimer tous les exemplaires. Cela m'empêchera de faire à l'avenir le voyage de Naples. J'eſpere en être vengé l'année prochaine vers ce temps-ci par ma préface des *Monumenti*, car je me flatte que la publication de cet ouvrage abaiſſera un peu le courage de l'Antiquaire du Muſeum de Portici.

Vous ſavez, ſans doute, que le Pape a acheté pour 13,000 écus les Centaures avec les pigeons(2)

(1) M. le Marquis de Berardo Galliani s'eſt fait connoître par une traduction fort eſtimée de Vitruve, avec des notes excellentes. C'eſt le frere de M. l'Abbé Galliani, ſi avantageuſement connu à Paris par ſes connoiſſances en tout genre, & par l'agréable vivacité de ſon eſprit.

(2) C'eſt un des plus beaux ouvrages anciens en moſaïque que l'on connoiſſe; il ſe trouvoit autrefois dans le cabinet du Cardinal Furietti. Il paroît que c'eſt le même dont parle Pline, *Hiſt. Nat. XXXVI.* 60.

qu'il doit faire placer au Capitole. La Vénus de Jenkins a été envoyée au Roi d'Angleterre. En l'examinant plus particuliérement on a trouvé qu'une jambe, & les deux bras sont d'un travail moderne; la tête est d'une autre Vénus & bien au-dessous de la beauté du corps. On a trouvé à *Roma Vecchia* un très beau païsage de six palmes de long, qui surpasse en beauté tout ce qui est en ce genre dans le Museum d'Herculanum. Le Cardinal, mon Maître, s'en est déja emparé, & il paroîtra probablement dans mes *Monumenti*, parce qu'un édifice de ce monument me donne occasion de faire quelques remarques.

J'ai commencé à lire l'Homere dont vous m'avez fait présent; ce que je suis obligé de faire pour trouver l'explication d'un beau fragment qu'on a déja gravé.

Je suis.

P. S. L'ancienne amitié avec M. Mengs a non-seulement été rétablie, par la médiation de sa femme, mais il paroit que sa confiance en moi est à son plus haut degré; de sorte qu'il desire de partager avec moi tout ce qu'il a de plus cher au monde. Je lui écris chaque jour de poste, & reçois réguliérement ses réponses. S'il peut demeurer encore trois ans en Espagne, & si le Roi reste en vie, on lui a promis de le laisser retourner à Rome avec toute sa famille, pour y peindre à l'huile pour Sa Majesté. Je ne crois cependant pas qu'il

puiſſe s'y arrêter ſi long-temps; c'eſt à quoi une trop grande complaiſance pour ſa femme contribuera beaucoup; car comme Romaine, elle ne peut pas oublier un inſtant ſa patrie, & elle n'a point tort.

Le Roi de Pruſſe a acheté le cabinet entier de Stoſch, c'eſt-à-dire, les pierres gravées & l'atlas de trois cens vingt-quatre volumes, pour le prix qu'en demandoit le poſſeſſeur. qui eſpere être encore de retour à Rome avant la fin de cette année, pour retourner enſuite dans ſa patrie. J'ai appris que le Colonel Quintus Icilius, le ſeul convive que le Roi de Pruſſe admette à ſes ſoupers, eſt un de mes anciens Amis que j'ai connu ſous ſon vrai nom. Le célebre Wilkes, avec qui je ſuis particuliérement lié, a perdu tous ſes papiers, ſa correſpondance de lettres, & ſon *Hiſtoire d'Angleterre, depuis la derniere révolution*, qui lui ont été enlevés, avec tous ſes effets, par une jolie Danſeuſe de Bologne, qu'il avoit emmenée avec lui de Paris, & qui eſt partie ſur une felouque angloiſe, dans l'intention, ſans doute, d'aller remettre ce vol à la cour de Londres. On dit que le fameux Montagu a été empalé en Turquie, pour une action horrible dont toutes les circonſtances me ſont connues.





LETTRE VI.

Au même.

Rome, le 18 Avril 1767.

Je n'ai pas beaucoup de peine à écrire, il est vrai mais il m'en coûte d'écrire à des Amis qui, comme vous, m'oublient. Pourquoi me faites-vous demander par une personne tierce deux exemplaires de mon ouvrage? Si je ne vous aimois pas encore autant que je vous ai aimé, il y a deux ans, je m'en vengerois en vous envoyant des exemplaires de rebut : je veux cependant choisir pour vous, ainsi que je l'ai fait pour tous mes chers Zuricois, feuille par feuille; & j'irai moi-même vous demander le prix de la peine que cela m'aura coûté.

Il est honteux qu'aucun de vous ne me dise rien de mes *Remarques sur l'Histoire de l'Art*, que vous devez avoir reçus à Zurich; & sans cela même j'ai lieu d'être étonné de votre inaction. Pourquoi ne publiez-vous rien, puisque vous êtes Auteur & Libraire, & d'où vient que vous ne me procurez pas l'occasion de vous être utile?

V** que j'avois prié de chercher des Amateurs pour mon ouvrage, vient de m'écrire qu'il l'avoit déja

déja vu annoncé dans la gazette de Hambourg ; mais il s'excuſe de ce qu'il ne peut rien faire de mieux que d'en prendre un exemplaire pour lui-même. Il finit cependant par dire qu'il n'eſt pas ingrat. Lorſque vous lui écrirez, demandez-lui, je vous prie, ce qu'il entend par la concluſion de ſa lettre ? Il ne peut pas devenir ingrat, à moins que d'être un monſtre ; cependant la reconnoiſſance paroît lui être un ſentiment étranger. Lui ai-je demandé quelque choſe ? Sans vous, je lui aurois fais ſentir la conduite honteuſe de ſon frere, & je n'aurois pas fait un ſeul pas pour lui. Ce ſont de pareilles gens qui dégoûtent du plaiſir qu'il y a à rendre ſervice ; & je ſerai à l'avenir peu empreſſé à ſervir les Allemands. Mais je n'épargnerai rien pour obliger les Zuricois : continuez donc à engager votre jeuneſſe à faire le voyage de Rome.

Je vous en dirois davantage, quoique j'aie au jourd'hui plus de dix lettres à écrire ; mais pour vous punir, je finirai ici ; en vous aſſurant néanmoins que ſuis toujours.



LETTRE VII.

Au même.

Rome, le 3 Juin 1767.

J'AUROIS répondu, il y a huit jours, à votre agréable lettre, si je n'en avois pas attendu une de mon cher Professeur de Zurich, pour répondre à l'une & à l'autre en même-temps.

Tout est bien, & je ne puis ni ne dois penser mal de vous; je serai, au contraire, toujours charmé de pouvoir vous être utile, ce qui me sera plus facile maintenant que je me suis débarrassé du Vatican; & si vous pouvez m'envoyer votre fils, je lui consacrerai mes heures les plus précieuses. Les Zuricois seront toujours mes amis par prédilection. Que les autres cherchent à se tirer eux-memes d'embarras; & le Poëte chéri, de qui vous m'annoncez l'arrivée, reconnoîtra que malgré tout ce qu'on a pu écrire, on ne marche qu'en tatonant dans les ténébres, si l'on n'est pas guidé par la critique. C'est par un tel homme que les Allemands seront convaincus combien il est difficile d'écrire sur l'art; & je suis mortifié de ce qu'on m'oblige à être moins porté à rendre service. Je dirai à tout & un chacun ce que je sais;

mais je n'accompagnerai jamais plus qui que ce soit.

Mon voyage, si Dieu m'accorde la vie, est irrévocablement arrêté. Je partirai d'ici au commencement de Mars, pour me rendre par Vienne à Berlin; & c'est à mon retour que je passerai par Zurich pour me reposer chez vous.

Si le Romain Muratori mérite d'être traduit, & si je puis vous donner quelques éclaircissemens, je le ferai de tout mon cœur. Il y a beaucoup à dire également pour & contre cette entreprise. Le style de cet Ecrivain est mauvais, & il regne peu d'ordre dans le plan de son ouvrage; pour ne pas parler des puérilités où il tombe, & des plagiats indigestes qu'il a fait sur l'harmonie. Ce qu'il y a d'utile est connu de tout le monde; mais c'est un livre qui n'est bon que pour un Orville: voilà le jugement que j'en porte (1).

Je chercherai les deux livres que vous me demandez, car la multiplicité d'affaires m'a obligé de reculer mon voyage à Naples. J'écrirai en conséquence à M. le Baron de Riedesel.

Cet homme aimable & honnéte a visité dans ce second voyage en Italie toute la Sicile d'un

(1) Ce jugement est bien dur, s'il regarde, comme nous le croyons, le *Vitruve*. M. Winckelmann n'a sans doute pensé qu'à Rome, lorsqu'il a dit que ce qu'il y a d'utile dans cet ouvrage de Muratori est connu de tout le monde.

bout à l'autre, & se trouve sans doute à présent dans la partie inférieure de l'Italie. Dans sa derniere lettre, écrite de Messine, il me donne une description si détaillée & si exacte des ruines du temple de Jupiter à Girgenti, que je m'apperçois que tous les Voyageurs qui ont visité ce lieu avant lui ont été aveugles. Par cette description il est facile d'expliquer clairement le passage entier de Diodore de Sicile, qui jusqu'à présent nous a paru obscur & inintelligible. Il se loue beaucoup de l'hospitalité des Siciliens, tant la réception est différente suivant l'esprit des Voyageurs. Les Anglois, qui disent le contraire du Baron de Riedesel, entrent dans les maisons comme des perches, la tête & les yeux offusqués par les vapeurs du spleen, comme des gens qui ne connoissent point les plaisirs de la vie, & à qui la joie est étrangere. Comment un hôte peut-il se plaire avec ces ames froides & taciturnes ? Il n'y a pas longtemps que je me suis trouvé dans la compagnie de quelques Anglois, parmi lesquels étoit Mylord Spencer, frere du Duc de Malbourough : hé bien ! aucun de ces Messieurs ne daigna sourire pendant trois heures que nous demeurâmes ensemble.

Si je m'en croyois, je remplirois deux feuilles entieres ; mais je vais emballer mes effets pour me rendre avec mon Maître à sa villa, & je dois conserver le reste pour une autre fois. Quant aux

planches de cuivre ,je me contenterai de vous dire aujourd'hui, que vous aurez la préférence, malgré tous les ordres que je pourrai recevoir de qui que ce soit. Je ne puis néanmoins pas terminer ce marché pour le moment, parce qu'il me reste deux cents exemplaires à tirer (car je n'en ai encore fait imprimer que quatre cents), & cela ne pourra se faire que quand les chaleurs seront passées. Nous en parlerons lorsque j'aurai vu moi-même l'ouvrage.

Je suis, &c.





A M. P. USTERI.

LETTRE I.

Rome, le 6 Septembre 1766.

J'AUROIS desiré de tout mon cœur pouvoir vous accompagner en personne, ainsi que je le fais par mes souhaits, dans votre patrie, où regnent la vertu, l'amitié & le bon sens. Vous & votre Compagnon de voyage m'en avez inspiré la plus grande envie, & je ne me leve & ne me couche que l'esprit rempli de l'idée de deux Amis aussi rares, de qui j'ai eu le bonheur d'obtenir l'estime sans même avoir pu la mériter. Si le ciel exauçoit mon dernier vœu, on éleveroit à Zurich un autel hexagonal à l'amitié, sur lequel seroient gravé six noms, & qui nous serviroit à faire ensemble des offrandes au génie; car j'espere bien aller y sacrifier un jour, ce que ma situation actuelle ne me permet pas pour le moment.



LETTRE II.

Au même.

Rome, le 27 Septembre 1766.

Je me réjouis d'avance de votre arrivée dans la chere patrie, où je me flatte de faire le *magna pars* de vos premiers entretiens. Excusez-moi vous même & auprès de mes Amis, de ne vous avoir pas été aussi utile que je l'aurois desiré. Pendant mon travail pénible à revoir toute la partie grammaticale de mon ouvrage, j'éleve mes yeux vers les monts au-delà desquels j'espere jouir sous peu du bonheur d'être avec vous ; de même que le pauvre Indien se flatte de trouver le repos de l'autre côté des montagnes qui bornent sa vue. Je ne quitterois le monde qu'à regret si je ne vous avois pas vu encore une fois avant de mourir ; & rien ne pourra me tenir lieu de ce plaisir. Mes sinceres complimens à tous nos Amis.



LETTRE III.

Au même.

Rome, le 8 Avril 1767.

J'ai reçu votre lettre du 22 Mars à Portò d'Anzio, où j'étois depuis quinze jours, pour me remettre un peu du grand travail, mais principalement, parce que je me trouvois attaqué de vertiges à Rome; d'autant plus que l'Antinous qui n'eſt pas encore fini me laiſſoit ce loiſir. J'y ai paſſé des jours fort agréables avec ma vieille Princeſſe Albani, dans un ſéjour délicieux. Je ſuis revenu avant elle à Rome, dans l'eſpérance de pouvoir faire partir les livres qu'on demande, ce que néanmoins j'ai été obligé de remettre juſqu'à la ſemaine prochaine, à cauſe des gravures. Je conſulterai avec Barazzi ſur les moyens de faire paſſer le plus promptement & le plus ſûrement poſſible le nouvel exemplaire à Zurich. Je commence déja à faire des préparatifs pour le troiſiéme volume, qu'on pourra imprimer à mon retour d'Allemagne & de Suiſſe. Je ſuis dans une correſpondance de lettres ſuivie pour mon ouvrage, avec M. Hamilton, Miniſtre de la cour de Londres à

Naples; & je pourrai bien aller faire une tournée dans cette ville après Pâques. Mais d'où vient, mon cher Ami, que vous ne dites rien de mes *Remarques sur l'Histoire de l'Art?* car vous ne devez pas ignorer que l'approbation de l'un de vous autres m'est infiniment plus précieuse que les éloges de tout le reste du monde. Je n'ai pas encore vu cet ouvrage imprimé.

Notre cher Baron de Riedesel est parti de Naples à la fin du mois dernier, pour commencer son grand voyage le long des côtes de la mer Adriatique, depuis Brindisi par toute la Calabre, & delà en Sicile; de sorte qu'il ne reviendra gueres avant le mois de Juillet à Naples, où il compte passer le reste de l'été. L'honnête Reifstein se perd dans les petites choses: il entreprend beaucoup & ne finit rien.

Je ferai passer la semaine prochaine deux exemplaires de mon ouvrage pour le Roi de Prusse & le Prince Henri, & en même-temps j'adresserai au premier une lettre en allemand.

Parmi les différentes choses rares qui ont paru ici, il y a une petite médaille de cuivre très-curieuse. D'un côté on voit le nom de *Virgilius Maro* en caracteres très-lisibles autour de la tête de ce Poëte dont il ne reste que l'indice. Sur le revers sont les lettres E. P. O. Cette médaille, qui a été envoyée à mon Cardinal, est l'unique qu'il y ait au monde; & si la tête eut été bien

conservée, nous aurions eu le véritable portrait de Virgile.

J'ai reçu les premieres épreuves du grand ouvrage des vases de M. Hamilton, qui doit paroître dans deux mois. Quand j'irai à Naples je penserai à de nouveaux renseignemens sur les dernieres découvertes faites à Pompeii, dont J'ai déja reçu de bons dessins par M. d'Hancarville.

Je suis de cœur & d'ame.



LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 18 Avril 1767.

Vous aurez, sans doute, reçu la lettre que je vous ai écrite, il y a huit jours; j'ai reçu depuis la vôtre, du premier de ce mois, par laquelle vous me demandez deux autres exemplaires pour notre Ami Fuessli. Je les ferai partir sans faute immédiatement après les fêtes, avec les neuf exemplaires déja commandés. Je les collationne moi-même, & je revois chaque feuille, de sorte que je déchire d'autres exemplaires pour donner, autant qu'il dépend de moi, ce qu'il y a de meilleur à l'élite de notre nation. Le grand nombre d'exemplaires que l'on me demande de cet ouvrage, malgré son haut prix, me

fait ſentir tout ce que je dois au zele & à la bonne volonté de mes Amis ; mais je ſuis convaincu auſſi que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir : car je n'ai rien fait de mieux, & je chercherai encore à me ſurpaſſer s'il eſt poſſible dans le troiſiéme volume, auquel je travaille déja ; mais qui ne paroîtra néanmoins qu'après que je vous aurai vu en Suiſſe. Les quatorze exemplaires demandés par M. Von Mecheln, partiront en droiture pour Bâle. Comme je n'en ai fait imprimer que ſix cens trente exemplaires, j'eſpere de les placer avant ma mort. Je donnerai tous mes ſoins au troiſiéme volume. J'ai déja raſſemblé quarante monumens très-rares & fort difficiles à éclaircir ; mais il y en a deux dont je n'ai pas encore pu trouver l'explication.

Mes complimens à votre épouſe, ainſi qu'au Profeſſeur Fueſſli (c'eſt-à-dire à l'aîné & non pas au jeune), & à M. le Conſeiller Geſſner.

P. S. B***, que notre Profeſſeur a connu en Italie, m'a adreſſé un Anglois franciſé, en me recommandant de lui rendre les ſervices que j'ai rendu à M. L. Uſteri. Il me charge en même-temps de lui choiſir moi-même cinq empreintes de pierres gravées (mais pas davantage), pour commencer, dit-il, à former un cabinet. J'ai cru qu'il finiroit ſa lettre par me demander une vergette romaine ou quelqu'autre meuble pareil.

LETTRE V.

Au même.

Rome, le 12 Mai 1767.

J'AI fait partir, il y a huit jours, les onze exemplaires de mon ouvrage par Civita Vecchia & Gênes pour Milan, d'où Giuseppe Balabio les fera passer à Zurich. Cet ouvrage est cher, j'en conviens, & j'aurois pu me contenter de sept séquins; mais comme il m'a réussi de le vendre ici huit séquins, je prie mes Amis de penser qu'ils me font présent d'un séquin par exemplaire.

Quand donc est-ce que vous comptez vous marier, mon cher enfant? Toutes les autres affaires de ce monde ont leur temps; mais pour ce qui est du mariage, il doit se faire sans beaucoup de réflexion & le plutôt possible, ainsi que notre Fuessli vous en a donné l'exemple. Je serois néanmoins fâché qu'il vous en arrivât comme à lui, & que j'eusse donné un conseil qui tournât contre moi-même.

On a déja commencé les dessins du troisiéme volume de mon ouvrage, & j'entretiens maintenant à mes frais un assez bon Dessinateur, qui doit dessiner tout sous mes yeux. De ces dessins je

rejette de nouveau ce que je ne juge pas assez bon : le morceau le plus rare sera néanmoins mon beau camée, que je crois vous avoir montré.

Saluez le Professeur, les deux Fuessli, Gessner le Delphique & votre belle amie.

P. S. M. le Marquis Tanucci, à qui j'ai envoyé un bel exemplaire bien relié de mon ouvrage, m'a répondu avec beaucoup de bonté, & m'a assuré qu'il ne prend aucune part aux mécontentemens qui se sont élevés au sujet de ma lettre sur des antiquités d'Herculanum : de sorte que voilà la paix rétablie de ce côté-là. Je ne ferai cependant pas le voyage de Naples comme je l'avois projetté.

LETTRE VI.

Au même.

Rome, le 27 Juin 1767.

JE commence par vous remercier de la carte que vous m'avez envoyée de votre heureuse patrie, où je me suis choisi la couleur jaune ; & ce sera pour l'été prochain ; car je compte de me rendre en Allemagne par la route de Vienne.

Il feroit plus facile de discuter de vive voix que par écrit sur la beauté des deux sexes. Je crois néanmoins que mon opinion peut-être vérifiée

dans tous les pays, en prenant pour exemple les animaux, parmi lesquels le mâle est toujours plus beau que la femelle. Relativement à l'espéce humaine, l'expérience nous apprend que dans toutes les villes le nombre des beaux hommes est bien plus grand que celui des belles femmes; & je n'ai jamais vu de si grandes beautés dans la femme que dans notre sexe. Qu'est-ce qu'en effet que la femme a de beau que l'homme n'a point? Ce n'est pas sans doute le sein; car sa beauté n'est que de peu de durée, & la nature n'a pas destiné cette partie à être belle, mais à être utile à la nourriture des enfans; par conséquent elle ne peut pas rester belle. La beauté se trouve encore dans les hommes d'un âge avancé, & l'on peut dire de beaucoup de vieillards qu'ils sont beaux; mais jamais ou n'a pu dire d'une vieille femme qu'elle est belle.

Le Baron de Riedesel est arrivé à Naples de son voyage en Sicile & dans la grande Gréce, & m'a envoyé le commencement de son savant Journal, qu'en bon patriote il a écrit en allemand. Je ne regretterai pas la peine de le transcrire, pour le faire insérer quelque part, mais je ne sais où (1)?

Comme je suis maintenant occupé à corriger & à augmenter mon *Histoire de l'Art* pour la traduction

(1) Cet ouvrage a été traduit en françois & imprimé à Zurich chez MM. Orell, Gessner, Fuesslin & compagnie.

angloise qu'on doit en faire; & que je crois pouvoir donner enfin quelque chose de complet, je voudrois trouver un Libraire qui voulut entreprendre une seconde édition de cet ouvrage, pour laquelle je ferois passer, sans prétendre aucun salaire, un exemplaire bien corrigé; à condition néanmoins qu'on augmenteroit le nombre des planches, soit d'après l'ouvrage Italien, soit d'après les dessins que je fournirai. Si notre Fuessli pouvoit trouver son compte à cette entreprise, je le préférerois à tout autre; mais je ne veux pas lui en écrire moi-même, afin qu'il puisse dire librement sa pensée sur ce sujet. Je n'y gagnerai ni n'y perdrai rien, soit que cela ait lieu ou non: il est cependant nécessaire de songer à faire une seconde édition de cet ouvrage.

Je me trouve maintenant, comme vous pouvez bien le penser, à notre villa qui s'embellit de jour en jour. Un des derniers morceaux qu'on y a placé, est une tête colossale de Trajan de cinq palmes de haut, & qui a été conservée en entier, à l'exception du nez seulement.

Dans le grand ouvrage des vases de M. Hamilton, ce Ministre a fait insérer dans un endroit, par M. d'Hancarville (1), le passage suivant: « On

(1) On trouve un long détail de ce magnifique ouvrage dans le Journal de Gottingue de l'année 1778, N° 96, & 1770, N° 118. M. d'Hancarville, qui en est l'Editeur, pro-

» peut voir sur cet article ce que dit M. l'Abbé » Winckelmann dans le discours préliminaire de » l'excellent ouvrage qu'il vient de donner au » public, & qui a pour titre : *Monumenti anti-* » *chi inediti*. Nous renverrons souvent à cet » Auteur, parce que loin de pouvoir ajouter à » ce qu'il dit, nous sommes persuadés, qu'à » moins de le copier, nous ne pourrions pas » dire aussi bien que lui ; & nous pensons qu'é- » galement satisfaisant pour les Savans & les gens » de goût, son livre, qui contient ce qu'on a » écrit de plus solide & de mieux raisonné sur » l'art des Anciens, est aussi ce qu'on a fait jus- » qu'à présent de plus capable de perfectionner » celui des Modernes ».

---

sita peu de temps après la mort de M. Winckelmann de l'impression du second volume de cet ouvrage, pour rendre un hommage public à la mémoire de ce Savant à la maniere des Anciens. Sur une feuille séparée, ajoutée au titre, il a fait graver une grotte sépulchrale (*cel imbarium*) au milieu de laquelle on voit un sarcophage avec cette inscription :

D. M.
Joan Winckelmann
Vir. Opt. Amic. Cariss.
Pet. d'Hancarville
Dolens fecit
Orco Peregrino.

A côté du tombeau est assis un ami plongé dans le deuil & tenant un livre à la main.

Cet

Cet ouvrage dont toutes les planches ſont déja gravées, aura quatre volumes *in-folio*. On travaille actuellement au premier volume, & M. Hamilton m'en fait paſſer les planches à meſure qu'on les imprime.

Dieu vous conſerve en bonne ſanté, mon très-cher, juſqu'à ce que nous puiſſions nous revoir. Mes complimens ordinaires à nos Amis & à notre cher Von Mecheln.

LETTRE VII.

Au même.

Rome, le 8 Août 1767.

M. Ramire, un de nos Banquiers, m'a payé hier une lettre de change de quatre-vingt-huit ſéquins. Je vous en fais, ainſi qu'à tous nos Amis, mes ſinceres remercimens, & je ſouhaite qu'une ſi groſſe ſomme d'argent ne paroiſſe pas tout-à-fait mal employée. J'aurois voulu en mettre le prix moins haut, mais étourdi par les conſeils qu'on m'a donnés, j'ai été obligé de le porter à huit ſéquins.

Je ne puis vous écrire cette fois ſans vous faire un petit reproche. N'auriez-vous pas dû être le premier à me donner ſur le champ des

nouvelles de l'événement le plus heureux de votre vie? Moi, qui certainement ne ſuis pas le moins affectionné de vos Amis; moi, qui ai partagé avec vous mes peines paſſées; pour ne pas vous alléguer bien d'autres raiſons. Quoi! c'eſt de Bâle que j'ai dû apprendre l'heureux choix que vous avez fait, plutôt que de vous-même? Si cela ſe fait au bois vert que ſera-ce donc du bois mort? Quel pareſſeux ne ſerez-vous donc point quand vous aurez mon âge? Corrigez-vous, mon fils! tandis qu'il en eſt temps encore.

Pour donner toujours quelques nouvelles relations à vous autres Zuricois, quoique courbé & blanchi ſous le travail, je m'apprête déja à faire un voyage en Sicile avec un Deſſinateur pour faire deſſiner les plus beaux de ſept cens vaſes de terre cuite peints qui ſe trouvent à Catane. Suivant la permiſſion que j'en ai obtenue, je compte partir à la fin de Septembre pour Naples, & laiſſer mon Deſſinateur à Catane, pour y travailler pour moi, Peut-être auſſi n'irai-je pas plus loin que Siracuſe, mais que m'en revient-il de prendre tant de peine pour vous plaire, ſi vous ne voulez ſeulement pas me donner une ſeule fois de vos nouvelles?

La punition eſt prête, mon cher Paul. Le mauvais eſprit me tourmente déja de l'idée d'aller faire un voyage en Grece; & plus puiſſant encore que le démon même, M. de Riedeſel ne me laiſſe aucun repos. Je ſens que cette compagnie

eſt la meilleure que je pourrois demander à Dieu, *e da tutti quanti i Santi e Martiri;* j'oſe auſſi me flatter que perſonne ne peut faire ce voyage avec plus d'expérience & de connoiſſance que moi. Que dois-je donc faire? Vous deſirez de me voir bientôt; mais il ne vous ſera cependant pas déſagréable de me parler à mon retour. Nous diſcuterons cela plus au long à Naples. Je ſuis livré au combat & à l'incertitude, ainſi que le chantent les pieux Luthériens: « aidez moi, ô « Seigneur! aidez-moi, foible mortel! » Je crains beaucoup pour ma peau, que je voudrois volontiers vendre bien cher; & les Turcs ne font aucun cas de pareil cuir. Juſqu'ici mon deſſein a été d'en faire couvrir un *tamburo* antique, pour égayer votre bibliothéque, & de faire placer mon ſquelette à la porte avec deux crotales à la main. Vous voyez que je penſe à la mort. Vous ne ſerez pas non plus oublié dans mon teſtament.

Saluez de ma part votre frere & nos Amis, & cherchez à paſſer agréablement la vie.



LETTRE VIII.

Au même.

Rome, le 2 Janvier 1768.

DIEU vous accorde, & à votre charmante Amie, joie & plaisir, & dans le courant de l'année un fils, pour lequel je desirerois de vivre encore vingt ans à Rome, afin de lui montrer ce que j'aurois fait pour son pere, si la saison & les circonstances me l'eussent permis. Nous nous verrons, s'il plaît à Dieu, l'automne prochain; car j'espere lever les difficultés qu'on fera naître pour ce voyage. La permission de faire le voyage d'Egypte seroit moins difficile à obtenir, je crois, que celle d'aller à Berlin. Du moment que je saurai que vous avez trouvé à Berlin une personne intelligente *utriusque linguæ doctus*, qui veuille se charger de traduire mon *Histoire de l'Art*, je lui ferai passer les préliminaires de mes recherches. Je travaille sans relâche à cet ouvrage & avec beaucoup de plaisir; parce que je me flatte de pouvoir en faire quelque chose de parfait. Depuis quelque temps il ne s'est, pour ainsi dire, pas passé de jour que je n'aye eu le bonheur d'éclaircir le passage de quelqu'Auteur ancien propre à concourir à mon dessein.

Je saisis cette occasion pour vous prier de

faire agréer mes ſinceres remercimens à l'Auteur pindarique de mon éloge qui ſe trouve dans les fragmens ſur la littérature moderne de l'Allemagne; car comme je crois m'appercevoir par ſa maniere d'écrire qu'il eſt Suiſſe, j'ai tout lieu de préſumer qu'il ne vous eſt pas inconnu.

M. & Madame Hamilton doivent venir à Rome vers le commencement de Février; j'eſpere que le Baron de Riedeſel les accompagnera, au cas qu'il n entreprenne point le voyage de Conſtantinople.

Il doit paroître ſous peu en Hollande un volume *in*-4°. ayant pour titre : *De l'Uſage des Statues.* L'Auteur eſt le Comte de Guaſco, Chanoine de Tournai en Flandres, qui ſe trouve actuellement ici. Cet honnête homme n'avoit rien appris ni de moi ni de mon livre; & il penſoit d'après ce qu'il avoit lu ailleurs, qu'on ignoroit abſolument ce qu'il alloit nous dire. Maintenant qu'il a lu mon proſpectus, il ſe trouve tout-à-fait découragé ; car la plus grande partie de ſon ouvrage eſt déja imprimée.

Dieu merci, de tous les étrangers qui ſont à Rome je n'en connois pas un, ce qui me ſemble d'un aſſez mauvais augure pour les jeunes Artiſtes; mais j'y gagne, & je pourrai finir mon *Hiſtoire de l'Art* avant de partir.

Saluez de ma part tous nos Amis communs, particuliérement votre cher frere & le mien.

E nella buona grazia voſtra recomandandomi, reſto.



A M. VON MECHELN.

LETTRE I.

Rome, le 7 Septembre 1766.

RECEVEZ par cette lettre toute mon ame ! Imaginez-vous de m'y retrouver tout entier, tel que je vous ai accompagné de cœur & d'esprit, ô mon cher Von Mecheln, l'Ami de mes Amis, mais d'une nature bien supérieure ! C'est sur l'autel de l'amitié que je vous ai voué l'attachement qui m'unit à vous, & qui y entretiendra le feu le plus constant & le plus pur, sous la garde de la vertu. J'ai souvent eu lieu de douter, & avec raison, s'il y a de véritables amis, mais vous m'avez convaincu du contraire ; & je m'estime heureux d'être le vôtre.



LETTRE II.

Au même.

Rome, le 27 Septembre 1766.

Le ciel ne pourra jamais vous accorder plus de bonheur & de ſatisfaction que je vous en ſouhaite & que vous en méritez; car je vous compte parmi le petit nombre de perſonnes qui honorent notre nation & l'humanité. Après le pénible voyage que vous venez de faire, le repos va vous paroître plus doux encore dans les bras de l'eſtimable Amie; vos jours vont ſe paſſer dans de doux ſonges remplis d'images agréables, & votre mémoire reſſemblera à celle de la déeſſe Junon chez Homere. De même qu'une tendre mere ſuit des yeux un fils qui la quitte, mon cœur & mon eſprit vous ont conduit d'un lieu à l'autre, & j'ai franchi à vos côtés le ſommet des Alpes, que le deſir de vous revoir ne me fera plus regarder déſormais que comme de ſimples collines. Vivez heureux, mon Ami. Saluez l'Amie de la part de votre.

P. S. Cavaceppi vient d'acheter trois Caryatides de onze palmes de haut, bien conſervées, qu'on a trouvées, il y a quelque temps, dans un côteau des vignes au-delà de *Capo di bove.* Jenkins a

acheté les deux beaux Candelabres du palais Barberini; mais le devoir de ma charge exige que je m'oppoſe à cette vente faite à un Etranger par mes Supérieurs. Mon portrait ne peut pas, mon Ami, être placé devant mon ouvrage, car on regarderoit cela, & avec raiſon, comme une folle vanité de ma part, vu que j'en ſuis moi-même l'Editeur.



LETTRE III.

Au même.

Rome, le 14 Décembre 1766.

PUISQUE Dieu vous a rappellé des portes de la mort, nous allons tous deux recommencer une nouvelle vie; moi en partant d'ici pour aller vous voir, lorſque j'aurai fini mon ouvrage, qui doit paroître au mois de Janvier. Dix enfans de Roi ne valent pas à mes yeux un ſeul Citoyen libre de Baſle, Artiſte & mon Ami. Votre patrie même, ô mon Ami, ſi elle conſidére votre mérite perſonnel, ſans parler de vos talens dans l'art, doit ſe féliciter de poſſéder un homme tel que vous. Je vous rendrois moi-même un hommage public ſi j'avois le temps de penſer. Comme Dieu

vous comble aujourd'hui de bonheur & de ſanté, n'accuſez pas le pays au-delà des Alpes, mais attribuez plutôt votre maladie à votre négligence à vous garantir des grandes chaleurs; & ſongez à faire, dans deux ans, un ſecond voyage avec notre Amie. Je ferai alors votre guide. Mais je ne dois pas vous en dire davantage; car ce ſera alors que j'éleverai un monument à mes Amis en Suiſſe. Avant qu'il ſe paſſe un mois, je vous répéterai plus au long ce que je ſuis obligé de ne vous dire aujourd'hui qu'en paſſant. Je ſalue mille fois l'Amie & M. Rhyner, votre Ami.

P. S. Comme mon ouvrage des *Monumenti* doit paroître à la fin de Janvier; j'attends votre avis ſur ſon expédition.

LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 21 Janvier 1767.

M. le Conſeiller Reifſtein m'a remis votre agréable lettre, & m'a aſſuré en même-temps de bouche que vous étiez rendu à la vie, ce qui joint à l'eſpérance de vous revoir, ainſi que la patrie, m'a de même donné une nouvelle exiſtence; d'autant plus que mon travail me permet

enfin de respirer librement, car il y a déja vingt feuilles de mon ouvrage d'imprimées, ce qui suffit pour en donner une idée. Les planches sont déja au nombre de deux cents vingt-sept; & l'on m'assure que je ne pourrai pas donner cet ouvrage à moins de huit séquins. Je sens bien que le grand nombre de planches pourra effrayer, & je voudrois pouvoir le donner pour sept séquins à mes Amis, ainsi que j'en ai fixé le prix pour les trois exemplaires qui vous sont destinés. L'ouvrage composera deux volumes *in-folio*. J'ai commencé déja à rassembler des matériaux pour un troisiéme volume, lequel sera, à ce que j'espere, plus magnifique encore. Vous avez sans doute déja vu mes *Remarques sur l'Histoire de l'Art* qui ont parues à la foire de la nouvelle année?

On parle de nouveau en Allemagne de m'appeller sous peu à Berlin. Mais que le ciel daigne me conserver toujours la liberté dont je jouis ici plus que jamais, depuis que j'ai renoncé tacitement à la bibliothéque du Vatican, où je n'ai pas remis le pied.

J'espere pouvoir faire partir l'ouvrage dans trois semaines d'ici. Les complimens de l'Ami à l'Amie, & quelque chose de plus, si vous voulez, ce dont je voudrois bien être moi-même le témoin. Notre digne Ami Rhyner est compris dans ces vœux. Je donnerois volontiers dix années de ma vie, si le ciel vouloit m'accorder le bonheur de reposer

ma tête dans le sein de l'amitié à Basle; desir qui ne me sort de l'esprit ni le jour ni la nuit. Je suis pour jamais.

LETTRE V

Au même.

Rome, le 8 Avril 1767.

A son cher Ami Von Mecheln
SALUT;
de la part de Jean Winckelmann.

JE vous enverrai, mon cher Ami, la semaine prochaine, par Zurich, les trois exemplaires que vous demandez, avec les autres livres. La gravure de l'Antinous m'a arrêté, mais elle sera prête dans deux jours. Après avoir fini mon pénible travail, j'ai été passer trois semaines chez la Princesse Albani à Porto d'Anzio, sur le bord de la mer, où j'ai joui pleinement de moi-même; & je suis, pour ainsi dire, déterminé d'aller après Pâques passer quelques jours à Naples; ce qui me donnera peut-être occasion de publier un nouvel ouvrage sur les dernieres découvertes; j'ai même déja des dessins fort corrects des édifices de Pompeii. J'ai commencé à faire travailler au troisiéme volume des *Monumenti inediti.*

Mes *Remarques sur l'Histoire de l'Art* ont-elles

obtenues votre approbation ? Je n'ai pas encore vu cet ouvrage imprimé.

J'apprends qu'un Profeſſeur Allemand a écrit ſur l'Art chez les Anciens : c'eſt une maladie dont il me ſemble que les Allemands commencent à être attaqués : ces ignorans Ecrivaſſiers feroient mieux de s'occuper de la logique & de la méthaphyſique, ou bien de tout autre choſe.

Mille complimens à l'aimable Amie, ainſi qu'à l'Ami & à ſon Ami. Le temps deſiré du voyage d'Allemagne approche ; car c'eſt en revenant que je compte paſſer par Baſle. Maron, qui fait mon portrait pour l'envoyer à Berlin, de même que Reiffſtein, qui copie actuellement au paſtel un tableau du Corrége qu'on a découvert depuis peu, vous ſaluent l'un & l'autre, ainſi que Cavaceppi.



LETTRE VI.

Au même.

Rome, le 12 Mai 1767.

J'AI reçu votre agréable préſent par M. Hamilton, & je reçois aujourd'hui votre lettre du 20 Avril, à laquelle je vais répondre ſur le champ, pouſſé par l'amour que j'ai pour vous, & ſuivant

ma coutume avec tous mes chers libres Citoyens de la Suiſſe ; d'autant plus que j'embraſſe d'avance en idée ces bons Amis , & ſur-tout mon cher Von Mecheln ; car je compte de faire dans neuf mois d'ici le voyage d'Allemagne. Il me ſemble que je jouis déja avec vous de la tranquillité, en faiſant le plan du troiſiéme volume de mon ouvrage, qui paroîtra avec toute la magnificence poſſible. car parmi cent monumens inconnus, j'en ai choiſi environ trente, & je ne paſſerai pas le nombre de cent; parmi ceux-ci ſe trouve mon beau camée, repréſentant l'aventure la plus ſinguliere qu'on connoiſſe. Je ne me ſouviens pas bien ſi je vous l'ai montré. Vous recevrez deux exemplaires de mon ouvrage qui m'ont été payés par notre digne Reifſtein. Le prix en eſt cher ; mais je me flatte que ceux qui entendent la langue dans laquelle il eſt écrit ne regretteront point leur argent.

Pour ce qui eſt de l'Ami qui deſire de voir l'Italie, je ne ſais quel conſeil lui donner, d'autant plus que j'ai renoncé à toute correſpondance en Allemagne, à l'exception de celle de M. de Stoſch. Il ne ſeroit pas raiſonnable non plus d'en charger un autre, parce qu'il eſt inutile de jetter un ſimple coup-d'œil ſur Rome ; car c'eſt ainſi que j'appelle le ſéjour d'un mois dans cette ville. On peut voir tous les autres pays & s'y amuſer, mais celui-ci veut être étudié. Je me ſuis trouvé moi-même

plusieurs années avant mon voyage dans les mêmes circonstances, jusqu'à ce que j'ai enfin abandonné mon sort à la fortune. Après plusieurs difficultés vaincues, je suis enfin parvenu, en quittant la bibliothéque du Vatican, à jouir de la liberté après laquelle j'avois toujours soupiré, & à goûter un bonheur que je ne saurois trouver dans aucun autre lieu du monde : de sorte que je n'envie le sort de qui que ce soit. Vous pouvez bien concevoir d'ailleurs, mon Ami, que je ne puis contribuer en rien à l'accomplissement de ce souhait. Si cependant il veut venir & s'il pense à m'employer, il doit se rendre ici avant l'hiver prochain; parce que j'ai arrêté mon voyage pour le commencement de Mars.

On travaille à une traduction angloise de mon *Histoire de l'Art*, pour laquelle je change entiérement plusieurs chapitres. Je suis.



LETTRE VII.

Au même.

Rome, le 8 Août 1767.

J'ai fait la lecture de votre agréable lettre en buvant un verre de vin de Syracuse que le Baron de Riedesel m'a envoyé à son retour de Sicile, dont je ferai imprimer le voyage à Zurich.

Je vous ſouhaite beaucoup de bonheur avec votre nouveau bâtiment que j'eſpere trouver achevé; parce que mon étoile, à laquelle je ne puis réſiſter, me conduira peut-être dans la Grece avec cet Ami. Jè me repréſente plus le mauvais que le bon côté de ce voyage; cependant le malin eſprit met toujours le plus grand poids dans le mauvais baſſin de la balance: cela ſera décidé à Naples, où je vais me rendre avec un Deſſinateur que j'ai pris à mes gages, pour paſſer enſuite en Sicile, où je veux lui faire deſſiner les plus beaux vaſes de terre cuite peints, dont il y en a près de ſept cents à Catane. Je m'en retournerai peu de jours après, pour y laiſſer travailler pour moi ce Deſſinateur.

Si je ne fais pas maintenant ce voyage, je ne pourrai jamais le faire. En attendant je travaille, ſans quitter un ſeul moment ma belle chambre, à une nouvelle édition de mon *Hiſtoire de l'Art* en deux volumes *in*-4°., ornée de nouvelles planches, que je ferai imprimer à mes propres frais, ſi quelqu'un veut m'aider à cela en Allemagne. On le fera traduire enſuite en anglois. Je n'ai pas encore reçu moi-même les remarques ſur cet ouvrage; mais ſans cela même il peut-être regardé comme tout-à-fait nouveau.

Je dois enfin ſonger à me remettre un peu de ce long travaille, ſoit par un voyage chez vous ou chez les Turcs, afin que je n'aye pas à re-

gretter le temps qui me reste encore à vivre. Loin des honneurs & du lucre, je voudrois terminer ma vie dans ce pélerinage; cependant je mourois à regret si je n'avois pas fini mon ouvrage des anciens monumens. Que le ciel en décide ! Nous ne sommes qu'une ombre du néant, dit Sophocle, & les longues délibérations sont inutiles pour quiconque comme moi est libre & n'a rien à perdre.

Mille complimens à l'heureuse Amie, ainsi qu'à l'Ami hors de la maison & dans la maison, de la part de celui qui sera éternellement.



LETTRE VIII.

Au même.

Rome, le 12 Décembre 1767.

DANS le devoir que je veux rendre à mes Amis à la prochaine révolution de l'année, est principalement compris celui que je vous dois, & qui consiste à vous renouveller les sentimens de plaisir & de satisfaction que je trouve à cultiver notre amitié, à vous assurer de sa constance de ma part, & à faire des vœux, dont le plus ardent est celui de vous voir.

Il y a environ quinze jours que je suis de retour

tour de Naples, après y avoir passé deux mois, pendant lesquels j'ai fait ma paix avec tout le monde. J'ai reçu de la cour un meilleur accueil que je n'avois osé m'en flatter, ce qui m'a engagé à remettre mon voyage en Sicile jusqu'au printemps prochain. Comme je ne dépendois de personne à Naples, j'ai eu tout le loisir de voir cette ville à mon gré. J'y ai examiné, observé & dessiné beaucoup de choses qui paroîtront en son temps; car je n'ose encore rien publier sur cela, pour ne pas m'y fermer à l'avenir tout accès.

J'ai trouvé dans cette ville notre cher Riedesel, qui m'a accompagné, pour ainsi dire, par-tout; j'espere de le voir ici pour le carnaval, après quoi je me rendrai à Porto d'Anzio à la mer, pour m'y occuper de la traduction françoise de mon *Histoire de l'Art*, que j'ai augmentée de moitié & beaucoup corrigée, (que pensez-vous de cela?) pour faire ensuite imprimer ici cet ouvrage à mes frais avec de grandes planches nouvelles. Car je ne puis le faire paroître en allemand, à cause du privilége de Walther. Comme je pense que le monde perdroit quelque chose si cet ouvrage n'étoit pas publié, je dois y employer toute ma patience.

Le Roi de Prusse fait acheter ici toutes les statues qui sont à vendre; on vient d'en faire partir depuis peu vingt-sept, & Cavaceppi travaille encore à d'autres.

Mon Cardinal vient d'augmenter ſa villa de bâtimens & d'ouvrages nouveaux, parmi leſquels ſe trouve un petit obeliſque d'environ vingt-quatre palmes, qui ſera placé ſous peu à l'endroit qui lui eſt deſtiné.

Je ne connois aucun des Voyageurs qui ſe trouvent actuellement ici; & j'en conclus qu'il n'y en a aucun qui mérite d'être connu de moi.

On attend à tout moment Madame Mengs qui revient d'Eſpagne avec cinq de ſes filles & un fils. J'en ignore la cauſe; car il y a deux ans que notre correſpondance a été de nouveau ſuſpendue.

P. S. L'honnête Reifſtein vous fait faire ſes complimens. J'envie la grande vertu de cet homme!



LETTRE IX.

Au même.

Rome, le 31 Janvier 1768.

J'AI reçu votre lettre, laquelle m'a été bien agréable, mais dans le moment que je veux vous écrire, je la cherche en vain dans mes papiers; ce que je vous marque pour m'excuſer d'avance en cas que j'oublie de répondre à quelqu'article eſſentiel.

Je vous remercie d'abord ſincérement du jugement d'un Ami anonime que vous m'avez fait paſſer; car ce ne peut-être qu'un Ami, puiſqu'il accorde tant à l'amitié; ce doit auſſi être un Suiſſe, autant que je puis en juger par ſa maniere d'écrire. Quoiqu'il en ſoit, ſes louanges ſont délicates & bien penſées, ſoit qu'elles ſoient fondées ſur la vérité ou non. Si vous connoiſſez cet Auteur pindarique, je vous prie de lui en témoigner ma reconnoiſſance.

Vous attendez, je crois, le voyage du Baron de Riedeſel en Sicile & dans la grande Grece. Il y a long-temps que je l'aurois fait partir, ſi M. Fueſſli, à qui je l'ai propoſé, avoit daigné me donner quelque réponſe ſur cela, ce que la choſe mérite bien; d'autant plus que l'Auteur & moi ne ſommes guidés par aucune vue d'intérêt. Je ferai partir ce manuſcrit avec les deux deſſins pour vous, & l'on pourra le faire remettre à M. Fueſſli.

Pour ce qui eſt de mes *Monumenti*, je ne puis pas eſpérer d'en avoir un grand débit : c'eſt un livre qui ne ſe vendra bien que dans dix ans d'ici. En attendant j'en donnerai volontiers le onziéme exemplaire au Libraire qui m'en fera vendre dix, & le dixiéme pour neuf.

Mon *Hiſtoire de l'Art*, à laquelle j'ai travaillé conſtamment à Naples & ici, ne peut pas être imprimée en allemand, parce qu'elle ne pourroit

pas paroître à la foire de Francfort, à cause du privilége de Walther; & ce qui ne peut être produit à cette foire, ne doit pas s'attendre à un grand débit. D'ailleurs quand on trouveroit même chez vous quelque Libraire qui voulut se charger de cette entreprise, je pourrois tout au plus espérer le salaire d'un copiste. Il faudra donc, autant que je puis le prévoir, que j'en fasse l'impression à mes frais & risques.

Mais il n'y a point de ville où l'on pourroit mieux en faire une traduction en françois qu'à Berlin; & j'attends réponse si l'on y a trouvé un homme en état de se charger de cette entreprise à mes dépens. Je pourrois bien en faire moi même une traduction libre, & j'y ai même déja commencé; mais malgré toute ma patience, je ne m'en sens pas encore assez pour cette espéce de travail.

Dès que j'aurai reçu quelque réponse sur ce sujet, je ferai des préparatifs pour mon voyage d'Allemagne, dont la permission sera difficile à obtenir. Cette résolution sera cependant suspendue s'il est vrai, comme on le dit de nouveau, que l'Empereur accompagnera la future Reine de Sicile jusqu'à Livourne, & delà à Naples par mer, & qu'à son retour il doit venir à Rome. Si cela a lieu, contre mon attente, je devrois passer l'hiver en Allemagne. Le temps nous apprendra ce qui en est.

Je crois vous avoir mandé dans ma précédente

que je ſuis très-content du travail de Franchi. Je préfére la tête de ſon Apollon à celle que Cavaceppi à faite lui même pour le Prince d'Anhalt. Vous pouvez donc, mon Ami, vous réjouir d'avance de recevoir deux très-beaux ouvrages.

Pour en revenir à mon voyage, je dois vous dire que je verrai mes Amis en Suiſſe en allant en Allemagne, ſi l'arrivée de l'Empereur m'oblige à partir tard; mais ſi je puis me mettre en voyage plutôt, ce plaiſir ſera reculé juſqu'à mon retour en automne. Il eſt certain du moins que j'ai réſolu de voir cette année l'Allemagne & la Suiſſe.

De tous les étrangers qui ſe trouvent à Rome, je n'en connois Dieu merci aucun; & les Allemands même ne demandent pas à me voir.

Je ſuis, &c.



LETTRE X.

Au même.

Rome, le 2 Mars 1768.

J'AI laiſſé paſſer un jour de poſte avant de répondre à votre chere lettre du 29 Janvier, parce que j'ai été fort tourmenté de vertiges que j'ai depuis deux ans, & qui m'avertiſſent de ſonger à l'autre monde & à ne point faire de grandes entrepriſes :

cela m'engage auſſi à moins fatiguer mes yeux qu'autrefois.

Pour ce qui regarde d'abord mon voyage, il ſera reculé juſqu'à l'année prochaine, à cauſe de l'arrivée du grand Duc & de la grande Ducheſſe, qui comme on l'aſſure, doivent venir ici incognito dans la compagnie de l'Empereur : ce qui doit avoir lieu pour la fin du mois de Mai; & quand le ſéjour de cette illuſtre compagnie ici ne feroit que de quinze jours, mon voyage ſe trouveroit abſolument reculé par-là. Cela ſeroit auſſi un grand chagrin pour le Cardinal.

Je vous remercie beaucoup de la peine que vous avez priſe pour la traduction de ma nouvelle *Hiſtoire de l'Art*, & pour ſon impreſſion; je prévois néanmoins beaucoup de difficultés dans cette entrepriſe. Car il faut d'abord que je tranſcrive entiérement cet ouvrage, ce que j'ai déja commencé : qui eſt-ce qui me payera cette peine? De plus il me paroît abſolument néceſſaire que cette édition ſe faſſe ſous mes yeux, parce qu'il y a des choſes que d'autres ne peuvent pas ſavoir; mais ſur-tout à cauſe des preuves & des citations grecques; car dans ce nouvel ouvrage, j'ai éclairci & rétabli plus de cent Auteurs anciens; enfin je trouverois mon profit réduit au ſimple ſalaire de Copiſte; car le plus haut prix que le Libraire voudroit ſans doute m'en donner, feroit de trois ſéquins la feuille imprimée, que Walther m'en

a payé. De plus, la table des matieres demande que je préside moi-même à l'édition. J'espere trouver un Traducteur à Berlin; mais pour me mettre en garde contre toute surprise, je ferai partir mon manuscrit sans aucune reconnoissance : Dieu seul peut me garantir d'être dupe en ceci.

Quant à l'allégorie des funérailles, on pourroit placer à côté des faisceaux une corne d'abondance; je ne voudrois pas les mettre sur la balance, à cause que cela ne se trouve pas ainsi sur les anciens monumens qui représentent l'un & l'autre séparément. Au reste les faisceaux ne sont jamais liés ensemble par des branches de laurier, mais dans quelques-uns un seul rameau en sort par le haut, ainsi qu'on le voit à la page 234 des *Monumenti.* Comme dans plusieurs faisceaux les haches se trouvent sans fourreau, ainsi qu'on les portoit hors de Rome & à la guerre; & comme les Grecs, de même que les Romains, couvroient d'une enveloppe de cuir leurs casques & leurs boucliers, on peut représenter de même les haches pour désigner la douceur dans les punitions; d'autant plus que c'est un tombeau pour des Citoyens libres, où les faisceaux doivent être sans hache, ainsi qu'on les portoit dans Rome même.

J'ai fait partir avec les deux dessins pour vous, le manuscrit de la propre main de M. de Riedesel. Comme je n'ai pas eu le temps de parcourir & de corriger tout cet ouvrage, ainsi que je l'avois com-

mencé par les premieres feuilles, je laiſſe ce ſoin à l'Editeur même ou à quelque plume qui en ſoit capable; ce que l'Auteur, ainſi que moi, abandonnons au choix d'un homme d'eſprit.

Cependant le titre doit reſter tel que je l'ai donné, ſans y rien changer. Si l'on veut y joindre une préface, on pourra y expoſer la reconnoiſſance que nous devons à l'Auteur, mais ſans le nommer. Il eſt prêt à s'embarquer à la premiere occaſion pour Smirne. Le format en doit être *in-octavo*.

M. Fueſſli doit toujours avoir la préférence de l'imprimer, ſi cela lui convient, comme je l'ai appris par des perſonnes tierces; ſinon, nous laiſſons le manuſcrit à votre diſpoſition. Je ne demande pour moi que quelques exemplaires, dont j'en ferai parvenir à l'Auteur qui eſt au Levant. Nous n'exigeons rien d'autre du Libraire, ſinon qu'il en faſſe paſſer ſous une même enveloppe deux exemplaires francs de port juſqu'à Leipſig; l'un pour le Prince d'Anhalt-Deſſau, l'autre pour M. Muzell-Stoſch à Berlin.

La ſouſcription de l'ouvrage de M. Hamilton eſt de ſeize *uncie* de Naples; l'*uncia* eſt de trente-deux carlins. Le premier volume a paru; le ſecond ſera publié au commencement de Mai, & les planches des quatre volumes ſont toutes finies; ce dont je ſuis témoin oculaire. Saluez & embraſſez de ma part l'eſtimable Amie, ainſi que l'Ami. Je ſuis de cœur, d'eſprit & d'ame.

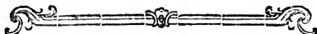
LETTRE XI.

Au même.

Rome, le 30 Mars 1768.

DEUX mots que j'ai ſeulement le temps de vous écrire aujourd'hui, vous tiendront lieu, j'eſpere, d'une longue lettre; car je vous annonce mon départ pour l'Allemagne, qui eſt fixé au 8 Avril prochain, dans la compagnie de M. Cavaceppi; je compte par conſéquent me trouver chez vous au plus tard en automne dans toute la joie de mon cœur. Mandez cette nouvelle à nos Amis communs à Zurich. Je vous recommande le voyage de mon Ami en Sicile & dans la grande Grece, comme mon propre ouvrage. Je n'attends donc de vos nouvelles qu'à Berlin, où je ne ſerai qu'à la fin de Juin au plutôt, car je trouverai mon cher Stoſch à Deſſau, pour partir avec lui pour Brunſwic & pour Hanovre, & delà je me rendrai à Berlin, où je diſpoſerai de la traduction de mon *Hiſtoire de l'Art.* En attendant le plaiſir de vous revoir dans la chere patrie, je demeure, après avoir ſalué l'Amie & l'Ami, juſqu'à la mort.





A M. LE DUC

DE LA ROCHEFOUCAULD.

Rome, le 27 Avril 1767.

JE commence à respirer, Monsieur le Duc, & je profite du premier moment de loisir dont je puis disposer pour reprendre notre correspondance épistolaire sur les antiquités.

On vient de découvrir dans une villa, située derriere le *Monte Testaccio*, une chambre de quinze palmes de longueur, dont le pavé est d'une mosaïque fort belle : mais malheureusement cette mosaïque a été réparée grossiérement avec des morceaux de marbre blanc fort irréguliérement assemblés. C'est visiblement l'ouvrage des bas siécles. Pour parvenir à cette chambre, il a fallu percer & déblaier une épaisseur de dix palmes de débris de tuiles & de pots cassés dont vous savez que le *Monte Testaccio* est composé. Tous ces détails me paroissent précieux, non seulement en ce qu'ils peuvent servir à appuyer le sentiment de ceux qui sur un médaillon d'Adrien, trouvé le siécle passé en creusant une cave sous ce mont,

ont jugé qu'il n'a été formé que du temps des Empereurs du troisiéme siécle; mais encore en ce qu'ils peuvent autoriser à soutenir que ce mont est d'une date bien postérieure, puisqu'il recouvre des habitations nobles, & des habitations réparées si grossiérement, que cela porte bien l'empreinte des siécles des derniers Empereurs.

Voici une nouvelle découverte que je crois très-intéressante. En démolissant l'automne passé l'enceinte d'une villa hors la porte Latine, on trouva qu'elle étoit formée par un amas considérable de fort beaux bas-reliefs en terres cuites, entre lesquels je distinguai trois impressions semblables qui représentoient Argus travaillant à la construction du navire des Argonautes, & Minerve assise déployant les voiles & les attachant aux antennes avec le secours de Typhis, Pilote de ce navire. J'ai fait graver ce monument sur le frontispice du premier volume de mon ouvrage, Le Cardinal Alexandre Albani a fait l'acquisition de ce morceau précieux. Vous connoissez, Monsieur le Duc, mon respectueux attachement.





A M. DESMAREST.

LETTRE I.

Rome, le 14 Juillet 1766.

DEPUIS votre départ de Rome, très-cher Ami, je tâche de me consoler de votre absence en pensant aux projets de voyage que nous formions ensemble dans nos momens de loisir. Un Anglois que vous avez connu ici, nommé Villebrain, a fait le voyage de la Sicile, accompagné d'un habile Architecte Ecossois, M. Byres. Ces deux Voyageurs n'ont eu en vue que les antiquités qu'ils ont recherchées avec soin à Corneto dans le pays des anciens Tarquiniens : ils ont pénétré dans l'intérieur du pays pour rechercher les vestiges de l'ancienne Enna, mais ils n'ont trouvé qu'une tour quarrée bâtie par les Sarrasins.

Je n'ai pas perdu de vue votre belle distinction des deux especes de basalte, avec les caracteres précis que vous m'avez si bien expliqués pendant votre séjour ici. J'ai eu occasion de suivre tous les échantillons que nous en avons dans les belles collections de Rome, avec un Prince qui voyage

en Italie avec son Mentor. Celui-ci sur-tout y a donné tous ses soins, & je ne doute pas que l'application qu'il fera de vos principes ne continue à le satisfaire. Lorsque je lui montrai les deux urnes du collége Clémentin, où vous m'aviez fait voir bien en détail les caracteres de votre distinction des deux especes de basalte, il saisit ces caracteres avec une facilité extrême.

Plus je réfléchis sur l'usage que vous avez fait de Norden pour démontrer que le passage de Strabon n'a pour objet que des monumens antiques & des tombeaux, & non des carrieres de basalte, comme l'avoit cru faussement Agricola, plus je trouve que vous avez fait une heureuse découverte en antiquité. Lisez Pococke, il ne vous dit rien à ce sujet; & véritablement tous les Voyageurs répétent ce que d'autres ont dit, mais les difficultés, mais les points importans, indécis, ils les laissent & passent par-dessus.

A propos d'Agricola vous aviez raison de me dire qu'il entendoit bien la minéralogie de son temps; mais que comme Commentateur de Pline, c'est un Ecrivain ami des hypotheses sur lequel on ne peut guere compter: témoin tout ce qu'il a dit & imaginé sur le basalte des Anciens (1).

(1) Voyez le Mémoire de M. Desmarest sur le Basalte, troisiéme partie, dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, pour l'année 1773, page 599.

Je reviens maintenant à notre recherche ſur le porphyre. J'ai enfin retrouvé le paſſage d'Ariſtote dont je vous parlois, où ce Rhéteur fait mention des carrieres de cette pierre qui ſe trouvent dans l'Arabie, & je vous en envoye la citation préciſe: *Orat. Ægypt. Tome III. opp. page 587. Edit. Paul. Steph.* Vous verrez par ce paſſage que cela n'empêche pas qu'on n'en ait trouvé auſſi en Egypte, comme vous penchiez à le croire.

J'ai mis à part pour vous un très-bel échantillon de porphyre que je vous enverrai à la premiere occaſion. Je ſuis de cœur & d'ame, mon bon Ami, tout à vous.

P. S. Le Cardinal Alexandre Albani doit recommencer l'automne prochain à faire fouiller dans l'iſle Farneſine près de la Storta. C'eſt là qu'il a trouvé ces antiquités dont vous faiſiez tant de cas & avec grande raiſon. Vous vous ſouvenez de ces aſſemblages de petits tubes de verre qui compoſoient des pavés de pluſieurs chambres au lieu de moſaïque. On a nétoyé toutes ces pieces avec ſoin, & l'on diſtingue très-bien les petits tubes creux intérieurement & de différens diamètres avec une loupe. Un de ces aſſemblages forme un Paon avec des couleurs ſi artiſtement nuées, que jamais la moſaïque ordinaire ne pourra atteindre à cette préciſion. Le Cardinal Alexandre Albani a formé le projet de faire exécuter un travail de moſaïque ſemblable à ces piéces antiques,

& d'après l'idée qu'il en a pris en les étudiant avec soin. Le sujet du premier essai seront les Déesses des saisons ou des heures que vous avez vues dans la villa Borghese. Au moyen des préparatifs que fait le Cardinal, je ne doute pas qu'il ne parvienne à imiter ce travail antique.

LETTRE II.

Au même.

Rome, le 5 Septembre 1766.

Je m'occupe toujours des arrangemens qui décideront mon voyage à Paris. Je le souhaite par plusieurs motifs, & sur-tout par le desir que j'ai de revoir votre aimable Duc (1) & son compagnon de voyage; mais je suis encore retenu par l'impression de mon ouvrage sur les *Monumenti inediti.* Sans cet embarras j'aurois accompagné un de mes Amis dans son voyage de la Sicile & de la grande Grece : cet Ami éclairé est M. le Baron de Riedesel dont je relis ici l'ouvrage, que je me propose de donner au public. Je voudrois bien que le voyage d'Egypte qu'il médite de faire

(1) M. le Duc de la Rochefoucauld.

aussi put se réaliser sur le plan que nous faisions ensemble; mais il faudroit qu'un grand Roi, comme le Roi de France, n'épargnât pas les frais & la protection qu'il peut procurer aux Savans qui se chargeroient de revoir ce pays. Car Pococke & le superficiel Capitaine Norden peuvent bien amuser des lecteurs oisifs, mais ne satisfont sur aucun point les Savans. Il feroit nécessaire, comme nous le disons, de faire voyager ensemble des Antiquaires & des Naturalistes avec un ou deux Dessinateurs. Un seul homme ne peut pas remplir cette tâche. Je voudrois même deux Savans dans chaque genre de connoissances. Sans cela tout ce qu'on dira de ce pays si intéressant ne portera que sur des bases fragiles ou mal assurées. Comme la chronologie, comme l'antiquité, comme les arts gagneroient à un pareil voyage; sans compter le plaisir de ceux qui feroient ces recherches en tout genre. J'insiste encore sur un point important : je voudrois que tous les Voyageurs se préparassent à ce beau travail par un séjour au moins d'un an à Rome. Cette étude préliminaire me paroît nécessaire pour être plus proche des grandes choses qu'on verroit en foule dans l'Egypte quelque part qu'on portât ses pas. Vous vous souvenez que vous me disiez souvent que la premiere impression des objets produisoit sur nous un sentiment dont il falloit se débarrasser pour les bien voir, c'étoit l'admiration qui est toujours un peu sotte.

Les

Les Voyageurs préparés par des objets analogues entrent tout de ſuite en diſcuſſion, & les réſultats de leur examen en ſont toujours plus juſtes & plus aſſurés. Ah ! quand eſt-ce que pourra ſe réaliſer ce beau projet ?

En attendant je vais vous parler d'une de ces pierres venues d'Egypte qu'on appelle *Breccia d'Egitto*, & dont la découverte chez M. Cavaceppi vous fit tant de plaiſir, parce que vous trouviez tous les cailloux roulés du Nil raſſemblés dans ces eſpeces de poudings. Le Cardinal Alexandre Albani qui aimoit tant à vous entendre parler de cette brêche, a eu le plus grand plaiſir d'en trouver ces jours derniers un aſſortiment entier, compoſé d'une ſtatue, de deux colonnes & d'une conque ou taſſe de dix palmes. La ſtatue eſt aſſiſe & d'une proportion plus grande que nature. Elle repréſente un Roi priſonnier; la tête, les mains & les pieds, qui étoient nuds & de marbe blanc, manquent à la ſtatue, mais ils ſeront bientôt reſtitués. Le Cardinal fait conſtruire dans ſon Muſeum une chambre qu'il deſtine à recevoir ces monumens lorſqu'ils ſeront bien reſtaurés. Je me ſuis occupé fort ſouvent à voir travailler cette pierre à laquelle on donne un beau poli. Comme elle ſurpaſſe en dureté le porphyre même, on la travaille d'une maniere particuliere, dont je parlerai dans la ſeconde édition de mon *Hiſtoire de l'Art*. La ſtatue eſt peut-être l'unique au monde, on la

trouva dernierement dans un coin de la villa Medicis, & l'on n'en avoit fait jusqu'ici aucun cas, non plus que de la matiere. Il n'y a personne, excepté le Cardinal, qui veuille faire la grande dépense qu'exige le poli de la pierre. Il a fallu tout l'enthousiasme que vous aviez inspiré au Cardinal sur cette matiere, pour le soutenir contre les obstacles qu'il rencontre : c'est ainsi que par de petits monumens égyptiens nous nous consolerons peut-être de ne pas voir l'Egypte.



LETTRE III.

Au même.

Rome, le 3 Novembre 1766.

J'AI reçu, mon cher Ami, votre derniere lettre par laquelle vous prétendez me réconcilier avec le Capitaine Norden; non pas avec ses descriptions, mais avec les vues des côtes du Nil qu'il nous a conservées : je commence à croire, comme vous, qu'il y a plus à profiter pour un Naturaliste en examinant ces vues qu'en lisant les légeres descriptions qu'il y a jointes. Ce que vous m'apprenez m'explique bien pourquoi les vues sont infiniment préférables aux descriptions. Vous avez raison de regret-

ter l'ouvrage du Jésuite (1), dont ces vues faisoient partie. La Société a toujours persécuté les gens de mérite qui se trouvoient dans son corps, comme ceux qui ne lui appartenoient pas, quand les uns & les autres ne concouroient point à ses projets d'ambition.

J'ai suivi avec soin ce que vous me dites des cataractes du Nil, toujours d'après les vues du Capitaine Norden; & je suis parfaitement de votre avis sur la cause de ces cataractes si bien décrites par Séneque. Votre lettre ne fait qu'augmenter mes regrets au sujet de l'Egypte; mais enfin vous savez suppléer à ce voyage projetté, autant qu'il est possible de le faire, puisque vous me décrivez la côte orientale du Nil à-peu-près comme si vous eussiez fait le voyage de Sienne au Caire.

M. le Duc de la Rochefoucauld m'a fait présent de la traduction françoise de l'*Histoire de l'Art*. En plusieurs endroits le Traducteur a mal rendu mes idées; mais je vous avouerai que j'ai peut-être mêlé un peu trop d'amertume à mes critiques que je crois justes. Seroit-ce l'effet de la prévention que j'avois conçue, je ne sais par quels motifs contre la nation françoise; prévention que je reconnois maintenant, parce que vous & M. le

---

(1) Le Pere Sicard. Voyez ce qui est dit de l'ouvrage de ce Jésuite dans le Journal des Savans du mois de Mars de l'année 1781.

Duc m'avez détrompé. Le ſeul François, au reſte, qui perſonnellement ait lieu de ſe plaindre de moi, eſt M. Watelet; mais je tiens à mes principes, en convenant avec vous que M. Watelet eſt un homme aimable qui cultive les arts avec toutes les diſpoſitions qui peuvent donner une certaine autorité à ſes jugemens, ainſi qu'aux ſyſtêmes qu'il a formés ſur la Beauté. Je le diſtinguerai de ces hommes légers ſi communs parmi vous, qui ont toujours une opinion arrêtée ſur quelque matiere que ce ſoit, ſans cependant nous faire la grace de nous en donner les motifs. Si Paris eſt composé de ces juges, je vous préviens que j'éviterai bien la ſociété de pareilles gens. Suivant moi il ne faut croire ſur chaque choſe que ceux qui ont acquis une réputation méritée. D'après ces principes, faites ma paix, je vous prie, avec M. Watelet. Je ſuis avec des ſentimens ſinceres d'attachement & d'amitié, tout à vous.



LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 21 Février 1767.

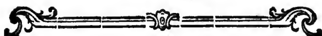
VOUS n'êtes pas, mon très-cher Ami, de ceux qui regardent le commerce épiſtolaire comme l'aliment de l'amitié ; car au lieu de recevoir une longue lettre de vous, je reçois une note ſuccinte de votre part, que M. Melon m'a communiquée. Il eſt vrai que vous y avez joint le deſſin d'un vaſe & l'empreinte d'une pierre que je deſirois depuis très-long-temps, & que j'ai reçu avec grand plaiſir. Parmi les vaſes de cette matiere deſtinés à conſerver les cendres, le plus beau eſt celui que l'on voit au cabinet du palais Barberin. Il eſt orné de beaux bas-reliefs formés d'un émail blanc dont le travail imite aſſez bien les camées. Ce vaſe fut trouvé dans le grand ſarcophage du Capitole, fauſſement ſuppoſé celui de l'Empereur Alexandre Severe. La gravure eſt des plus beaux ſiécles de l'art, & autant que j'ai pu diſtinguer les perſonnages qui y ſont figurés, je crois avoir reconnu Minerve & la Victoire.

Vous m'avez demandé un extrait des lettres de M. Montagu qui peuvent avoir quelque rap-

port à l'Egypte, & fur-tout au porphyre. Je ferai plus, je vous enverrai les originaux des lettres que je pourrai retrouver, & vous pourrez en faire tel ufage que vous voudrez.

Je vous prie de me réconcilier avec M. Watelet. Je fuis véritablement fâché de l'avoir offenfé. Je vais retrancher de la nouvelle édition de l'*Hiftoire de l'Art chez les Anciens* les critiques juftes, mais ameres que j'ai faites de fon ouvrage. Vous m'étonnez quand vous me dites que fon fyftême a paru ingénieux, & qu'il a eu même l'approbation de quelques-uns des meilleurs Artiftes. Il faudroit entendre M. Mengs à ce fujet; il me femble qu'il vous en prouveroit aifément le foible. Lorfqu'il eft queftion de rendre compte des impreffions que produit l'art fur les hommes, il faut non-feulement avoir étudié la nature, mais encore être en état de manier les reffources de l'art, de maniere à produire telle ou telle impreffion fuivant qu'on varie ces moyens. Or, rappellez à ce principe vos Artiftes, qu'ils en faffent l'effai, & qu'ils me difent alors ce qu'ils penfent des explications ingénieufes de M. Watelet. Je ne connoiffois pas les articles de l'Encyclopédie que vous mettez fur la même ligne que les notes du Poëme.

Je fuis tout à vous.



LETTRE
DE MYLORD MONTAGU,
A M. L'ABBÉ WINCKELMANN.

Pise, le 3 Février 1766.

Je reçois toutes vos lettres avec un plaisir infini, mon cher Abbé, & sur-tout lorsqu'il y est question de discussions sur les antiquités. Aujourd'hui vous me parlez d'objets très-intéressans; & quoique je sois peu en état de répondre à toutes vos questions, je vous entretiendrai, comme vous le desirez, 1°. des lieux où se trouve le porphyre; 2°. des monumens de porphyre qu'on rencontre dans les ruines de l'Egypte.

Je n'ai vu aucun massif ni aucune carriere de porphyre dans tout le trajet du Caire au Mont Sinaï, tout est granit de diverses couleurs; mais le plus commun est celui de couleur rosacée. Au-delà du Mont Sinaï proprement dit, qui est aussi de granit, & à environ une heure de marche, on trouve le Mont Sainte-Catherine: c'est là que commencent les massifs de porphyre. D'abord on

rencontre à la base de ladite montagne une pierre qui n'a point de caractere précis; mais après trois quarts d'heure de marche, c'est-à-dire, au quart environ de toute la hauteur de cette montagne, on découvre de grands rochers de porphyre. Ce n'est pas certainement un porphyre de la premiere qualité : les granules sont d'un blanc fort terne & très-peu adhérentes au fond qui s'égraine assez facilement. Aussi voit-on sur ce fond beaucoup de trous qui sont les vuides des granules qui manquent. Et la couleur rouge du fond est fort pâle & sans aucun éclat: on voit, outre cela, sur ce fond beaucoup d'arborisations à-peu-près comme sur les agathes; mais on n'en trouve plus quand on est parvenu à la moitié de la hauteur du Mont Sainte-Catherine. Les granules sont plus régulieres, plus compactes & plus blanches, & le fond plus ferme & plus solide. Mais nulle part je n'ai rencontré des rochers d'un beau porphyre, tant pour le ton de couleur du fond que pour la régularité & la blancheur des taches ou granules. Je présume cependant que si l'on creusoit dans l'intérieur de la montagne, on pourroit en extraire de beaux morceaux. Au reste, quelque recherche que j'aie faite pour découvrir d'anciennes carrieres, il ne m'a pas été possible de retrouver des vestiges d'aucune fouille. Ainsi, en même-temps que je vous indique une masse énorme de porphyre, je ne puis vous l'indiquer comme celle d'où les Anciens ont

tiré les différens morceaux qu'ils ont employés dans leurs édifices ou dans les ornemens de ces édifices.

Le porphyre eſt rare en Egypte comme vous le dites fort bien ; ainſi je penſe comme vous, que le porphyre eſt une pierre étrangere à l'Egypte, & qu'elle a été tirée de loin par les Egyptiens. Effectivement parmi les ruines des anciennes villes j'en ai rencontré rarement des fragmens. La pierre la plus commune qu'on trouve parmi ces ruines ou dans les conſtructions actuelles eſt le granit, & ſur-tout le granit roſacé ou bien le rougeâtre. Il eſt vrai, comme vous l'obſervez fort bien d'après la remarque de M. Deſmareſt, qu'il y a beaucoup de granits au milieu deſquels on trouve des taches de porphyre; & je me rappelle bien d'avoir obſervé ſur certains granits égyptiens préciſément ce que M. Deſmareſt vous a fait voir ſur ces grandes urnes de la villa Medicis : ce qui me fait préſumer qu'il pourroit y avoir quelques veines de porphyre au milieu des maſſes de granit de la Thébaide ; & la petite étendue de ces veines pourroit expliquer pourquoi il ſe trouve ſi peu de monumens égyptiens qui ſoient de porphyre.

Ce qui me donne lieu de ſoupçonner d'ailleurs que ces veines ou filons de porphyre pourroient ſe trouver parmi les granits rouges ou gris de la Thébaide, c'eſt que d'eſpace en eſpace les maſſifs

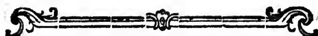
ſont ſéparés par de ſemblables filons ou bandes de pierres, ou blanches comme du lait, ou noires comme du Jais. Les noires ont fourni certainement les baſaltes noirs que je regarde comme ceux de la plus belle eſpéce. Les pierres blanches ſont très-dures & ſe refuſent à tout travail. Elles ſont vitriſcentes, & parconſéquent ne peuvent être rangées ni parmi les marbres ni parmi les albâtres. Voilà tout ce que je puis vous dire ſur les carrieres de porphyre. Je paſſe maintenant aux monumens égyptiens que j'en ai trouvé en Egypte.

J'ai peu rencontré de monumens égyptiens fait de porphyre. Je ne me ſouviens pas d'avoir vu aucune ſtatue ni même aucun vaſe égyptiens faits de cette pierre; ainſi je n'ai pu y diſtinguer les caractères que vous aſſignez aux différens ſtyles des Egyptiens. Je n'ai guere vu que des fragmens de colonnes de porphyre. Ces fragmens ſon aſſez communs, il y en a beaucoup dont on s'eſt ſervi pour conſtruire des tours qui d'eſpace en eſpace fortifioient les murailles de l'ancienne Alexandrie. Il me paroît que les murs de cette enceinte qu'on attribue gratuitement à Alexandre ou à ſes ſucceſſeurs, ſont au contraire un ouvrage des Sarraſins. Le ſtyle de conſtruction des Sarraſins y eſt trop marqué pour qu'on puiſſe en douter. Il eſt viſible d'ailleurs que ces murs ſont tellement formés de débris, ſoit de granit, ſoit de porphyre, qu'on n'en peut pas ſuppoſer une ſi grande quantité accu-

mulée du temps d'Alexandre dans une nouvelle ville. D'ailleurs les parties de ces murs où l'on trouve plus de ces fragmens font celles qui font plus voifines de l'endroit où Strabon place le Regia. Il eft donc probable que les Sarrafins trouvant les débris de ce fuperbe édifice s'en font fervis pour conftruire ces enceintes. Car on ne peut pas fuppofer qu'en aucun temps on ait été en Arabie ou même dans la Thébaide chercher des fragmens pour des conftructions qui paroiffent faites à la hâte.

Voilà quatre pages pour vous, mon cher Abbé, permettez-moi une ligne pour moi, qui fera courte : je ne veux que vous renouvèller les affurances d'une eftime & d'une amitié parfaite avec lefquelles je fuis.





EXTRAITS

D'UNE CORRESPONDANCE

DE M. WINCKELMANN,

AVEC M. CLÉRISSEAU,

Pendant que cet Artiste faisoit ses recherches d'Antiquités dans la partie méridionale de la France.

De Rome.

Je ne suis pas le seul étonné, mon Ami, de la résolution que vous avez prise de quitter Rome, où vous étiez, pour ainsi dire, naturalisé par le long séjour que vous y avez fait. Plusieurs de vos Amis en gémissent avec moi, & tous se persuadent que vous reviendrez visiter encore ces belles antiquités qui sont notre étude & nos délices. Mais un de ceux à qui votre départ a fait le plus d'impression, & que vous devinez sans doute, c'est M. l'Abbé Farcetti; il craint que vous n'abandonniez le magnifique projet dont il vous a

chargé (1). Il s'imagine que c'est à Rome seulement qu'il est possible de composer dans ce style vraiment antique, qu'il dit que vous avez dérobé aux Anciens. Je suis là-dessus fort de son avis; & le superbe dessin que vous lui avez remis de la *Spina antica*, qui fait partie de son projet,

---

(1) Ce projet devoit s'exécuter à Sala dans le territoire de Venise. M. l'Abbé Farcetti vouloit que son jardin, d'une grande étendue, représentât les débris de l'habitation d'un Empereur Romain, dans le style de la villa Adrienne aux environs de Rome. La grande route qui passoit effectivement au milieu de son terrein, auroit représenté les restes d'une route antique consulaire, ornée de tous les monumens qui avoient coutume de les avoisiner, tels que fontaines, statues, inscriptions, & un grand nombre de sépultures & de sarcophages. Cette route étoit bordée, dans une partie, par un canal de deux cents toises de longueur sur lequel auroit été placé le pont triomphal.

Le *Spina antica* étoit un Stylobate continu de quatre-vingt toises de longueur terminé par deux obélisques; une fontaine occupoit le milieu, & le reste étoit garni de statues, vases, trepieds, autels & autres fragmens antiques.

La ruine qui terminoit le point de vue de sa maison à deux cents quatre-vingt toises d'éloignement, & dont le modele fut exécuté en liége de quinze pieds de longueur, représentoit les débris d'un monument triomphal immense, enrichi de fragmens antiques, figures, bas-reliefs, &c. Sa masse étoit de quarante toises de largeur sur près de cent pieds de hauteur. A quelque distance de ce monument se trouvoient une Naumachie & un Amphithéatre. Le corps principal de sa maison devoit former un superbe Museum.

m'a paru plutôt le portrait d'un monument de l'antiquité qu'une composition dans le même genre. Je souhaite beaucoup pour vous & pour lui que l'air contagieux du moderne que vous allez respirer ne s'imprime point sur vos nouvelles productions. . . . .

Je revois toujours avec un nouveau plaisir & même avec illusion le grand modele de la ruine qui fera le point de vue de sa maison. Il est d'une vérité parfaite, & votre Polichinel Napolitain a mis dans son exécution une précision & un esprit admirables. L'Abbé Farcetti en est enchanté. Il me charge de vous recommander encore de poursuivre un projet si bien commencé, & de lui envoyer le plutôt possible la route consulaire & le pont triomphal qui y conduit. Vous avez sans doute reçu le plan général de son territoire qu'il vous a adressé. Il brûle de mettre le tout à exécution, & vous ne pourrez vous dispenser d'y veiller vous-même; il y compte beaucoup. . .

Savez-vous que je regrette plus que jamais de n'avoir pas profité de votre séjour ici pour aller examiner & fouiller ensemble dans les débris de la Palestrine. Je n'ai guere de foi à ce qu'en ont dit différens Auteurs & sur-tout Montfaucon. Et ce Laurentum de Pline (1) que je voulois aussi re-

(1) Le projet de M. Winckelmann étoit de faire des fouilles à l'emplacement qu'occupoit ce Laurentum, dont les

voir & ſur lequel vous auriez pu m'aider beaucoup. Je ne l'ai point fait : voilà comme on deſire toujours ce qu'on ne ſauroit accomplir. . . .

Mes affaires & ſur-tout mes facultés m'empêchent de me joindre à vous, au moins pour le moment. J'aurois le plus grand plaiſir à travailler de concert aux recherches que vous allez faire en France. Je deſire que vous ne ſoyez point arrêté par mille obſtacles, & que vous trouviez quelqu'encouragement parmi vos compatriotes. Ne manquez pas de m'envoyer la deſcription bien circonſtanciée des monumens que vous trouverez, & de ce qui vous arrivera d'intéreſſant dans vos voyages. . . . .

Je ne ſaurois trop vous remercier de la deſcription que vous avez bien voulu me faire de vos heureuſes découvertes à Arles & à St Chamas. Je fais grand cas de l'inſcription que vous m'en avez envoyée. La maniere exacte dont vous me l'avez retracée me mettra à même de faire différentes obſervations ſur le motif & la date de ce monument ſingulier. Je deſirerois voir toujours auſſi clair dans les différens deſſins que pluſieurs perſonnes & même des Artiſtes m'ont envoyés pour avoir des interprétations. Tout eſt intéreſſant lorſqu'il

---

fondations exiſtent encore ; & de réfuter les plans qu'en ont donné Félibien & Serlio, leſquels n'ont aucun caractere de l'antiquité.

s'agit de mettre ſous les yeux un monument de l'antiquité; on ne doit abſolument rien omettre, rien négliger. Ce qui paroît le moins eſſentiel à un demi Savant, peut fournir de grands moyens à un Obſervateur éclairé. Un pont d'une ſeule arche avec un arc de triomphe à chaque extrémité, & d'un ſtyle grec, eſt à coup ſûr un monument très-rare, & qui mérite la plus grande attention, fut-il même d'une exécution négligée. Cette inſcription trop mutilée du temple de Bacchus à Arles me chagrine beaucoup; mais il faut qu'elle ſoit bien indéchiffrable puiſque vous y avez renoncé. . . . .

Votre début eſt vraiment ſuperbe, & vous me donnez la plus haute idée de cette ſépulture antique auſſi à Arles, où vous avez retrouvé une quantité de ſarcophages dans le déſordre, dites vous, le plus pittoreſque. Je voudrois déja que vous fuſſiez à Nîmes pour ſavoir ſi vous y ſerez auſſi heureux. . . . .

Ces beaux fragmens de marbre de Paros trouvés encore à Arles demandent l'examen le plus ſcrupuleux pour ſavoir à quel monument ils ont pu appartenir originairement. C'eſt déja beaucoup d'avoir découvert que la décoration du théatre qu'ils forment actuellement eſt du temps de la décadence. J'en ai ſouvent rencontré de pareils qui étoient fort éloignés de leur premier uſage & qui ont donné lieu à de grandes mépriſes que le

le temps & l'impreſſion avoient accréditées. Quelles conſéquences un homme même fort inſtruit peut-il tirer ſur les deſſins de pareils monumens qui ne ſeroient pas faits avec cette recherche ſcrupuleuſe que vous y avez miſe & auxquels on n'auroient pas joint toutes les obſervations d'un homme très-verſé dans l'examen des antiquités. Elles ne pourroient être que fauſſes, & telles que nous en découvrons tous les jours dans des Auteurs fort eſtimables, mais qui n'en ont pas moins erré pour n'avoir pas vu par eux-mêmes, ou pour n'avoir pas examiné aſſez long-temps les monumens dont ils ont fait les deſſins & donné des deſcriptions. . . . .

Je penſe que vous ſerez content des corrections & augmentations que j'ai faites à mon *Hiſtoire de l'Art*, qui a été ſi mal traduite. Je n'ai point négligé vos obſervations, & j'eſpere que vous m'en ferez de nouvelles.

Je verrai avec le plus grand plaiſir les deſſins que vous avez faits du pont du Gard, de l'arc de triomphe & du petit tombeau de St Remi. Ce ſont trois monumens de genre différent qu'il étoit eſſentiel de connoître avant de paſſer plus loin.

Vous allez donc être obligé de refuter différens Auteurs qui ont mal placé leur zele & trompé la confiance du public. Courage, mon Ami, c'eſt un ſervice eſſentiel à rendre aux Arts que de les affranchir de ces regles prétendues, de ces autorités

ſuppoſées dont quelques livres anciens & reſpectés les ont chargés. L'entrepriſe eſt hardie, j'en conviens, elle vous ſuſcitera des ennemis, la foule des demi Savans s'élevera contre vous. C'eſt à votre fermeté & à votre exactitude à en triompher. Il eſt dangereux d'établir un nouveau ſyſtême; mais il ne peut qu'être glorieux pour vous, & vraiment utile de montrer la vérité. Je l'ai trouvée, ainſi que vous, tant de fois déguiſée dans les portraits où les deſcriptions des monumens de l'antiquité, que je ſuis maintenant d'une incrédulité parfaite. Je n'ajoute foi qu'à ce que j'ai vu moi-même & examiné pluſieurs fois avec la plus grande attention. Je dis pluſieurs fois, car une ou deux ne ſont pas ſuffiſantes. J'écris autant qu'il m'eſt poſſible mes obſervations en préſence de l'objet qui les fait naître; & ſi j'en fais quelques autres, j'ai grand ſoin de retourner pour en faire la comparaiſon. Je ne les publie enfin que lorſqu'il ne me reſte plus le moindre doute. J'engage même encore beaucoup ceux qui les liſent à ne m'en croire qu'après avoir examiné eux mêmes, s'il leur eſt poſſible; ſur-tout lorſqu'ils veulent fonder quelque raiſonnement, ou bien établir quelque principe important. . . . .

Aſſez de gens ont effleuré la ſcience des antiquités, mais très-peu l'ont approfondie, parce que l'un eſt incomparablement plus difficile & plus pénible que l'autre. On a beaucoup d'obli-

gation sans doute au Comte de Caylus de s'en être occupé assez sérieusement. Si la multiplicité des objets qu'il a traité l'a empêché de les fouiller plus avant ; au moins a-t-il toujours formé le souhait que des gens très-éclairés dans l'Architecture & dans l'Antiquité allassent vérifier & détailler les différens monumens qu'il cite dans ses mémoires.

Vous remplirez son vœu, mon Ami, si vous les donnez au public avec des interprétations bien fondées ; & vous êtes assurément plus en état que personne de les faire d'après les études immenses & suivies que vous avez rassemblées des fragmens de la belle antiquité (1). . . . . .

Combien j'ai de regrets, mon Ami, que vous ne soyez pas arrivé à Nîmes avant la restauration qu'on a faites des anciens bains. Vous auriez pu faire voir ce monument en entier d'après tout ce qui en restoit. Maintenant il vous sera pres-

(1) M. Clérisseau pendant un séjour de vingt années en Italie avoit rassemblé vingt volumes de dessins qu'il avoit faits lui-même sur les lieux d'après l'antique. Ce sont ces portes-feuilles dont Sa Majesté l'Impératrice de Russie vient de faire l'acquisition, & dont Elle a été si satisfaite, qu'Elle a chargé cet Artiste de plusieurs grands projets ; entr'autres une porte triomphale qu'Elle doit faire élever en marbre avec la plus grande magnificence, & dont M. Clérisseau vient d'envoyer un modele précieusement exécuté.

qu'impossible. Oh ! barbarie ! on a détruit ces restes précieux, on a renversé avec la poudre ces masses anciennes que le temps même avoit respectées ; & pourquoi ? pour les revêtir à la françoise. La fureur de détruire l'emporte encore sur celle de faire de nouvelles constructions. Nation frivole ! change à ton gré tes productions légeres, mais laisse au moins subsister des beautés que tu ne veux point imiter. Pardon, mon Ami, mais je ne puis m'empêcher de gémir sur ce malheur trop fréquent que nous rencontrons par-tout & qui empoisonne le plaisir que nous avons à fouiller dans la nuit des temps. La peine, la fatigue ne sauroient nous décourager, mais l'ignorance aveugle est notre plus cruel fléau. . . . . .

Je n'aurois jamais pensé que la France possédât tant de monumens, non-seulement vous en avez trouvé un grand nombre, mais ils sont tous variés & très-intéressans. Je vous aurai l'obligation de m'avoir fait voyager, pour ainsi dire, avec vous dans ces pays, en m'envoyant des descriptions aussi détaillées de tout ce que vous y avez vu. Je desire toujours vous aller joindre pour être à même de discuter sur ces belles antiquités, & vous être de quelqu'utilité, s'il m'est possible, dans le projet que vous avez formé de donner toutes vos recherches au public. Ce sera faire jouir vos Compatriotes de leurs propres richesses, & je ne doute point qu'ils n'accueillent favorable-

ment un pareil ouvrage (1). Ces monumens se mutilent tous les jours, & c'est arrêter les ravages du temps que d'en donner un portrait fidele accompagné d'une restauration appuyée sur leurs débris. Je ne sais par quelle fatalité les inscriptions qui sont les piéces les plus authentiques & les plus nécessaires pour l'histoire des monumens, se trouvent presque toujours plus dégradés que le reste des édifices. Quel dommage que celle de cet Arc d'Orange, dont vous avez été si content, ne puisse nous apprendre à quelle époque & dans quel temps un si beau monument fut bâti.

Je hazarderai quelques conjectures sur les ornemens, les bas reliefs & les bronzes dont il étoit revêtu, mais je ne veux rien conclure que je ne sois avec vous, & que je n'aie sous les yeux au moins les grands dessins que vous en avez faits.

Je travaillerai aussi de tout mon pouvoir à retrouver le reste de l'inscription dont vous avez découvert une partie entiere à l'église appellée la *Madonna della via* à Vienne en Dauphiné; mais ce qui manque est si considérable que je ne vous réponds de rien. . . . .

---

(1) En effet, M. Clérisseau a publié la premiere partie des Antiquités de Nîmes, & le Public paroît desirer la continuation de ce bel ouvrage.

J'ai peine à concevoir le courage que vous avez eu pour travailler à la recherche du Proscenium du Théatre d'Orange. Il faut que vous y fussiez attaché d'une maniere opiniâtre pour n'être point rebuté par les peines & les fatigues, & sur-tout par le spectacle affreux que les prisons qui engagent ce monument vous renouvelloient sans cesse. Vous avez bien raison de dire que vous l'avez fait pour votre propre satisfaction ; car personne, non, mon Ami, personne ne voudra apprécier tout le mérite d'un travail aussi rébutant & aussi difficile. Mais il faut convenir que le résultat en est des plus utiles & des plus curieux. Rien ne nous a encore attesté aussi sûrement la maniere dont les Anciens décoroient cette partie de leur théatre. Ce monument avoit depuis long-temps de la célébrité; plusieurs Auteurs en ont parlé; quelques-uns le donnent pour un cirque. M. Pieresque, si connu par son zele & par son amour pour l'antiquité, avoit aussi fait faire différens dessins des antiquités d'Orange; mais ils étoient si peu exacts qu'en les comparant même entr'eux, aucuns ne se rencontroient. . . . .

Vous allez donc vous fixer à Paris. Je souhaite que vous y soyez content. Je me suis cependant engagé à vous renouveller les complimens de M. l'Abbé Farcetti, & sur-tout la prédiction qu'il vous a faite avant votre départ de Rome, que vous reviendrez bientôt, après avoir essayé vai-

nement de vous fixer en France. Nous nous sommes rencontrés dans la belle chambre que vous avez peinte au Pere le Sueur (1), habitée maintenant par le Pere Jacquet. Jugez si nous avons parlé de vous & en bonne part ? Je desirerois beaucoup que vous eussiez occasion d'en exécuter une pareille à Paris ; elle vous feroit sûrement honneur ; & ce genre pittoresque y produiroit encore plus d'effet qu'ici à cause de sa rareté.

J'ai fait part de toutes vos lettres à notre Ami le Conseiller Reifstein, qui ne les a jamais trouvées trop longues, quoique vous vous en

---

(1) Cette chambre qui est une des curiosités de Rome, représente l'intérieur d'un temple antique ruiné, dans lequel on suppose qu'un Hermite a fixé son domicile. M. Clérisseau n'en a point exécuté ici dans ce style, peu connu en France. Mais nous avons de lui deux sallons qu'il a décorés régulièrement en Arabesques pour M. de la Reiniere, Directeur général des Postes. Le premier dans son ancienne maison, rue Grange-Bateliere : la peinture d'histoire est de M. Peiron, Pensionnaire du Roi. Le second dans sa nouvelle maison sur les champs Elisées, dont la peinture d'histoire est de M. le Chevalier Poussin.

M. Clérisseau vient aussi de faire construire le Gouvernement de Metz par les ordres de M. le Maréchal de Broglie. Ce bâtiment, très-considérable, porte un caractere de grandeur & de simplicité qui tient beaucoup de l'antique. Cet Artiste est d'ailleurs fort connu par ses tableaux de ruines dans le style antique ; ils sont très-recherchés à Londres, où il y en a un grand nombre.

excuſez ſouvent. Il vous eſt ſinguliérement attaché, & vous prie, ainſi que moi, de ne point négliger d'écrire à vos Amis, quand même vous n'auriez pas de deſcription d'antiquités à leur envoyer.





A M. WILLE.

LETTRE I.

Naples, le Avril 1758.

J'AI reçu, mon cher Ami, votre lettre à Naples, où je desirerois pouvoir vous embrasser. Je voudrois répandre toute mon ame dans cette lettre pour vous exprimer tout ce qu'elle sent, & pour vous rendre le plaisir inexprimable que je goûte, dont l'amitié n'a peut-être jamais fourni d'exemple. O mon Ami! dont les sentimens honorent l'humanité, & qui savez ajouter un nouveau prix à la plus noble des vertus humaines! comment pourrai-je vous répondre? Comment puis je accepter le présent que vous m'offrez? Fier d'avoir pour patrie une contrée qui produit de pareils Amis, & sur-tout celui que mes yeux n'ont jamais vu, je m'éleve moi-même en pensant à des ames si dignes de leur divin prototype, & je commence à avoir quelque sentiment de mon propre mérite, puisque mes Amis veulent bien m'en faire appercevoir. Mais foible & dénué de tous moyens, mon insuffisance me laisse dans la confusion; & quoique j'entrevoye quelque possibilité de faire connoître

un jour à notre patrie commune combien elle doit s'honorer de deux hommes que leur maniere de penſer éleve ſi loin au-deſſus des Grands de là terre, je n'en ſuis pas moins impatient, parce que pour remplir cette tâche il me faut encore bien du temps, & qu'alors même il ne ſera pas digne du ſujet.

O! mon Ami, à qui un ſecret penchant m'a lié ſous un ciel éloigné, je vous ai ſouvent écrit, au commencement de notre commerce épiſtolaire, avec toute la confiance que l'amitié peut inſpirer; & c'étoit là le ſeul motif qui me déterminoit quelquefois à vous parler des circonſtances dans leſquelles je me trouvois alors, & dont aucun grand de la terre ne fut touché.

Je paroiſſois abandonné de tout le monde; mais l'homme eſtimable à qui je puis donner avec juſtice le nom de Pere & d'Ami (1), & par qui j'ai obtenu de Sa Majeſté le ſecours foible, mais ſuffiſant à mes beſoins, a encore penſé à moi malgré les grands malheurs qui affligent la Saxe; & je me ſuis vu en état de faire le voyage de Naples. J'ai paſſé plus d'un mois à Portici, où l'on a dépoſé les Antiquités trouvées à Herculanum; & je compte retourner dans huit ou quinze jours à Rome, d'où je me propoſe de vous écrire plus au long. Votre lettre a été lue & beaucoup admirée par un des plus

(1) Le Pere Rauch, Confeſſeur du feu Roi de Pologne.

eſtimables & des plus grands hommes dont notre nation puiſſe s'honorer, ſavoir, M. le Comte de Firmian, Miniſtre Plénipotentiaire de l'Empereur à Naples; & S. E. m'en a demandé une copie.

Vous voyez donc, mon Ami, que je ne me trouve pas dans le beſoin. Cependant je ne vous renvoye pas le préſent que vous m'avez fait; je le garderai juſqu'à ce que celui de qui je le tiens en diſpoſe; & comme je ne veux pas bleſſer votre généreuſe modeſtie, je ne vous ajouterai plus rien ſur cet article.

Le noble Fuesſli vous fera parvenir cette lettre; la moitié de mon cœur s'épanouit quand je penſe au plaiſir de le voir. Mais pour toi, mon Ami, comme je ne trouve point de termes pour exprimer mes ſentimens, contente toi du ſouvenir d'avoir fait une belle action, & attend des autres ce que mon impuiſſance ne me permet pas de faire moi-même. Je ſuis pour la vie.

P. S. Que ma lettre (1) devienne ton ouvrage. je vous en laiſſe tout le ſoin. Je voudrois bien n'avoir pas fait ſavoir au Prince Electoral que je me propoſois de lui dédier cet ouvrage, afin de pouvoir le dédier à l'Académie elle-même. Mais puiſque la choſe eſt ainſi, je tâcherai à en faire l'épître

(1) La Lettre adreſſée à M. de Berg, qui a pour objet l'influence du ſentiment ſur la Beauté dans l'art, &c.

dédicatoire aussi courte, aussi noble & aussi digne de nous qu'il sera possible. Il ne faut jamais faire sentir aux Princes qu'en leur dédiant un ouvrage, il nous en revient plus d'honneur qu'à eux.

LETTRE II.

Au même.

Rome, le 14 Juin 1760.

M. Mengs, qui depuis quelque temps est ici de retour de Naples, me charge de le rappeller dans votre souvenir. Il demeure actuellement à la villa du Cardinal (Alexandre Albani), où il se prépare à peindre à fresque le plafond de la galerie. Le champ du milieu représentera Apollon avec les neuf Muses de grandeur naturelle. Je voudrois que vous fussiez ici pour voir travailler cet Artiste à ses grands cartons. Raphaël n'a rien produit qui puisse y être comparé; & l'on peut dire que ce Peintre n'a pas donné à ses ouvrages tout le fini que Mengs donne aux siens. Le plafond de M. Mengs dans l'église de St Eusébe, pareillement à fresque, a surpris tous ceux qui l'ont vu : il semble que ce soit une production magique!

Mon amitié avec ce grand Artiſte ſe reſſerre de plus en plus; & tous nos entretiens ne roulent que ſur l'art, mais c'eſt toujours en italien que nous en parlons. J'ai commencé à travailler à une traduction italienne de mon *Hiſtoire de l'Art*, que le Cardinal veut faire imprimer à ſes frais.

Je me porte bien, je ſuis content, & je deſire que vous ſoyez auſſi heureux que moi. En écrivant par le prochain courier à M. de Stoſch, j'y joindrai une lettre pour le noble Fueſſli.

Je ſuis pour la vie.

LETTRE III.

Au même.

Rome, le 28 Janvier 1764.

Ce n'eſt qu'avant hier que j'ai eu le plaiſir de voir ici M. Weirotter, qui m'a remis en même-temps votre cher & précieux préſent, qui m'a été d'autant plus agréable que je deſirois beaucoup de poſſéder quelques-uns de vos incomparables ouvrages. Mais je ne puis vous donner en retour que du billon pour de l'or; par exemple, mon *Hiſtoire de l'Art*, que M. Fueſſli vous fera parvenir, & où vous trouverez votre nom plus dignement placé que ci-devant, à la fin de la pré-

face. Vos trois admirables gravures, qui furpaffent tout ce que j'ai vu jufqu'à préfent, ont néceffairement dû m'infpirer le defir de pofféder tous vos autres ouvrages. Je les placerai au-deffus de mon bureau, pour les avoir toujours devant les yeux comme des productions du génie de mon Ami.

M. Weirotter m'a fait en même temps préfent de fes ouvrages que je place parmi les meilleures productions en ce genre. Quoique pendant le premier mois de fon féjour à Rome il ait paru ne pas attacher une grande importance à mon amitié, peut-être à l'imitation des jeunes François, je pourrai néanmoins lui être utile en plufieurs occafions, & je lui prouverai toujours mon zèle & mon eftime, ainfi que je l'ai déja fait relativement à fes études hors de la ville de Rome aux maifons de campagne de mon Maître; ce jeune Artifte fera honneur à fa patrie.

J'ai maintenant établi pour toujours ma demeure à Rome, & le ciel ma accordé au-delà du néceffaire; de forte que je puis oublier pour jamais la Saxe & ma patrie; l'envie de revoir ce pays m'eft même tout-à-fait paffée depuis la mort du feu Electeur. De maniere que je me trouve enfin en-

(1) M. Weirotter étoit un excellent Païfagifte allemand. Ses gravures à l'eau-forte font très-eftimées. Cet habile Artifte eft mort fort jeune.

tiérement libre de tous mes engagemens avec la cour. Le mois de Mai dernier j'ai été nommé Préfident des Antiquités du Pape, & il plut à Sa Sainteté de fe faire lire, à la campagne où je me trouvois alors, un paffage de mon grand ouvrage italien.

M. Mengs qui femble avoir renoncé à la réfolution qu'il avoit prife de paffer en Angleterre (1), travaille à deux plafonds à la fois, dont le petit, qui eft dans la chambre de la Reine mere, repréfente l'Aurore, mais de quelle maniere, c'eft ce que je ne puis pas dire. Le grand plafond, qui eft dans la falle d'audience, a pour fujet l'Apothéofe d'Hercule en foixante figures de grandeur naturelle, avec quelques autres objets. Il ne doit plus fonger à l'Angleterre, puifqu'il dit que le Roi, qui lui témoigne beaucoup de bonté, lui a promis que lorfque ce travail fera fini il lui laiffera la liberté de retourner à Rome, en confervant une partie de fa penfion, pour y travailler pour Sa Majefté. Il efpere que ces plafonds feront achevés dans un an; fon retour paroît même fi affuré qu'il a déja fait partir fa femme, qui eft arivée ici il y a environ deux mois.

---

(1) Quatre grands Seigneurs Anglois du nombre defquels étoient le Duc de Portland & le Comte de Richemond, avoient cherché à attirer M. Mengs en Angleterre, en lui propofant des avantages confidérables.

Dans la premiere lettre que je lui écrirai je me plaindrai du silence qu'il garde avec vous; s'il n'a pas reçu votre présent, il en sera bien inquiet. Je vous communiquerai sur le champ ce qu'il m'aura répondu.

Je ne sais si vous avez vu le petit ouvrage que j'ai dédié à M. de Berg, l'objet en est l'influence du sentiment sur la Beauté de l'Art, & de la maniere de l'enseigner.

Si vous avez occasion de voir M. le Comte de Caylus & M. l'Abbé Barthelemy, je vous prie de les saluer de ma part; mais sur-tout n'oubliez pas de dire mille choses pour moi à Madame Wille & à M. votre fils, que je me flatte de voir un jour à Rome.



LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 10 Octobre 1764.

Il y a quelques jours que M. de Schlaberndorf & son estimable Compagnon de voyage sont arrivés ici, & m'ont remis votre chere lettre avec les deux admirables gravures. Vous êtes un Mengs dans votre art; & il sera difficile de vous surpasser

ſer l'un & l'autre dans votre talent. Je placerai ces morceaux avec ceux que j'avois déja au-deſſus de mon bureau, autour du portrait de l'Ami à qui, ainſi qu'à M. Fueſsli, je dois plus de reconnoiſſance qu'au reſte des hommes; afin d'avoir toujours devant les yeux ſes précieux ouvrages.

Les deux Voyageurs que vous m'avez adreſſés éprouveront les effets de votre lettre, ſans laquelle, malgré tout leur mérite, j'aurois été peu diſpoſé à leur donner mon temps; parce que l'expérience m'a appris combien il y a peu de perſonnes qui ſoient dignes de ce ſacrifice. M. de Berg ne m'a pas écrit une ſeule fois depuis la réception de l'ouvrage que je lui ai dédié; de ſorte que j'ignore encore de quelle maniere il a reçu cette marque de mon amitié. J'aurois beaucoup deſiré d'apprendre votre aprobation ſur mon *Hiſtoire de l'Art.* Si vous n'avez pas encore reçu cet ouvrage par le Libraire, je ne ſais alors d'autre moyen de vous le faire avoir que de le demander à nos Amis en Suiſſe.

Je vous ai écrit le courier dernier par la même voie qu'aujourd'hui, ſavoir, par le paquet du Nonce, pour vous prier d'engager la perſonne qui s'occupe à traduire ma premiere *Lettre ſur les découvertes d'Herculanum*, à ſuſpendre ce travail juſqu'à ce que je lui ai fait paſſer des corrections & des additions pour cet ouvrage, ainſi qu'une ſeconde lettre que je viens de publier ſur

les mêmes découvertes, afin qu'il puiſſe la donner en même-temps; ce qui eſt d'autant plus néceſſaire que je crois que celle ci eſt bien plus intéreſſante que la premiere. Je recommande de nouveau à vos ſoins cette affaire, & vous prie de me répondre par deux lignes. Je préſente mes reſpects à Madame Wille, & ſalue M. votre fils, à qui je deſire pouvoir prouver un jour combien j'eſtime ſon digne pere. Je ſuis pour la vie.

LETTRE V.

Au même.

Rome....

Il y a déja quelque temps que je vous ai écrit par le paquet du Cardinal Paſſionei, ſans que j'aie reçu la moindre réponſe de votre part. Je vous ai envoyé un paſſage de mon *Hiſtoire de l'Art*, ſavoir, une deſcription de l'Apollon, autant que j'ai pu l'extraire de cet ouvrage. Je vous écris aujourd'hui par la même voie, pour que notre correſpondance ne vous devienne pas couteuſe; & ſi vous avez un quart d'heure à me donner vous pouvez me faire parvenir vos lettres, ſans aucuns frais, dans le paquet de ce Cardinal...
M. Mengs, qui me charge de bien de choſes

pour vous, a fini ſon plafond à freſque dans l'égliſe de St Euſébe, & vient de commencer deux tableaux d'autel pour la chapelle du magnifique palais du Roi de Naples à Caſerte. Chaque tableau doit lui être payé ſix cens ſéquins.

Je n'ai reçu que depuis peu le ſecond volume des Recherches d'Antiquités du Comte de Caylus. Je ſuis ſurpris que ce Seigneur n'ait aucun correſpondant à Rome qui puiſſe lui donner quelques avis; ce que j'ai eu lieu de préſumer en voyant la premiere planche des Antiquités grecques. Il s'en eſt trop rapporté au jugement de celui (1) qui en a fait le deſſin; mais il auroit dû ſavoir juſqu'où vont les connoiſſances de cet homme. Cette ſtatue, qui a donné occaſion au Comte de Caylus de faire une ſavante diſſertation, ſe trouve déja depuis pluſieurs années au Capitole, où elle a été portée de Tivoli avec pluſieurs autres morceaux de la villa Adrienne. Cette circonſtance ne ſignifie rien; mais quand on lui dira & pourra prouver que cette ſtatue n'eſt pas l'ouvrage d'un des plus anciens Artiſtes Grecs, mais au contraire d'un des plus médiocres qui fleurirent peu de temps avant la chute de l'Art, c'eſt-à-dire du temps d'Adrien, alors ce qu'il y a de meilleur dans ſon livre tombera par terre. Car c'eſt une ſtatue qu'Adrien a fait faire dans le goût du ſtyle égyptien. Il y en a encore ici d'autres

(1) M. Sally, Sculpteur du Roi.

de la même espece. Je ne pourrai pas m'empêcher de relever ces méprises dans mes écrits, mais ce ne sera que par deux mots en passant. Il n'est pas possible d'écrire sur cette matiere hors de Rome sans tomber dans quelque bévue. Si M. le Comte de Caylus desire de savoir la vérité, je suis disposé à lui donner les éclaircissemens nécessaires. Je crois que cette statue se trouvoit déja dans le *Museo Capitolino*; je n'en suis cependant pas bien certain, & je n'ai pas pour le moment cet ouvrage sous la main. Mais si cela est, & si l'on y donne cette statue pour un des plus anciens ouvrages grecs, cela ne prouveroit rien; car M. de Caylus doit savoir, si cela ne lui est pas encore connu, que l'Auteur de ce livre, quoique Custode du Vatican, étoit un vrai pédant & un pauvre ignorant dans la connoissance de l'Art. Il n'y auroit même aucun honneur à faire la critique de ce livre. Mais que cela néanmoins reste entre nous, quoique je puisse le prouver toutes les fois & quand on le voudra.

Si vous avez occasion de voir M. d'Hauterue, qui, à ce que je crois, demeure chez M. le Marquis de Croixmare, je vous prie de lui dire mille choses de la part de M. Mengs & de la mienne. Les circonstances dans lesquelles il se trouve nous affligent beaucoup. Je suis pour toujours.





NOTICE

De ce qu'il y a de plus intéressant à voir à Rome, donnée par M. Winckelmann, en 1766, à MM. Usteri & Von Mecheln, ses Amis.

VILLA.

Mattei.

Il Sostegno di una statua (la quale però manca) che consiste di un panno gettatovi e di una spada che vi è appesa.

La Musa tragica Melpomene communemente chiamata Livia, ed incontro ad essa la Musa comica Talia, la quale si riconosce al suo panneggiamento costante ed uniforme in tutte le sue figure.

VILLA.

Mattei.

Le Support d'une statue (laquelle manque par conséquent) consistant en une draperie & une épée qui s'y trouve posée contre.

Melpomene ou la Muse tragique, communément appellée *Livie Auguste*; & vis-à-vis d'elle celle de Thalie ou de la Muse comique, laquelle se reconnoit à sa draperie, qui est toujours la même dans toutes ses figures.

La Testa colossale di Plotine.	La Tête colossale de Plotine.
Una gran Cassa sepolcrale con le figure delle nove Muse, che vi si distinguono con attributi, particolari.	Un grand Cénotaphe avec les figures des neuf Muses, qu'on reconnoît à leurs différens attributs.
Villa Casali, vicina à Villa Mattei.	*Villa Casali, proche de la Villa Mattei.*
Una bellissima Statua di Antinoo, raffigurato da Bacco.	Une très-belle Statue d'Antinous, sous la figure de Bacchus.
Villa Farnese.	*Villa Farnese.*
La più bella Statua di Esculapio che sia a Roma.	La plus belle Statue d'Esculape qui soit à Rome.
Bella Statua di Giunone.	Une belle Statue de Junon.
La Statua di un Giovine in atto di legarsi il diadema intorno al capo, che sta sopra la balustrata.	La Statue d'un jeune homme se ceignant le front d'un diadéme, qui se trouve placée sur la balustrade.
Due Stanze sotteraneè del pallazzo de' Cesari, nelle quali vedesi il soffito dipinto.	Deux Salles souterraines du palais des Césars, dont le plafond est peint.

Villa Negroni.

Nell'Orto.

Due Statue ſedenti, l'una d'un Senatore, l'altro del Comico Poſſidippo, col ſuo nome ſul Zoccolo.

Due Cariatide col capo calato.

Un Mercurio con la lira a' piedi.

La Statua di un' Auriga ne' giuochi Circenſi, nel riſarcirla trasformata in un Giardiniere a cagione del coltello fermato ſotto le faſcie del ſuo corpo.

Quatro Baſſorilievi compagni.

Nell Palazzo.

Due Statue di donne egregiamente panneggiate.

La Statua di un' Apollo giovane con la teſta di ritratto.

Villa Negroni.

Dans le Jardin.

Deux Statues aſſiſes, l'une d'un Sénateur, l'autre de l'Acteur comique Poſſidipe, dont le nom ſe trouve ſur le ſandale.

Deux Caryatides qui ont la tête baiſſée.

Un Mercure ayant une lyre à ſes pieds.

La Statue d'un Conducteur de char aux jeux du Cirque, laquelle en la reſtaurant a été changée en celle d'un Jardinier, à cauſe du couteau attaché ſous les écharpes qui entourent ſon corps.

Quatre Bas-reliefs de même grandeur.

Dans le Palais.

Deux Statues de femme dont la draperie eſt fort belle.

La Statue d'un jeune Apollon avec une tête de portrait.

Una Figurina di Pallade col fulmine in mano.

Une petite Figure de Pallas armée de la foudre.

La Testa di un Paride.

La Tête de Paris.

Due belli Amorini che scherzano.

Deux beaux petits Amours qui jouent.

Villa Ludovici.

Villa Ludovise.

Nell'Orto.

Dans le Jardin.

Una Statua Senatoria col nome dello Scultore greco Zenone scolpito nel lembo del panneggiamento.

Une Statue de Sénateur avec le nom de Zenon, Sculpteur Grec, sur le bord de la draperie.

Una Figurina d'Iside senza testa, che posa un piede sopra una nave.

Une petite Figure d'Isis, sans tête, ayant le pied sur un navire.

La bellissima Testa colossale all' ingresso della villa.

La belle Tête colossale qui se trouve à l'entrée de la villa.

Nel Pallazzo.

Dans le Palais.

Una bella e conservatissima Statua di Apollo il Pastore, che si riconosce al pedo pastorale.

Une belle Statue & très-bien conservée d'Apollon Berger, qui se reconnoît à sa houlette.

Un Bassorilievo che represente Elena e Paride nel atto d'imbarcarsi.

Un Bas-relief représentant Hélene & Paris, au moment où ils vont s'embarquer.

La più bella Statua di Marte che esiste.	La plus belle Statue qui existe de Mars.
Il bel Gruppo di Fedra e d'Ippolito.	Le beau Grouppe de Phedre & d'Hypolite.
Nel Palazzino.	*Dans le petit Palais.*
Due Soffitti dipinti da Guercino.	Deux Plafonds peints par le Guerchin.
Una bella Testa di Giunone per la scala.	Une belle Tête de Junon, dans l'escalier.
Paesi dipinti nel fregio di una stanza, di Domenichino.	Païsages dans les frises d'une salle, peints par le Dominiquin.
Villa Papa Giulo, fuori la porta del Popolo.	*La Villa du Pape Jules, hors de la porte du Peuple.*
Bei Stucchi copiati dall'antico dal Vignola.	Des beaux ouvrages en stuc copiés d'après l'antique par Vignole.
Un gran Sfinge in granito rosso.	Un grand Sphynx de granit rouge.
Achille e Penthesilea in una cassa Sepolcrale.	Achille & Penthesilée sur un Cénotaphe.
La Villeta Spada sul Palatino.	*La Villa Spada, sur le Mont Palatin.*
Una Loggia dipinta da' Scolari di Raffaello.	Une Galerie peinte par les Disciples de Raphaël.

La Villeta Ogliati fuori la Porta Pinciana.

Stanze dipinte dalla ſcula di Raffaello.

L'Orto dietro il Palazzo Farneſe.

Un belliſſimo Bacco più grande del naturale appogiato ſopra il ſuo génio.

Due belle Veneri con teſte di ritratto.

Un Iſide di marmora bigio.

Mercurio che abbraccia una fanciulla.

L'Orto Pontificio ſur Quirinale.

La Statua ſedente di Giunone che alatta Ercole.

Una bella Muſa.

Villa Aldobrandini.

La Pittura antica, detta la Nozze Aldobrandine.

Belli Baſſorilievi.

La Villa Ogliati hors de la Porte Pinciana.

Des Salles peintes par l'Ecole de Raphaël.

Le Jardin derriere le palais Farneſe.

Un très-beau Bacchus d'une grandeur au-deſſus de la naturelle, appuyé ſur ſon génie.

Deux belles Vénus avec des têtes de portrait.

Une Iſis de marbre gris. (*bigio*).

Un Mercure qui embraſſe une jeune fille.

Le Jardin Pontifical ſur le Mont Quirinal.

La Figure de Junon aſſiſe & donnant le ſein à Hercule.

Une belle Muſe.

La Villa Aldobrandine.

Le Tableau antique, appellé la Noce Aldobrandine.

Des beaux Bas-reliefs.

PALAZZI.

PALAIS.

Pallazzo Vaticano.

La Capella Siſtina dipinta da Michaele Angelo Buonaroti, a riſerva delle pareti dipinte da Pietro Perugino.

La Sala Geografica.

Le Palais du Vatican.

La Chapelle Sixtine, peinte par Michel-Angè Buonaroti, excepté les parois des murs qui ſont de Pierre Pérugin.

La Salle géographique.

Pallazzo Pontificio a Monte Cavallo.

Le Stanze appreſſo la Capella, ripieni di quadri de' primi Pittori.

Le Palais Pontifical à Monte Cavallo.

Les Salles près de la Chapelle, qui ſont remplies de tableaux des plus célébres Maîtres.

Palazzo Barberini.

Le coſe più inſigni ſono :

La Statua quaſi coloſſale di una Giunone.

Una Muſa dell'iſteſſa grandezza, del tempo avanti Fidia, come ſpero di averlo dimoſtrato nelle Oſſervazioni ſopro l'Iſtoria dell'Arte.

Le Palais Barberin.

Les choſes le plus remarquables ſont :

La Statue preſque coloſſale de Junon.

Une Muſe de la même grandeur, faite avant le têms de Phidias, comme je crois l'avoir prouvé dans mes Remarques ſur l'Hiſtoire de l'Art.

Due Candelabri di marmo.	Deux Candelabres de marbre.
Un Ragazzo che morsica una mano che tienne un astragalo.	Un jeune homme qui mord une main qui tient un astragale.
Il Fauno dormiente.	Un Faune endormi.
Due Pitture antiche : la Venere & la Roma.	Deux Tableaux antiques : la Vénus & la Roma.
Una piccola Seda.	Un petit Siége.
Due Casse sepolcrale, delle quali l'una rappresenta la morte di Agamemnone, e l'altra la favola di Protesilao.	Deux Cénotaphes, dont l'un représente la mort d'Agamemnon, & l'autre la fable de Protesilée.
Nell' orto di questo palazzo vedesi una Tavola di granito rosso, di cui ho raggionato nel Catal. di Stosch.	Dans le jardin de ce palais il y a une Table de granit rouge, dont j'ai parlé dans le Catalogue de Stosch.
Palazzo Giustiniani. *Nella Galleria.*	*Le Palais Giustiniani.* *Dans la Galerie.*
La Statua della Pallade.	La Statue de Pallas.
Negli Appartementi. *Quadri.*	*Dans les Appartemens.* *Tableaux.*
Un Cristo di Michel Angelo da Caravaggio.	Un Christ de Michel-Ange de Caravache.

Un S. Gio. di Domenichino.	Un S. Jean Evangéliste du Dominiquin.
Gli' Apostoli di Albano.	Les Apôtres par l'Albane.
Nel Cortile.	*Dans la Cour.*
La morte di Agamemnone. Bassoril.	La mort d'Agamemnon, bas-relief.
Per la Scala.	*Dans l'Escalier.*
Giove bambino allevato dalla Ninfa Adrastea.	Jupin enfant élevé par la Nymphe Adrastée.
Una Statua colla testa di Domiziano.	Une Statue avec la tête de Domitien.
Un Apollo, Bassoril. stimato antico, ma è moderno.	Un Apollon, bas-relief, qu'on croit antique, mais qui est moderne.
Palazzo Colonna.	*Le Palais Colonne.*
La Galleria de' Quadri.	*La galerie des Tableaux.*
L'Europa di Albano.	L'Europe par l'Albane.
Il Ganimede che si dice di Tiziano.	Un Ganimede, qu'on dit être du Titien.
Due Angeli che piangono un Cristo morto, di Albano.	Deux Anges qui pleurent un Christ mort, par l'Albane.

Paesi di Claudio di Lorrena, di Pussino & di Salvatore Rosa.

Una bellissima Venere, di Paolo Veronese.

Un Cristo morto, di Guercino.

Adamo & Eva, di Domenichino.

Un Sacrifizio di Augusto, di Carlo Maratta.

La Pittura e la Scultura, di Guercino.

Nella Libreria.

La celebre Apoteosi di Omero, Bassoril. commentato & spiegato da molti Autori.

Palazza Borghese.

Galleria de' Quadri.

La Madonna che calpesta il Drago, da Caravaggio.

Il Bagno di Diana, del Domenichino.

Des paisages de Claude le Lorrain, du Poussin & de Salvator Rosa.

Une belle Vénus, de Paul Veronese.

Un Christ mort, du Guerchin.

Adam & Eve, du Dominiquin.

Un Sacrifice d'Auguste, de Carle Maratte.

La Peinture & la Sculpture, par le Guerchin.

Dans la Bibliothéque.

Le célebre Apothéose d'Homere, bas-relief que plusieurs Auteurs ont expliqué & commenté.

Le Palais Borghese.

Galerie des Tableaux.

La Sainte Vierge qui foule aûx pieds le Dragon, du Caravache.

Le Bain de Diane du Dominiquin.

Il Ritratto di Machiavello, che dicono di Tiziano.

Le Portrait de Machiavel, qu'on dit être du Titien.

Il celebre Ritratto di Tiziano, cognito sotto il nome di Maestro di Scuola.

Le célébre Portrait du Titien, connu sous le nom du Maître d'Ecole.

Una piccola Maddalena di Annibale, ed il celebre S. Antonio nell' eremo, del medesimo.

Une petite Magdeleine d'Annibal Carache, & le célébre S. Antoine dans l'hermitage, du même.

Uno de' migliori quadri di Roma, che rappresenta la Sepoltura di Cristo, e che io stimo di Raffaelle, e delle migliori opere sue.

Un des meilleurs tableaux qu'il y ait à Rome, représentant la Sépulture du Christ, que je crois être de Raphaël, & l'un des meilleurs ouvrages de ce Maître.

Il piccolo desegno di Raffaelle.

Le petit dessin de Raphaël.

Anchise portato da Enea dall' incendio di Troja, del Barozi.

Enée sauvant Anchise de l'incendie de Troie, du Baroche.

Palazzo Farnese.
La Sala.

Le Palais Farnese.
Dans la Salle.

Un Apollo simile a quelli della Villa Medi-

Un Apollon pareil à celui de la Villa Médicis,

cis, ma più bello encora; la testa è di una bellezza transcendente.

Due Statue del primo stile greco, ciò che riconoscesi alle fattezze della testa, a' capelli, e a' peli delle parti genitali.

La pretesa Agrippina.

Palazzo detto la Farnesina.

Tre Teste di Euripide di cui l'una ha il suo nome scritto in greco.

Un bel Gruppo di Ercole ed Omfale.

Una bellissima Testa di quelle che sono cognite sotto nome di Platone.

Una Figurina di Polluce trasformata in Paride.

Due Eroi morti e feriti con una Donna compagna, laquale credo che

mais plus beau encore; la tête sur-tout est d'une beauté ravissante.

Deux Statues du premier style grec, ce que l'on reconnoît par les traits de la tête & par les cheveux, ainsi que par les poils des parties naturelles.

La prétendue Agrippinne.

Le Palais appellé la Farnesine.

Trois Têtes d'Euripide, sur l'une desquelles le nom est écrit en grec.

Un beau Grouppe d'Hercule & d'Omphale.

Une très-belle Tête de celles qui sont connues sous le nom de Platon.

Une petite Figure de Pollux, changée en Paris.

Deux Héros morts & blessés avec une Femme, que je crois être Deja-

ſia Deianira, Conſorte di Ercole, la quale morì combattendo accanto al ſuo marito, ferita nella mammella deſtra.

nire, épouſe d'Hercule, laquelle mourut en combattant à côté de ſon mari, bleſſée au ſein gauche.

La più celebre Teſta di Omero.

La plus célébre Tête d'Homere.

Una Teſta di Apollo, ſimile nell' acconciatura de' capelli alla ſtatua di queſta Deità nella Villa Belvedere a Fraſcati.

Une Tête d'Apollon, dont la chevelure reſſemble à celle de ce Dieu qui ſe trouve au Belvedere à Fraſcati.

Palazzo Corſini.

Le Palais Corſini.

Va veduto per rara Raccolta de' Quadri, frà quali ſono più rari e celebri :

Où l'on va voir la précieuſe Collection de Tableaux, dont les plus rares & les plus célébres ſont :

Il Ritratto di Giulo II, di Raffaelle.

Le Portrait de Jules II, par Raphaël.

Un S. Giovani ſe non m'inganno, o ſia una Santa Familia, di Fra Bartolomeo.

Un S. Jean, ſi je ne me trompe, ou bien une Sainte Famille, de Fra Bartholomé.

L'Erodiade di Guido.

L'Hérodias du Guide.

Un belliſſimo Barocci, anzi due.

Un beau Baroche, ou même deux.

Palazzo Mattei.

Due Bassiril. nel cortile e per la scala, che representano lo Sposalizio di Peleo e Tetide.

Nel Cortile.

Un Bassoril. di Basalte verdigno che raffigura quatro figure Egizzie, ma di scultura greca.

Nell' Palazzo.

La celebre Testa di Cicerone col nome suo antico, ed un bel Quadro di Pietro da Cortona, che raffigura Cristo e l'Adultera.

Palazzo Santa Croce.

Due bellissime Quadri di Guido. I bei Freggi nel cortile sono di scultura moderna.

Le Palais Mattei.

Deux Bas-reliefs dans la cour & dans l'escalier, représentant les Noces de Tetis & de Pelée.

Dans la Cour.

Un Bas-relief de basalte verdâtre, représentant quatre figures égyptiennes, mais qui sont un ouvrage grec.

Dans le Palais.

La célébre Tête de Ciceron avec son nom antique; & un beau Tableau de Pierre de Cortone, représentant le Christ & la femme adultere.

Le Palais de Ste Croix.

Deux très-beaux Tableaux du Guide. Les belles Frises dans la cour sont d'une sculpture moderne.

Palazzo Falconieri.	*Le Palais Falconieri.*
Per la Scala.	*Dans l'Escalier.*
Una bella Pallade che rassomiglia a quella di villa Albani.	Une belle Pallas qui ressemble à celle de la villa Albani.
Palazzo Boccapaduli.	*Le Palais Boccapaduli.*
Il sette Sagramenti di Pussino.	Les sept Sacremens du Poussin.
Palazzo Chigi al Corso.	*Le Palais Chigi al Corso.*
Il più bel Quadro di Benvenuto Garofalo, che sia cognito, e rappresenta un' Ascensione.	Le plus beau Tableau de Benvenuto Garofalo qui soit connu, représentant l'Ascension.
Quatro Quadri ovati di Albani.	Quatre Tableaux ovales de l'Albane.
Diana ed Endimione di Bacicci.	Diane & Endimion, de Bacicci.
Palazzo Pamfili al Corso.	*Le Palais Pamphile al Corso.*
Questo Palazzo contiene la più gran Galleria di Quadri a Roma.	Ce Palais contient la plus grande galerie de Tableaux qu'il y ait à Rome.

Palazzo Rondinini al Corso.

Ove il Padrone medesimo mostra li Marmi ed i Quadri a chi viene in mio nome.

Fra i Quadri trovasi un Schizzo di Guido il quale è un capo d'opera nella pittura, e merita annoverarsi fra le più belle cose di Roma.

Le Palais Rondinini, al Corso.

Dont le Maître luimême fait voir les Marbres & les Peintures à ceux qui y vont de ma part.

Parmi les Tableaux il y a une Esquisse du Guide, laquelle est un chef-d'œuvre de peinture & mérite d'être comptée parmi les plus belles choses qui sont à Rome.

Palazzo Spada.

Quadri. La Lucrezia e la Giudita del Guido. Il Ratto di Elena del medesimo, e la Didone del Guercino.

Il Sacrifizio d'Ifigenia di Pietro Testa, e due Paesi di Claudio di Lorena.

Il Fregio d'una stanza dipinta da Giulio Romano.

Le Palais Spada.

Tableaux. La Lucrece & la Judith du Guide. L'enlevement d'Helene du même, & la Didon du Guerchin.

Le Sacrifice d'Iphigénie de Pierre Testa, & deux Païsages de Claude le Lorrain.

Les Frises d'une salle peintes par Jules le Romain.

Marmi. La Statua di Pompeo, e otto grandi Bassorilievi scelerata mente risarciti, frà quali il Dedalo, il Ratto di Elena, Ulisse e Diomede nel portar via il Palladio, Bellerofonte col Pegazo, &c.

Marbres. La Statue de Pompée, & huit grands Bas-reliefs très-mal restaurés; parmi lesquels se trouvent le Dédale, l'Enlevement d'Helene, Ulisse & Diomede emportant le Palladium, Bellerophon & Pegaze, &c.

Palazza Altieri.

Le Palais Altieri.

Due Paesi di Claudio di Lorrena, frà quali stimo che l'uno sia il più bello nel mondo di questo Pittore.

Deux Païsages de Claude le Lorrain, dont l'un me paroît le plus beau tableau qu'il y ait de ce Peintre.

Palazzo Rospigliosi.

Le Palais Rospigliosi.

L'Aurora di Guido e due Quadri del Domenichino.

L'Aurore de Guide & deux Tableaux du Dominiquin.

CHIESE.

EGLISES.

Al Jesu.

De Jesus.

La Stanza di S. Ignazio piena di Quadri insigni.

La Chapelle de S. Ignace pleine de très beaux Tableaux.

S. Gregorio ſul Monte Celio.	*S. Gregoire de Monte Celio.*
Il non plus ultra nel colorito puo dirſi il S. Gregorio di Annibale Caracci.	Le S. Grégoire d'Anibal Carache, qu'on peut regarder comme le chef-d'œuvre du coloris.
Chieſa nuova.	*L'Egliſe neuve.*
La Preſentazione del Madonna del Barocio.	La Préſentation de la Vierge du Baroche.
Il Criſto di Caravaggio.	Le Chriſt du Carache.
S. Iſidoro.	*S. Iſidore.*
Tre Quadri di Maratta fra i quali l'uno è celebre.	Trois Tableaux de Maratte, dont l'un eſt célébre.
S. Silveſtro a monte Cavallo.	*S. Silveſtre de Monte Cavallo.*
Il Soffitto di una Capella dipinta egregiamente dal Domenichino.	Le Plafond d'une Chapelle, peint excellemment bien par le Dominiquin.



EXTRAIT

D'UNE LETTRE

DE M. H. FUESSLI.

Adressée au Traducteur Allemand des Recherches sur les Beautés de la Peinture par M. Webb.



EXTRAIT

D'UNE LETTRE

DE M. H. FUESSLI,

Adressée au Traducteur Allemand des Recherches sur les Beautés de la Peinture par M. Webb.

M. Winckelmann m'ayant engagé, dit M. Fuessli, à faire le tour de l'Italie, pour admirer les chefs-d'œuvre des arts qu'on trouve dans ce pays, & m'ayant recommandé en même-temps de regarder Rome comme l'objet principal de mon voyage, je me rendis en droiture dans cette ville. Sans cette précaution j'aurois peut-être préféré les formes élégantes du Corrége au dessin correct de Raphaël; j'aurois cherché la propriété essentielle de l'art dans le coloris brillant & varié du Titien, qui semble avoir trempé ses pinceaux dans les couleurs de la nature; Paul Veronese, en accoutu-

mant mon œil à une vaine magnificence, auroit éteint en moi le sentiment de ce qui est véritablement grand, noble & beau; & la charge majestueuse de Michel-Ange auroit corrompu mon goût: de sorte que j'aurois cherché dans les bras d'une Vierge le vrai & juste emplacement des os, sans penser à la belle chair & à la peau délicate & moëlleuse qui doivent les couvrir. Car il n'est que trop vrai, tant dans la nature que dans l'art, que lorsque notre esprit & notre œil se sont une fois accoutumés à une fausse grandeur & à une beauté factice, nous ne pouvons plus ensuite avoir le sentiment de ce qui est réellement grand & beau. Voilà sans doute pourquoi l'esprit retréci du siécle regarde comme extraordinaire & comme monstrueux même le patriotisme des anciennes Républiques de Rome & de la Grece. Voilà pourquoi les atteliers de Boucher & de Vanloo sont remplis d'Etrangers ignorans, dont les habits sont aussi bigarrés que les héros des ouvrages de ces deux Artistes; tandis que les loges du Vatican se trouvent vuides: car elles sont le temple ou repose la sagesse de Raphaël, qu'il répandit sur ses ouvrages, non comme un torrent impétueux mais comme un fleuve majestueux & tranquille; ce qui fait que la tourbe des Connoisseurs ne peut en apprécier le prix. C'est ce goût retréci & mesquin que Mengs, le plus grand Peintre de notre temps, fait connoître dans la lettre qu'il adresse à son

ami, pour ſervir de ſuite à l'art de peindre de M. Watelet.

M. Fueſſli fait ici l'éloge de l'ouvrage de M. Webb. Après quoi il commence la deſcription des ſtatues de Rome par le célebre grouppe de Niobé. Voici comme il s'exprime.

Je me tranſporte, dit-il, dans la villa Médicis, où je reſpire l'air le plus pur; là je me couche ſur un gazon émaillé de mille fleurs à l'ombre d'orangers, pour y admirer, ſans être diſtrait, ce grouppe qui me préſente le chef-d'œuvre de la beauté. Niobé, ma chere Niobé! mere de ſi beaux enfans, que je t'aime, ô la plus belles des femmes! Viens, jeune homme! qui veux t'inſtruire, regarde, & que l'admiration fixe tes pas. Ce n'eſt pas Vénus qui prétend te ſéduire. Ne crains rien, elle ne cherche pas à captiver tes ſens: elle ne veut remplir ton ame que de douleur & de reſpect. Remarques ſur ſon viſage cette grace majeſtueuſe, & cette naïveté inimitable dans les formes allongées de la tête de ſa fille. Aucune partie n'en eſt ni trop élevée ni trop enfoncée par quelque paſſion. Ses yeux ne ſont pas à moitié fermés par une tendre ivreſſe; ſon regard n'eſt pas languiſſant, mais innocent, franc & ouvert. A cette vue, ô jeune homme, il t'eſt permis de reſpirer plus fortement. Goûtes une innocente volupté & fais tout bas le vœu de poſſéder une femme qui reſſemble à cette fille charmante. — Voilà ſans doute le ſentiment qui doit

d'abord agiter ton cœur; mais approche plus près; regarde de ſang froid, & tu découvriras la véritable cauſe du calme qui regne ſur ces viſages divins. Tu connois l'hiſtoire de cette héroïne & de ſes enfans; elle t'apprend la raiſon de leur tranquillité: c'eſt le plus haut degré de la douleur, c'eſt l'épuiſement cauſé par la crainte d'une mort douloureuſe & héroïque, qui ſe change enfin en une touchante inſenſibilité. On voit raſſemblé ſur ſon viſage, affligé mais majeſtueux, toutes les ſouffrances & toutes les anxiétés de ſes enfans. Sa beauté pure, qui n'eſt ſurpaſſée que par celle de la Déeſſe qui la pourſuit, arrache le reſpect & la pitié. Ses regards élevés vers le ciel annoncent ſa ſoumiſſion à la volonté des Dieux qu'elle a offenſés, mais la noble fierté de ſes traits ſemble, malgré elle, exiger ſa grace de la Divinité courroucée. La douleur élevée de la mere eſt auſſi répandue ſur le viſage de tous ſes enfans; & l'Artiſte a ſu exprimer avec la plus grande perfection les effets de cette même cauſe ſur des beautés de différens âges. Une des plus âgées de ſes filles ſemble être moins ſenſible mais plus penſive; elle paroît plus touchée du ſort de ſon frere, étendu mort auprès d'elle, que de celui qui la menace elle-même, ainſi que ſa mere & ſes ſœurs qui n'ont pas encore ſuccombé ſous le courroux de la Déeſſe. Un Artiſte ordinaire auroit repréſenté la plus jeune des filles cachée dans le giron de Niobé; ou bien

cette mere élevant son enfant vers le ciel, pour chercher à appaiser la colere des Dieux; mais ce grand Maître a été plus sage : Niobé ne pense pas comme une mere ordinaire à cette fille seule. Celle-ci se trouve appuyée doucement contre elle. Quoique la plus jeune, elle tourne cependant la tête pour voir si elle est encore menacée d'autres traits, & par le doux mouvement de son bras elle paroit vouloir détourner une fléche ou cacher son visage pour se dérober à l'éclat majestueux de la présence des Dieux. Est-il possible que Richardson donne la préférence au fils mort sur toutes les autres figures de ce grouppe? Il est vrai que chaque mot de la description que cet Ecrivain a faite de ce divin ouvrage est une erreur.

M. Fuessli fait ici la guerre à Richardson, de ce qu'il a préféré le Laocoon, le Gladiateur, & l'Hercule Farnese à la Niobé de la villa Medicis. Ensuite il critique les Peintres François de ce qu'ils mettent sur une même ligne le Séneque de la villa Borghese & l'Apollon du Vatican. Il blâme de même les Eleves de l'Académie de Peinture de Paris, qui vont à Rome, de ce qu'ils font le croquis de cet Apollon, comme ils pourroient le faire d'un arbre, &c. Après quoi suit une comparaison de la Niobé avec le Laocoon. La douleur de Niobé, dit M. Fuessli, est plus sagement & plus noblement pensée que celle du Laocoon, car chez ce dernier on apperçoit la cause de la douleur, les

ſerpens dont il eſt entouré, & qui font naître un ſentiment d'horreur & d'admiration. Au lieu que la cauſe de la douleur de Niobé n'eſt pas viſible; de plus c'eſt une Divinité & non un monſtre qui la pourſuit. L'imagination nous fait entendre le mortel ſifflement des fléches; le Spectateur ſenſible en voit l'effet ſur les viſages des malheureuſes victimes qui en ſont menacées. J'avoue, ajoute-t-il, que le grouppe de Laocoon prouve peut-être mieux l'art du Maître & ſes connoiſſances du corps humain & de l'effet des paſſions que l'Apollon du Vatican ou que la Niobé; mais ces dernieres figures donnent une plus haute idée du génie de leur Auteur.

Dans la galerie de la villa Médicis ſe trouve le plus beau corps de Bacchus qui ſoit à Rome. Si la tête étoit auſſi belle que le reſte, ce ſeroit la plus parfaite ſtatue qu'il y ait dans cette ville. Le Dieu du vin, dit M. Fuesſli, eſt ſuſceptible de la plus grande beauté idéale, & c'eſt une profanation que de ſe le repréſenter comme un petit homme gras & replet, avec un ventre tendu par la pareſſe & des veines gonflées par le vin. La nature de Bacchus peut participer de celle d'Apollon & de celle de Venus; dans certaines poſitions même de celui-ci il eſt difficile de le diſtinguer de l'un ou de l'autre. Pluſieurs parties de ſon corps ſont auſſi potelées & d'un contour auſſi gracieux que celles de la femme; ſon regard eſt plus ouvert, plus

innocent & non pas si voluptueux que celui de la Déesse de Cythere.

Dans la même galerie il y a deux Gladiateurs qui se préparent au combat, dont l'un est d'une beauté admirable. Un exercice constant a rendu toute l'attitude de son corps ferme & inébranlable; ses muscles ne sont pas fortement prononcés, & le développement de ses membres fait voir qu'il s'est entretenu dans un mouvement continuel, mais non pas trop violent. De sa main droite il verse de l'huile d'une cruche sur ses épaules. Cette huile découle doucement le long de sa poitrine élevée, au-dessous de laquelle il la rassemble de la main gauche, pour en frotter le reste de son corps. Au tronc contre lequel il est appuyé pendent plusieurs poids de plomb avec lesquels les anciens Athletes s'exerçoient pour apprendre les loix de la pondération.

On y voit aussi trois statues d'Apollon, dont la tête de l'un est de la plus grande beauté idéale.

Le Vase si généralement connu par sa grande beauté est dans la même galerie. L'Artiste au lieu de couvrir le visage d'Agamemnon, l'a coëffé, comme le font les vieilles femmes en hiver. Ce qu'on voit du visage de ce pere malheureux est mesquin; il a d'ailleurs une barbe pointue comme celle de Calvin.

Dans la chambre voisine de cette galerie, il y

a un chef-d'œuvre du Guerchin que le plus grand nombre d'Etrangers ne connoiſſent point. C'eſt un plafond peint ſur toile, repréſentant l'hiſtoire de Héro & de Léandre. L'Artiſte a placé dans un grand éloignement Héro qui ſe précipite dans la mer. Léandre eſt étendu mort ſur le rivage entouré des compagnes de ſa maîtreſſe. Le Guerchin a mieux obſervé dans ce tableau le coſtume & les convenances que dans ſes autres ouvrages. Le coloris en eſt plus beau, plus frais, & ne paſſe pas au violet, comme cela lui eſt ordinaire. Aucun autre ouvrage de ce Maître n'eſt préférable à ce tableau, ſi ce n'eſt celui qui ſe trouve dans la galerie du palais Colonne, & qui repréſente un Chriſt mort. La ſcene ſe paſſe dans le tombeau même. Le Sauveur y eſt étendu ſur une pierre couverte d'un linceuil blanc. Tous ſes amis l'ont quitté. Sa mere vient à lui remplie d'une douleur tranquille pour l'embraſſer. Le corps du Chriſt eſt beau, & non pas ſec & extenué, mais d'une nature tout-à-fait divine. Par une petite ouverture on découvre dans un lointain gris le Calvaire. Ce tableau eſt en général d'une grande force & par conſéquent d'un grand effet. Le deſſin en a toute la hardieſſe du Carache, & l'on peut mettre cet ouvrage au nombre des chefs-d'œuvre qui ſont à Rome. Cependant dans ces deux ouvrages du Guerchin il regne une certaine nature embellie & élevée qu'on trouve rarement, & qui chez lui tient lieu d'idéal. Si le Guerchin

Guerchin n'a pas atteint le plus haut degré de la perfection de l'art, on doit néanmoins le regarder comme l'Artiste le plus admirable; car c'est par son seul génie & non par l'étude de l'antique qu'il mérite d'être regardé comme original. On trouve dans les tableaux dont nous venons de parler des véritables beautés grecques. Mais, hélas! que la marche du génie livré à lui-même est peu sûre! Ce même Artiste tombe quelquefois dans les défauts les moins pardonnables. Sa Didon, par exemple, qui se trouve dans le palais Spada, est représentée avec une longue épée qui lui sort d'une aune par le dos; de sorte que ce tableau excite plutôt le rire que la pitié & l'effroi.

M. Fuessli donne ici d'autres exemples du mauvais goût ou du défaut de goût. Il cite pour exemple, la statue de la Justice au tombeau de Paul III, faite par G. la Porte, & la mort de Regulus dans la galerie Colonne, par Salvator Rosa. Il critique ensuite les Peintres qui ont surchargé leurs tableaux de figures. Les plus grands Maîtres, dit-il, ont mis le plus petit nombre de figures dans leurs ouvrages. Une grande quantité de figures prouve plutôt la pauvreté qu'une véritable richesse, & vient de ce que le Peintre n'a pas su donner assez d'intérêt à ses principaux personnages. L'épisode nuit en général plus à la principale action d'un tableau que d'un poëme, parce que dans le premier on a l'ensemble sous les yeux, tandis que

dans le second on ne parcourt qu'une partie après l'autre.

L'Auteur fait ensuite la critique du Bernin, qu'il dit avoir manqué de goût & de sentiment; ce qui est la cause qu'il n'a pas su exprimer les passions. Le Bernin a cherché à imiter l'Antique & la Nature; il a saisi la Nature, mais sans choix, & au lieu d'imiter les Anciens il n'a fait que se copier lui-même. Le Bernin avoit deux parties d'adoption, l'une individuelle & l'autre idéale, savoir la morbidesse & l'extase. Mais malheureusement de l'extase à l'égarement il n'y a qu'un pas. M. Fuessli cite pour preuve de ce défaut du Bernin, la Sainte Thérèse de cet Artiste qui se voit dans l'Eglise de Sainte Marie de la Victoire. Les traits de son visage sont si contournés, si altérés, & son regard est si égaré, qu'on diroit qu'elle meurt d'amour pour l'Ange qui est à côté d'elle. L'extase de l'amour divin est plus dignement exprimée dans la statue de Sainte Bibiane qui décore le maître autel de la même église, & qui, sans doute, est ce que le Bernin a fait de mieux. Une grace innocente brille sur le visage de cette Sainte, la draperie est simple, décente & belle. On peut voir combien le Bernin a mal rendu la délicatesse & la morbidesse de la chair par sa Charité qui se trouve au tombeau d'Alexandre VII dans l'église de St Pierre. Cette statue a les mamelles pendantes, & pour en faire voir la morbidesse, un des

feins se trouve tout-à-fait enfoncé par la joue de l'enfant qu'elle allaite. En général les feins de toutes les figures de cet Artiste sont d'un mauvais goût : ils ne s'élevent pas comme des demi globes doucement arrondis, mais ressemblent à des boulles sphériques collées au corps. Cette même délicatesse dont nous venons de parler, le Bernin l'a employé aussi aux draperies, ce qui a été cause qu'il a habillé tous ses Saints d'étoffes de laine. L'imitation admirable d'un matelas en marbre blanc qu'il a fait pour l'hermaphrodite de la villa de Borghese, & que tous ceux qui le voyent voudroient pincer, feroit desirer que certains Artistes ne fissent jamais que des matelats.

Toutes les beautés idéales du Bernin font mauvaises, ou pour mieux dire, le Bernin n'a jamais rendu que la simple nature qu'il tenoit pour belle. Son David de la villa Borghese ressemble plutôt à un Bandit qu'à l'Oint du Seigneur, & pour qu'on le reconnoisse du moins par ses attributs, l'Artiste a placé aux pieds du Roi Prophete sa harpe & sa cuirasse. Il se mord les levres comme un homme du peuple que la colere domine ; au lieu que dans l'Appollon du Vatican le mépris de ce Dieu siége sur ses levres, & l'indignation qu'il concentre au dedans de lui-même vient enfler ses narrines & monte même sur son front superbe (1). Raphaël

(1) Winckelmann, Hist. de l'Art, tom. II, p. 206.

a mieux rendu cette paſſion dans un petit deſſin de David, que Raimondi a gravé. On voit que cet Artiſte y a imité l'Apollon du Vatican. Si le Bernin s'eſt repréſenté lui-même dans ſon David, comme on le prétend, c'eſt une nouvelle preuve qu'il manquoit de goût. — Mais paſſons au chef-d'œuvre du Bernin, ſavoir, ſon grouppe d'Apollon & de Daphné. Les têtes de ces deux ſtatues ſont bien faites, quoique rien moins qu'idéales cependant. Et puiſque l'Artiſte qui a fait le Laocoon a repréſenté la douleur de ſes Héros muette & concentrée; de quelle faute de convenance le Bernin ne s'eſt-il pas rendu coupable, en repréſentant Daphné la bouche ouverte, comme un maſque. Une Daphné telle que celle du Bernin n'auroit pas mépriſé l'amour du plus beau des Dieux.

L'Artiſte a remplacé par le merveilleux ce qui lui manquoit de beauté : la métamorphoſe commence déja aux extrêmités du corps. L'Apollon eſt mieux fait qu'on ne devoit l'attendre du Bernin. Il embraſſe en tremblant le corps de ſa maîtreſſe déja couvert en partie d'écorce, & ſemble l'adorer comme ſi elle étoit déja au rang des immortelles. La jambe droite d'Apollon eſt d'une beauté admirable; mais les cheveux des deux ſtatues ſemblent tricotés. Les doigts des mains, ainſi que tous ceux du Bernin & des Artiſtes modernes en général, ſont trop enflés, & la par-

tie postérieure de la main est trop courte. J'avoue, dit M. Fuessli, que si le Séneque qui est dans la même villa est antique, comme on le prétend, elle n'est pas digne des beaux siécles de l'Art. Ses veines sont trop gonflées, il a un sein pendant comme celui d'une vieille Furie. En général Séneque y paroît souffrir comme un coupable digne de mort. Mais passons au chef-d'œuvre de l'expression, savoir, l'Hermaphrodite de la villa Borghese.

Ce qu'il y a de plus admirable dans cette figure divine, c'est que l'Artiste lui a donné toute la beauté idéale possible pour exprimer la passion qui agite tout son corps. Le bel Hermaphrodite est couché la tête posée sur son bras, pour ainsi dire sur le ventre, dans la plus belle ligne ondoyante qu'il soit possible d'imaginer. Les signes distinctifs des deux sexes sont répandus sur tout son corps. Il a les yeux & le col de Vénus. Ce dernier est long & souple; les yeux ne sont pas grands, ni assez enfoncés sous l'os frontal pour représenter une grande beauté mâle. Son dos tient de la femme, mais il a le ventre plat comme celui d'un jeune homme qui jouit de la santé, & Priape l'a richement orné de ses dons. Il ne dort pas; cependant il paroît fermer les yeux pour ne pas être distrait dans ses pensées voluptueuses. Tout son corps semble être dans une douce agitation, & cette agitation fait tendre

dre les muſcles de ſes talons. De l'un de ſes pieds il écarte la draperie ſur laquelle il eſt couché; les orteils de l'autre ſont retirés, & l'on voit qu'il frotte doucement une jambe contre l'autre. Si le Titien l'eut peint de cette maniere, il en auroit ſans doute rougi.

Dans cette même ſalle ſe trouve le Génie décrit par Winckelmann, *Hiſtoire de l'Art*, *Tome I. pag.* 270.

Les Dieux ſont tranquilles par le ſentiment de leur jouiſſance, & leur ame n'éprouve aucune paſſion parce qu'ils ont la ſageſſe en partage. Mais ce beau Génie ne doit ſa quiétude qu'à ſa ſeule innocence. Aucun Artiſte, aucun Poëte ne s'eſt jamais formé une idée auſſi parfaite de la beauté des Anges que celle que le Sculpteur a donnée à ce Génie. Sans ſonger à ſe procurer quelqu'agrément par art, il eſt ſatisfait des graces pures que la nature lui a prodiguées. Ses levres fines & déliées s'entrouvrent pour chanter quelqu'hymne céleſte. Ses regards ſont doux ſans être voluptueux. Il a cette gravité qui naît de la tranquillité de l'ame & de l'abſence de toutes les paſſions qui aſſiégent l'homme au paſſage de l'enfance à la puberté. Il ſemble regarder de la ſphère céleſte qu'il habite les plaiſirs tumultueux de ce monde, ſans les craindre & ſans les deſirer. Son ame paroît remplie de quelque idée ſublime, car ſa poitrine eſt élevée comme celle des êtres ſupérieurs.

Ses cheveux ne flottent pas en désordre sur ses épaules, ils ne sont que les couvrir. Toutes les parties de son corps sont dans un mouvement doux & harmonique. On diroit, qu'à l'ordre de Dieu il va prendre son vol pour se rendre auprès de quelque fils de Roi le protecteur du peuple qu'il doit un jour gouverner, & ses bras étendus semblent annoncer son desir d'embrasser ce Prince au moment où il doit recevoir le jour.

Fiamingo a surpassé les Anciens dans les grouppes d'enfans. M. Fuessli croit que les Anciens n'ont pas excellé dans ce genre, parce qu'ils regardoient, sans doute, la nature & les graces enfantines comme incompatibles avec la beauté & avec les graces véritables. Il y a cependant dans les galeries de Rome quelques enfans d'un travail ancien qui sont fort beaux.

M. Fuessli passe ici à la description des statues modernes de Rome qui sont les plus dignes de l'attention des Amateurs. Il commence par deux figures de Lorenzetto représentant Elie & Jonas qui sont dans l'église de Notre-Dame du Peuple.

La tête du Jonas a été faite d'après l'idée du prétendu Antinous du Belvedere. On croit que cette figure a été exécutée d'après le dessin de Raphaël, & qu'il l'a même retouchée; car Lorenzetto étoit le Disciple favori de ce grand Maître. Il paroît du moins que l'Artiste a été rempli du goût de Raphaël & de l'antique.

Dans l'église de St Pierre il y a une statue de St André par Fiamingo. Richardson en juge bien quand il dit : « Cette belle figure de St André » tient bien de l'esprit de son aimable Auteur. On » est d'abord frappé de la forte expression de vertu » qu'on y remarque, & qui étant partie du cœur » du Maître, ne manque pas d'aller droit à celui » du Spectateur. En un mot la figure exprime » une résignation entiérement Apostolique. Com- » me l'expression est la partie principale de l'art, » le caractere qu'on exprime dans cette figure » est aussi une des plus sublimes, & on l'a assu- » rément attrapé de la maniere la plus nette & » la plus claire qu'on ait jamais vu (1) ». Véritablement la soumission à la volonté de Dieu n'est aussi bien exprimée dans aucune figure moderne que dans celle-ci.

Dans l'église de Notre-Dame de Lorrette se voit une belle statue de Sainte Suzanne, par le même Fiamengo.

Dans celle de S. Jean de Latran, il y a deux belles statues de le Gros, dont l'une représente S. Thomas & l'autre S. Barthelemy; & trois statues de Rusconi : S. André, S. Jacques le Mineur & S. Jean. Ce dernier est représenté jeune. Tous les Artistes, remarque fort bien M. Fuessli, font de leurs Saints des vieillards; sans doute parce

(1) Richardson, tom. III, p. 540.

qu'ils pensent que l'âge est nécessaire pour donner la sainteté ; & ce qu'ils ne peuvent donner de majesté & de gravité, ils le remplacent par des rides & des longues barbes. On en voit un exemple dans le Moïse de l'église de S. Pierre-aux-liens, du ciseau de Michel-Ange, qui a sacrifié la beauté à la précision anatomique & à sa passion favorite, le terrible ou plutôt le gigantesque. On ne peut s'empêcher de rire quand on lit le commencement de la description que le judicieux Richardson donne de cette statue : « Comme cette » piece est très-fameuse, il ne faut pas douter » qu'elle ne soit aussi très-excellente (1). S'il est vrai que Michel-Ange ait étudié le bras du fameux Satyre de la villa Ludovise, qu'on regarde à tort comme antique ; il est très-probable aussi qu'il a étudié de même la tête de ce Satyre, pour en donner le caractere à son Moïse ; car toutes deux, comme Richardson le dit lui-même (2), ressemblent à une tête de bouc. Il y a sans doute dans l'ensemble de cette figure quelque chose de monstrueusement grand, qu'on ne peut disputer à Michel-Ange : c'étoit une tempête qui a présagé les beaux jours de Raphaël.

L'église de S. Grégoire de Monte Celio renferme deux chapelles qui méritent de fixer notre

(1) Richardson, tome III, p. 545.

(2) Id. Ib. p. 546.

attention. Dans la premiere on voit deux belles peintures à fresque, dont l'une représente la Flagellation de St André, & l'autre ce même Saint allant au martyre. Le premier tableau est du Dominiquin, & le second du Guide. Si le tableau du Guide surpasse celui du Dominiquin pour le dessin & le coloris, on trouve une belle ordonnance, de l'expression & de la sagesse dans la flagellation de ce dernier. Le Dominiquin laisse reposer la vue du Spectateur entre deux grouppes, & on ne découvre le Juge du Martyre que dans une galerie du palais qui est dans le lointain. Les figures du Guide sont, au contraire, toutes rassemblées sur un seul plan. Dans le tableau de la Flagellation il y a peu de figures, mais elles sont pleines d'expression. Comme le Guide aimoit, tant dans l'art que dans ses mœurs, la profusion & le luxe, il a entassé les objets dans ce tableau. Le sensible Dominiquin paroît, au contraire, ici dans toute sa force. Toutes ses figures semblent partager le sort du Martyre; toutes ont des attitudes & des regards pleins d'expression. Un enfant qui effrayé du martyre du Saint, se cache dans les bras de sa mere, des jeunes gens des deux sexes, à qui on semble défendre de paroître sensibles, & que des soldats brutaux repoussent; toutes ces figures différentes font naître dans l'ame du Spectateur une sensibilité sympathique. Il y a sur la ligne de terre du tableau du Guide deux

gures communes placées au hazard. Le caractere du Saint est dignement exprimé dans les deux tableaux. Mais il étoit plus facile au Guide qu'au Dominiquin de donner à St André cet air de dignité de l'innocence qui souffre; car il l'a représenté au moment où plein de résignation à la volonté de Dieu, il se jette au pied de la croix, sur laquelle il doit souffrir le martyre.

Dans une chapelle voisine de cette église de St. Grégoire, il y a un tableau à l'huile du grand Annibal Carache, qui n'est connu que de peu de Voyageurs, quoique ce soit peut-être le plus bel ouvrage de ce maître. Cependant Richardson se contente d'en dire « que le Duc de Devonshire en a un dessin très- » capital (1) ». Il représente S. Grégoire en priere entre deux Anges, & couronné d'une gloire. La fermeté ordinaire du dessin du Carache, une grace grande & divine, des couleurs brillantes & fraîches comme si elles ne venoient que d'être employées, (qualités qu'on ne trouve pas toujours chez ce grand Maître), une élévation d'idées, une magnificence grave & bien ordonnée dans la draperie, une exécution finie qui fera triompher ce tableau des injures du temps, sont autant de titres qui ont imprimé le sceau de la plus grande perfection à ce divin ouvrage. Que le recueillement où se trouve ce Saint est belle & grande! Quelle in-

(1) Richardson, Tom. III, p. 319.

nocence céleste regne sur le visage des deux Anges! Celui qui est à la gauche du Saint le montre avec un saint ravissement qui se répand sur son visage, comme l'aurore qui vient annoncer un beau jour. Un chœur d'Anges descend du ciel pour voir le mortel si digne d'être admis parmi eux.

On trouve dans l'église de St André della Valle, un chef d'œuvre du Dominiquin; c'est un St Jean-Evangéliste, peint à fresque sur un des quatre pendentifs de la coupole. Cette figure est de la plus belle grace & du coloris le plus vigoureux. Ce tableau avec celui de l'Assomption de la Vierge dans l'église de Ste Marie Transtevere, sont peut-être pour le coloris les deux plus grands chefs-d'œuvre à fresque qu'il y ait à Rome. Le Dominiquin est, après le Corrége, le premier Peintre pour le gracieux. Il est vrai que celui-ci est le Peintre des Dieux; le Dominiquin, au contraire, semble avoir dit à toutes les figures de ses ouvrages. « Je ne cherche point à faire de vous des » Dieux, l'humanité vous embellit trop ». Le Corrége est le Peintre des graces plus qu'humaines; & le Dominiquin est le modele de l'expression.

Les ouvrages de l'aimable André Sacchi sont doux & tranquilles. Un de ses plus beaux tableaux se trouve dans l'église de St Romuald. Il représente une assemblée des fondateurs de l'ordre des Camaldules dans une solitude. Ce sont tous des personnages

vénérables & d'un grand âge. La carnation de leurs visages pâles, quoique marquant la santé, exprime la tranquillité de leur ame. La scene n'est que foiblement éclairée. . . . . Comme le blanc & le gris sont les couleurs qui dominent dans ce tableau, il n'est pas surprenant qu'il y regne une grande union & harmonie; mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que cette harmonie & cet accord ne nuisent pas à la force & à l'effet, & qu'il ne tombe pas dans le monocromatique. Une tranquillité solemnelle est le caractere dictinctif de ce tableau, qui fait passer dans l'ame du Spectateur une douce mélancolie. Sacchi, le maître de Carle Maratte, fut le dernier Peintre de l'école Romaine, avant Mengs, qui se contenta d'un seul effet général dans ses tableaux; & il a si bien travaillé ses couleurs qu'elles peuvent braver les injures du temps. Un second ouvrage de ce grand Maître & qu'on regarde comme son chef-d'œuvre, c'est la mort de Sainte Anne, dans l'église de S. Carlo Cathenari. On voit les restes d'une grande beauté dans les traits de Sainte Anne mourante. St Joseph qui est à côté d'elle, semble réfléchir sur le sort commun des hommes. Avec qu'elle tranquillité la Sainte Vierge ne voit-elle pas mourir sa mere; elle n'en est pas même effrayée, & ne répand pas des larmes indignes d'elle; car elle tient sur ses bras le Sauveur du monde, qui tel qu'il convient à sa nature divine, ne rit pas comme un enfant ordinaire,

mais semble bénir l'agonissante d'un de ses regards célestes. Il n'y a qu'une figure subordonnée, une Servante qui pleure seule, ou qui plutôt cache de ses mains son visage, pour ne pas déshonorer cette sainte scène par ses regards.

Dans cette même église le tableau du Maître-Autel est de Pierre de Cortone, qu'on tient pour le meilleur ouvrage à l'huile de ce Peintre. Il représente S. Charles Borromée qui porte en triomphe un clou de la croix. Quoique cet Artiste ait atteint la perfection dans quelques parties de la Peinture, on ne peut cependant le placer que parmi les petites lumieres de l'Art. Il a beaucoup peint à fresque; ses couleurs sont souvent vigoureuses, agréables, fraîches, brillantes; telles sont particuliérement celles du plafond du palais Pitti à Florence qu'on regarde comme son meilleur ouvrage. Mais il regne néanmoins trop généralement un seul ton de couleur dans tout un tableau. Son coloris, sur-tout dans ses ouvrages à l'huile, est souvent couleur de brique. Il a eu quelquefois des idées grandes & nobles, mais il péchoit par le costume. Ses têtes, quoiqu'agréables, ne sont pas tout-à-fait belles; parce qu'il ne cherchoit à parvenir à la beauté qu'en donnant une certaine petitesse au menton; de plus, elles ont toutes le même caractere, ou pour mieux dire, elles n'en ont point. D'ailleurs ses ouvrages n'ont aucune expression, ou quand il en a mis elle est vicieuse. Il posse-

doit parfaitement la partie du clair-obscur, & l'ordonnance de ses grouppes est admirable. Il aimoit les grandes compositions à cause de la magnificence & de la grande quantité de figures dont il se servoit pour remplacer ce qui lui manquoit d'idée. Son dessin est souvent peu correct; ses draperies sont pour la plupart mesquines & découpées, & il s'est presque toujours écarté du beau & du vrai; tant dans l'idéal que dans l'individuel.

Les quatre pendentifs de la coupole de la même église, peints par le Dominiquin, sont mieux pensés & mieux coloriés que dessinés.

Dans l'Eglise neuve (*Chiesa nuova*), est un tableau d'autel représentant le Christ pleuré par les Saintes Femmes, qui est le plus bel ouvrage de Michel-Ange de Caravache. Ce tableau est d'une expression singuliere, & un des ouvrages le plus sagement composés & le mieux coloriés de cet Artiste, qui a plus travaillé pour les yeux que pour l'esprit. Cependant un Observateur éclairé s'apperçoit facilement que le Peintre à cherché à le tromper par le départ singulier des lumieres & des ombres, qui d'abord troublent l'ame, mais qui ne causent pas une émotion profonde & durable.

Il y a, au contraire, deux autres tableaux d'autel dans la même église peints par le Baroche, qui sont agréables & tranquilles; particulierement celui qui a pour sujet la Présentation de la Vierge

au temple. Le Peintre nous prouve par ce tableau que la grace sert à cacher beaucoup de défauts dans les productions de l'art. Le Baroche a pris pour maître, dans la partie du coloris, le grand Corrége, mais il n'a pas atteint à sa perfection. Ses couleurs sont belles mais lechées, & ressemblent à de la porcelaine qu'on tiendroit contre le soleil du midi. Son dessin est souvent correct, mais ses figures sont roides & guindées; d'ailleurs les muscles & les veines en sont placés arbitrairement, suivant que cela convenoit le mieux à ses couleurs brillantes. Ses contours ne sont souvent pas assez sentis, & les ombres se perdent dans le fond du tableau. Le caractere de ses têtes, particulierement des femmes, est un profil baissé, par lequel il a su leur donner une certaine beauté innocente & tranquille, & une aimable timidité.

La chapelle au fond de la nef renferme deux tableaux de Carle Maratte, représentant St Charles Borromée & St. Ignace, que le Chevalier Mengs regarde, avec raison, comme les plus beaux ouvrages de ce Maître.

Dans la premiere salle de la galerie du palais Borghese il y a un Ecce Homo qu'on peut placer parmi les plus beaux ouvrages d'Annibal Carache. Il a ennobli, comme un sage Artiste, ce que la fureur des hommes avoit profané. Un Peintre ordinaire auroit représenté le Christ étique & exténué par la douleur; mais le Carache nous le fait

voir

voir comme le plus juſte des hommes & le fils de Dieu. Le Sauveur eſt aſſis, les mains jointes & appuyé contre le pillier auquel il a été lié pour être flagellé. Il n'eſt pas dans l'attitude d'un Coupable, mais plutôt d'un Juge, & ſes regards plein d'une ſatisfaction divine ſont tournés vers le ciel. Un Soldat tient le manteau de pourpre derriere le dos du Chriſt, ce qui a fourni au Peintre le moyen de faire mieux ſortir le beau corps de l'homme-Dieu. Le deſſin de cet excellent tableau eſt d'une correction également éloigné de la ſervile péſanteur & d'une légereté trop hardie. Il eſt d'ailleurs fini avec ce ſoin qui ne peut paroître ridicule que lorſqu'il eſt employé par un mauvais Artiſte; mais qui imprime le ſceau de la perfection aux ouvrages des grands Maîtres. Le coloris en eſt extraordinairement vigoureux & frais, & la draperie en eſt méplate ſans être gonflée ou meſquine.

Dans la même chambre ſe trouve un autre tableau du Carache, dont le ſujet eſt Jeſus-Chriſt qui écraſe la tête du ſerpent. Que l'intention de ce tableau eſt belle ! Un enfant qui accomplit la promeſſe de ſon pere & qui venge le monde entier. Ses pieds délicats écraſent le monſtre qui a perdu le genre-humain. Mais que cette idée eſt mal rendue ! La figure de l'Enfant divin eſt décharnée; il paroît irrité, mais ſa colere eſt ignoble & reſſemble à l'entêtement d'un enfant opiniâtre.

De plus, la figure de Ste Anne s'y trouve déplacée une action aussi grande & aussi sublime devoit se passer sans témoins.

On voit dans une seconde salle un tableau du Dominiquin, représentant Diane & ses Nymphes épiées par Actéon. Les figures ont la moitié de la grandeur naturelle. La Scène est un riche paysage rempli de bois & de prairies. La plupart des Nymphes sont en mouvement & occupées à des jeux héroïques; d'autres se délassent au bord de l'eau. Une seule se trouve écartée de ses compagnes sur la ligne de terre. La figure raccourcie de cette derniere a fourni à l'Artiste l'occasion d'employer les demi-teintes qu'il aimoit tant. Diane, plus belle que ses Nymphes, est placée sur une petite éminence, telle que Virgile l'a dépeinte au milieu de ses Dryades. Les airs de tête & les attitudes sont différens, & il regne sur toutes les figures une grace pure & innocente.

Une troisiéme chambre renferme le fameux tableau à portraits, qu'on attribue généralement à Raphaël, mais que les bons Connoisseurs prétendent être du Titien. Il représente les têtes de César Borgia & de Machiavel. César Borgia paroît inquiet de la lecture de quelques lettres qui se trouvent devant lui, & semble avoir fait appeller Machiavel pour le consulter. Ce dernier a cet air tranquille qui est propre aux hommes accoutumés à discuter les grandes affaires d'état.

Dans une quatriéme ſalle eſt le petit tableau appellé le Crucifix de Michel-Ange, qu'on prétend être celui au ſujet duquel on a fait le conte ſi connu. Je me contenterai de remarquer, que pour peindre un tel Chriſt, il n'étoit pas néceſſaire de ſe ſervir d'un moyen auſſi affreux que celui dont on aſſure que Michel-Ange a fait uſage.

La cinquiéme chambre renferme le tableau d'Enée ſortant de Troie avec ſa famille. C'eſt un des plus beaux ouvrages du Baroche, & qu'il a peint à l'âge de ſoixante-dix ans.

Dans la même piece, il y a ce qu'on appelle communément le Maître d'Ecole du Titien, qu'on regarde comme un de ſes chefs-d'œuvre. M. Caſanova, Profeſſeur de l'Académie Electorale de Peinture de Dreſde, croit que ce tableau eſt de Baptiſte Moro.

On y voit auſſi les trois Graces & l'Amour du Titien. Le caractere des Graces eſt plus voluptueux que beau. Elles ſont vêtues ridiculement à la moderne, comme les filles de la place de S. Marc à Veniſe. De plus, ce tableau eſt dans la mauvaiſe maniere du Titien : les demi-teintes ſont preſque toutes perdues. Vis-à-vis de ce tableau il y a un autre ouvrage du Titien, dont le ſujet eſt l'Amour divin & l'Amour prophane. Ce ſont deux figures de femme, l'une nue & l'autre vêtue à la moderne. La figure nue eſt plus noble que ne le ſont en général les femmes du Titien ; & la

vérité de la draperie de l'autre prouve qu'il étoit un grand Maître dans cette partie.

La ſixiéme ſalle ne contient que des figures nues, & par cela même moins belles; ſi ce n'eſt une Vénus qui, ſans doute, eſt un tableau original, s'il y en a un parmi ceux qu'on montre comme du Titien à Rome, à Florence & à Veniſe.

Peu d'étrangers connoiſſent encore la galerie du palais Albani. Je ne parlerai pas de tous les chefs-d'œuvre de l'art qui s'y trouvent; pour ne m'arrêter qu'à un des plus beaux ouvrages qui ſoient à Rome. C'eſt une Transfiguration de J. C. dont les figures ont un pied de haut, & qui repréſente trait pour trait le même tableau qui ſe trouve en grand dans l'égliſe de S. Pierre de Montorio. La plupart des Amateurs regardent ce tableau comme une copie, quoique Winckelmann & Mengs auroient dû les avoir déſabuſé de cette erreur. On ne peut nier, qu'à en juger par la beauté de ce petit tableau, il peut auſſi bien être du pinceau de Raphaël que le grand tableau de l'égliſe de S. Pierre. On trouve dans l'un & dans l'autre le même génie, la même vérité d'expreſſion, le même travail caché dans l'exécution, le même contraſte admirable dans les draperies, le même ton de couleur, qui ne tombe pas, comme le prétend M. d'Argenville, dans le rouge de brique.

Il y a dans cette même galerie un petit tableau de Carle Maratte qui repréſente une Sainte Famille;

un tableau de Famille du Baroche, composé d'une femme & de deux enfans. — Une Descente de croix par Van der Werff. Marate disoit de ce tableau, qu'il n'offre qu'un enlacement de bras & de jambes. La maniere soignée de Van der Werff ne tombe pas dans ce tableau, comme dans ses autres ouvrages, dans le leché, & n'y a pas le ton d'ivoire.

Dans la galerie Colonne il y a plusieurs morceaux admirables du Guide, du Dominiquin, du Guerchin & de l'Albane.

On y remarque sur-tout le petit tableau que Winckelmann a si justement loué à cause de sa grande beauté : c'est la malédiction de Dieu prononcée sur nos premiers parens. Le païsage est véritablement un paradis terrestre. Les figures sont dessinées avec beaucoup de netteté, quoiqu'elles ne soient pas exactement correctes. Elles sont exécutées avec soin, & sur-tout grouppées d'une maniere admirable.

Avec quel charme Claude le Lorrain ne nous ravit-il point par deux de ses tableaux qui sont dans cette même galerie. Le Spectateur semble entraîné par la perspective aërienne. Ses ouvrages sont couverts d'une vapeur tendre & rafraichissante. Le ciel de ses tableaux est doux, quoique toujours en mouvement, & ses nuages diaphanes semblent agité par un zéphir continuel. Les fabriques en sont d'un beau style ; mais ses figures

ſont roides & paroiſſent marcher en proceſſion.

Salvator Roſa brille à côté du Lorrain dans un genre bien différent. Son génie étoit fougueux, & ſon ame ne ſemble jamais avoir été flattée par aucune ſenſation agréable. Ses ouvrages agitent l'ame & font naître la crainte, comme un orage prochain. La malédiction de Dieu ſemble imprimée ſur ſes tableaux. Pouſſé par ſon naturel indompté & ardent, il a toujours choiſi parmi les ſcenes de la nature, non celles qui ſont les plus nobles, les plus admirables, mais les plus agreſtes, les plus terribles, celles où elle ſemble tomber dans les plus grands écarts. Des déſerts qui ne ſont ni beaux ni agréables, mais ſauvages, horribles, inhabitables, où jamais trace d'homme n'a été imprimée : tels étoient ſes objets de choix. Ses ouvages de la ſeconde maniere ſurpaſſent de beaucoup ceux de la premiere, qui ſont foibles & qui paroiſſent peints en gouache.

Comme un Chriſt à qui un Ange ſemble vouloir ôter, par compaſſion, une couronne d'épines ; tableau qui eſt dans la premiere maniere du Corrége, & qui ſe trouve dans cette même galerie Albani ; de même qu'une Vierge avec l'Enfant, tableau qui eſt encore plus beau que le premier, & qu'on voit dans l'égliſe de S. Louis des François, ſont les deux ſeuls ouvrages de ce Maître qu'on trouve à Rome, il eſt juſte de les nommer ici.

Il regne une grace admirable dans les ouvrages

de l'Albane ; mais elle eſt théatrale & lechée. Quelquefois elle conſiſte en une impudente coquetterie, quelquefois dans le regard érotique des yeux qui ſont rouges & qui ſemblent gonflés par des larmes voluptueuſes. Ses têtes de femme ont preſque toutes le même caractere & ſont toutes le portrait de ſa femme & de ſes enfans. Son pinceau dans ſes tableaux à l'huile eſt extraordinairement moëlleux, & les demi-teintes de la carnation ſont admirables. D'ailleurs l'Albane poſſédoit la partie poétique de l'art : tous ſes ouvrages ſont pleins d'eſprit & de galanterie. Il y a un chef-d'œuvre de lui en ce genre dans la galerie que nous venons de nommer : c'eſt Mars déſarmé par Vénus & l'Amour.

On y voit auſſi un Raviſſement d'Europe de ce même Maître, qui eſt fort beau.

La galerie Beroſpi, peinte à freſque par l'Albane, ne dément point le caractere que nous venons de donner à ce Maître. Son coloris y reſſemble beaucoup à celui du Carache, dans la galerie du palais Farneſe. Le tableau principal eſt beau & ſavant. Il repréſente le ſoleil au centre de ſa courſe, qui ſous la figure d'Apollon préſide aux quatre ſaiſons repréſentées par Flore, Cérès, Bacchus & Vulcain, qui ſont ſur les côtés. Le Zodiaque même entoure tout l'atmoſphere.

A l'une des extrêmités on voit un Amour qui d'un vaſe verſe la roſée bienfaiſante ſur la terre

encore plongée dans le fommeil ; & l'Aurore femant des fleurs, conduite par un Génie, dont la torche éclaire le bas de fa robe & répand dans le ciel les premiers rayons de la lumiere. Les oïfeaux de la nuit s'enfuient fous fes pieds. Hefper, fous la figure d'un génie, feme fes fleches verticalement fur la terre. La Nuit eft dignement repréfentée par une Beauté tranquille, couronnée de pavots portant des aîles noires & tenant deux enfans fur fes bras. Au-deffus de fa tête eft le ciel étoilé & l'oifeau de la nuit à fes pieds. Mais la Vénus de ce plafond eft d'une nature commune.

La tête de Jupiter infpire le refpect, mais il eft ridicule d'avoir repréfenté le Maître des Dieux le bras pofé fur le genou & fe tenant le menton de la main. Apollon ne regarde point le Printems avec cet air fatisfait & riant qui convient à un Dieu, mais plutôt comme un jeune homme livré à une paffion érotique.

Dans la premiere chambre de la villa Ludovife il y a un des plus beaux corps de jeune femme qu'on puiffe voir, mais dont tous les membres ont été mal reftaurés.

A l'un des bouts de cette galerie eft une ftatue que la foule des Connoiffeurs ignorans prend pour un Gladiateur, mais qui paroît vifiblement d'une nature fupérieure & reffemble au Dieu Mars, tel que Lucain nous l'a dépeint. Il eft repréfenté affis, fatigué des travaux de la guerre & occupé

de ses amours, comme semble l'indiquer un Amour qui de son bras tient embrassé la jambe droite de ce Dieu. Il a le pied gauche posé sur son casque; d'une main il tient son épée, & de l'autre son genou gauche élevé. Son bouclier est à côté de lui. On voit que c'est le Dieu de la force, quoiqu'il posséde toute la beauté de la jeunesse. Toute la figure est bien composée. Sa chair n'est pas si potelée que celle du Dieu du vin; mais comme les ressorts de la nature opérent avec puissance, sans qu'on puisse néanmoins s'en appercevoir, l'Artiste a eu soin de ne pas rendre trop marqués ni trop gonflés par les travaux de la guerre les muscles & les veines de ce corps robuste mais divin.

Dans une chambre voisine se trouve le grouppe d'une femme qui a toute la beauté de l'âge mûr, & qui tient par l'épaule un jeune homme qui est devant elle. Ses yeux, qu'elle a fixés sur les siens, semblent trahir son cœur. La pudeur & le desir y combattent encore, mais on voit que cette derniere passion va triompher. Le jeune homme paroît jouir d'une innocente tranquillité & ne penser qu'aux amusemens d'une jeunesse guerriere. Je ne comprend pas, dit M. Fuessli, pourquoi certains Amateurs prétendent que ce grouppe représente Papirius & sa mere. Maffei a déja remarque la gravité Romaine, du temps de Papirius, n'auroit pas souffert qu'on l'eût représenté nud,

quoique l'Artiste Grec (1), qui y a mis son nom, eut fait cet ouvrage à Rome. Maffei croit aussi, & je suis de son sentiment, que ce grouppe représente plutôt Phedre & Hypolite. Car lorsqu'on examine bien le style de cet ouvrage & le caractere des têtes, on ne prendra pas l'idéal d'un jeune Héros Grec pour celui d'un Sénateur Romain; & moins encore, la forte expression d'une passion terrible qui a enfreint toutes les loix de la pudeur, pour une simple curiosité. Au reste la draperie de cette Phédre est une des mieux jettées, des plus belles & des plus finies que nous ayons conservé de l'antiquité.

Vis-à-vis de ce grouppe est l'enlevement de Proserpine du Chevalier Bernin. Cet Artiste ne possédoit point l'art de modifier l'expression des passions; & comme la Proserpine de ce grouppe a le même caractere de frayeur & de douleur que la Daphné de ce Maître, qui se trouve dans la villa Borghese; on peut dire que cette premiere est d'autant plus mauvaise que c'est une Déesse. Son Pluton a le défaut de toutes ses figures âgées, il est plus affreux que terrible. Ses cheveux & sa barbe semblent agités par un tourbillon. Quelques parties de son corps au lieu d'être charnues & potelées ne sont que bouffies & gonflées. Cependant les côtes & les clavicules sont si fortement

(1) Ménélaüs, fils d'Etienne.

prononcés, qu'un ſage Artiſte oſeroit à peine les développer ſi bien à un Gladiateur. Le Bernin a cru ſans doute donner une preuve de ſon goût, en plaçant de groſſes touffes de poil ſous les aiſſelles du Dieu des enfers; comme à un Monarque ſévere, groſſier, inexorable. Je n'ai jamais vu ce ſigne d'une nature ſauvage & commune à aucune figure antique, ſi ce n'eſt à celle d'un grouppe qui ſe trouve dans la même ſalle, & d'après laquelle le Bernin l'a ſans doute imité, mais en le chargeant encore & en le mettant à un endroit déplacé.

Le grouppe dont je veux parler repréſente un homme qui du bras gauche ſoutient une femme qui ſe meurt, & qui de la main droite ſe bleſſe lui-même ſous la gorge d'une maniere ſinguliere & forcée. On croit que ce grouppe repréſente Aria & Pétus. Quel eſprit retréci ne doit pas avoir eu l'Artiſte, pour ne pas mieux repréſenter la tendreſſe de l'amour conjugal, & pour n'avoir pas choiſi le moment où Aria préſente le poignard à Pétus. Maffei croit encore que ce grouppe eſt un ouvrage grec; mais ſon erreur n'eſt pas moins ridicule, lorſqu'il dit que les figures de ce grouppe repréſentent Menopilas, Eunuque du Roi Mithridate, & Direttine, la fille de ce Monarque. Pour mieux accréditer cette idée, le Graveur a eu ſoin de ne pas rendre le poil qui eſt ſous les aiſſelles, & qui ſert à prouver que cette figure peut être auſſi peu celle d'un Eunuque

que celle d'un Chevalier Romain. Il paroît certain que c'eſt celle d'un Eſclave ; du moins eſt-elle d'une nature commune. D'autres donnent à ce grouppe le nom de Pyrame & Thisbé.

Dans le caſin qui ſe trouve à peu-près au milieu du jardin de cette même villa, eſt un ſallon à rez-de-chauſſée où il y a un des plus beaux plafonds du Guerchin, peint à freſque. Il eſt diviſé en cinq compartimens ou tableaux. Celui du milieu repréſente l'Aurore ; dans les quatre autres le Guerchin a placé, je crois, les quatre parties du jour, dont on ne peut en diſtinguer que deux. Il eſt vrai que le Guerchin n'avoit pas le talent du Guide pour rendre un ſujet auſſi agréable que celui de l'Aurore. Cependant ſon ouvrage a aſſez de mérite pour qu'on puiſſe le comparer à l'Aurore du Guide, ſans faire tort à ce dernier. On peut remarquer la maniere différente dont deux grands Maîtres peuvent traiter le même ſujet ſuivant le caractere qui leur eſt propre. Chez le Guide, les Heures annoncent le jour en danſant & ſe tenant toutes par la main d'une maniere gracieuſe. Chez le Guerchin, au contraire, qui, comme un ſage pere de famille, a préféré l'utile à l'agréable, les Muſes ſont diſperſées & chacune d'elles eſt occupée à un travail particulier. L'une répand la roſée, d'autres arrachent les étoiles du ciel nocturne, tandis que l'Aurore chaſſe la nuit qui ſe trouve dans la lunette qui eſt vis-à-vis. Elle

eſt repréſentée ſous la figure d'une femme qui s'eſt endormie en liſant dans un livre qu'elle tient ſur ſes genoux. La ſcène ſe paſſe ſous des ruines. La clarté de la lune mêlée avec celle d'une lampe, les oiſeaux de la nuit & deux enfans endormis ſur le devant du tableau, inſpirent la mélancolie. Il n'y a point d'autre partie du jour caractériſée que le Crépuſcule, repréſenté par un jeune homme aîlé & tenant un flambeau allumé d'une main & des fleurs de l'autre. Le Guerchin ne paroît pas aſſez ſortir ici de ſon coloris vigoureux mais ſombre, pour avoir pu éclairer convenablement chaque partie du jour. Parmi ſes Heures, il y a certainement de belles têtes, & peut-être même plus belles que celles du Guide, qui a été trop hardi & trop magnifique, juſques dans ſes airs de tête même. Un des enfans couchés ſur la ligne de terre du tableau, offre les plus belles demi-teintes qu'il ſoit poſſible de voir. Il a ignoré le coſtume ou l'a mépriſé. En un mot, le tableau de l'Aurore du Guide offre un enſemble fort beau; le coloris en eſt frais, & le mouvement général qui y regne, charme l'ame du Spectateur. Mais dans l'ouvrage du Guerchin il y a des plus grandes beautés de détail, & la vue attentive de ce tableau imprime un ſentiment profond.

Dans les jardins de la même villa Ludoviſe on remarque une tête demi-coloſſale de Junon. Elle ſe trouve à la porte d'entrée; cependant aucun Voya-

geur n'en a parlé jusqu'ici. C'est la plus belle tête qui soit restée en marbre de la Reine des cieux dont elle nous donne la plus haute idée. Elle paroît troublée, telle que Virgile nous l'a dépeinte; mais sa colere est aussi dignement exprimée que celle de l'Apollon du Vatican : c'est ce qu'on remarque sur-tout dans la bouche. J'indique l'emplacement de cette tête, afin qu'on ne la confonde point avec deux autres Junons du même jardin qui sont fort belles aussi, mais inférieures cependant à celle-ci.

La villa Pamfili possède la figure d'une femme affligée, du grand style, que je crois être une Phédre.

Dans la même chambre & dans la suivante il y a deux figures de femme, qu'on ne doit remarquer qu'à cause de leur belle draperie.

Une chambre du côté opposé contient l'Amour sous la figure d'un adolescent, qui se pare des armes d'Hercule. Ses joues potelées sont de toute beauté; ses levres sont belles à ravir, & ses yeux expriment toute la volupté & toute la fierté du héros dont il tient les armes.

Dans une des salles de la villa Mattei il y a une tête colossale de cinq pieds de haut, qu'on appelle, sans doute à cause de sa grandeur, le grand Alexandre de Mattei. Elle est très-belle, & ressemble beaucoup à une tête d'Auguste.

On voit dans une autre salle de cette villa la statue appellée communément Livie-Auguste. Cette figure a une des plus belles draperies de toutes celles qui sont à Rome, & peut servir à relever l'assertion de M. Falconet, touchant la draperie des Anciens. Le caractere de la tête paroît idéal. Elle est pensive, ainsi que le fait voir son doigt appuyé contre l'une de ses tempes, & son attitude est tranquillement belle. Une de ses mains est libre & découverte; l'autre se trouve sous une draperie légere qui couvre tout son corps, mais sans le cacher. Il est probable que c'est une Muse, car son pied porte sur un cothurne fort haut & sa tête est ornée d'un diadême.

Dans une autre salle on trouve deux statues d'un Artiste moderne, Pierre-Paul Olivieri. L'une, qui représente l'Amitié, touche de la main droite une plaie ouverte avec tout l'art de la chirurgie. C'est une des allégories recherchées & des idées matérielles que les Artistes modernes & le Bernin à leur tête nous ont donné pour du grand style. -- Vis-à-vis de cette figure il y a une Vénus du même Maître, dont la draperie est étendue à droite & à gauche en forme d'aîles, ainsi que Richardson l'avoit déja remarqué.

La villa Casali n'offre rien de remarquable, si ce n'est un Antinous; son corps est potelé & beau sans être trop charnu. Ses traits sont touchans; ses yeux enfoncés annoncent une douleur élevée;

ſa poitrine paroît pleine de ſentiment & reſpirer d'amour pour ſon cher Empereur, les boucles légeres de ſes cheveux tombent négligemment ſur ſon front penſif & ſérieux.

Fin de la ſeconde Partie.



CONTENU.

PREMIERE PARTIE.



SECONDE PARTIE.

Fin de la Table.

ERRATA.

IL s'eſt gliſſé dans cette Edition quelques fautes & quelques incorrections qu'il ſera facile au Lecteur de corriger; nous n'indiquerons que celles qui pourroient lui échapper.

PREMIERE PARTIE.

Page 28, *ligne* 19, Campini, *liſez* Ciampini.

Page 37, *ligne* 24, combien, *liſez* que.

Page 66, *ligne* 7, le Virgilium, *liſez* le Virgile.

Page 70, *ligne* 14, le P. Burmann, *liſez* Pierre Burmann.

Page 77, *ligne* 7, Mureti, *liſez* Muret.

Page 81, *ligne* 26, ſi vous ciſſiez, *liſez* ſi vous connoiſſiez.

Page 85, *ligne* 17, Fulgino, *liſez* Fuligno.

Page 89, *ligne* 6, je n'eſpere pas, *liſez* je ne prévois pas.

Page 104, *lignes* 3 & 4, qui a beaucoup de connoiſſances & une éducation, *liſez* qui à beaucoup de connoiſſance & à une éducation.

Page 153, *ligne* 11, Quêteur, *liſez* Queſteur.

Page 216, *ligne* 16, ...ΣΙΜΑΧΟΥΕΠΟΙΕΙ *liſez* ΣΙΜΑΧΟΥ ΕΠΟΙΕΙ.

Page 280, *ligne* 9, avec le renouvellement, *liſez* après le renouvellement.

Page 286, *ligne* 13, Ὀργυιαὶ, *liſez* Ὀργυιαι.

SECONDE PARTIE.

Page 24, *ligne premiere*, mal reſtreint, *liſez* mal étreint.

Page 37, *ligne* 4 *de la note*, retachées, *lisez* attachées.

Page 52, ligne 22, *Gens implacabile Vatum*, lisez *Genus implacabile Vatum*. Horace dit *irritabile Genus Vatum*.

Page 54, *ligne* 9, ne mélitera pas, *lisez* ne militera pas.

Page 79, *ligne* 18, Quoique M. Winckelmann dise expressément Commis de la Marine, il est à croire que c'est de M. Pellerin, dont il veut parler, qui n'étoit pas *Commis*, mais *Commissaire général de la Marine*.

Page 214, *ligne* 18, M. Pieresque, *lisez* M. Peiresc.





